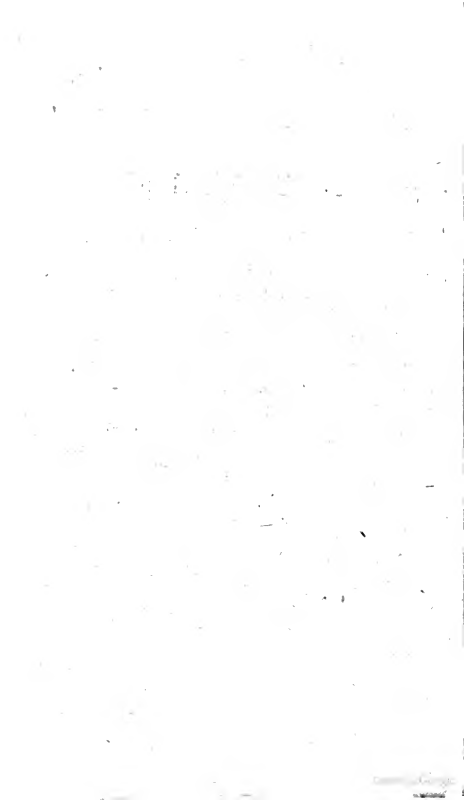


HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.




GUILLAUME THOMAS RAYNAL

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXI.



AVERTISSEMENT.

L'IMPERFECTION de l'Hiſtoire philoſophique & politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes frappoient tous les bons eſprits. Ils auroient deſiré plus de richeſſe dans le fonds, plus de dignité dans la forme.

J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour m'élever à la hauteur de mon ſujet : mais combien les gens d'un goût délicat me trouveront encore éloigné du ton réſervé aux écrivains de génie !

Il doit m'être permis de dire que ſous un autre point de vue on pourra

n'être pas mécontent de mon travail. Les nouvelles recherches que j'ai faites, les secours que j'ai reçus de toutes parts m'ont mis heureusement en état de donner à mon ouvrage toute l'étendue, toute l'exactitude dont il étoit susceptible. La plupart des détails qu'il renferme ont été tirés de pièces originales; ceux qui n'ont pas une base aussi solide ont pour appui le témoignage des hommes les plus éclairés de toutes les nations; plusieurs des tableaux qui terminent chaque volume, m'ont été envoyés avec la preuve de leur fidélité: j'ai fait dresser les autres sur des matériaux d'une autorité également incontestable.

Le lecteur pourra s'étonner de la différence qu'il remarquera entre les états présentés au parlement d'Angleterre tou-

chant les Indes orientales ou occidentales, & ceux que j'ai cru devoir y joindre. La surprise cessera si l'on fait attention que les résultats offerts au sénat de la nation ne portent que sur les productions & les marchandises qui n'ont pu échapper aux recherches du fisc ; qu'ils ne donnent à ces productions, à ces marchandises, que leur valeur originaire ; qu'ils se terminent à l'année 1773. Moi, au contraire, je fais entrer dans mon calcul tous les objets ; je les porte au prix qu'ils ont après l'acquittement des droits ; je parle de l'époque actuelle où ils ont acquis une grande extension.

Depuis l'impression de mon ouvrage, ai reçu sur Saint-Vincent des détails qu'il ne m'avoit pas été possible d'obtenir

auparavant. Cette île, l'une des Caraïbes, compte mille quatre cent ſoixante-onze perſonnes libres & douze mille cent dix-neuf eſclaves. Le gouvernement britannique y a concédé vingt-trois mille ſix cent cinq acres, ou, ſuivant une meſure plus uſitée dans cette partie du Nouveau-Monde, ſept mille quatre cent cinquante-trois quarreaux de terre. De ces quarreaux, dix-neuf cent ſoixante-neuf ſont occupés par ſoixante-une ſucreries, quatre cent quarante-deux par le café, cent trente-un par le cacao, trois cent ſoixante-neuf par le coton, trente-neuf par l'indigo, quatre cent cinquante-un par le tabac, ſept cent quatre-vingt-cinq par le manioc, ſix cent ſoixante par les ſavanes, & deux mille ſix cents par des bois.

Le globe eſt actuellement enſanglanté

par une guerre qui a donné, qui a ôté des établiſſemens utiles aux puiſſances belligérantes. Lorſque les traités auront confirmé ces conquêtes ou ces pertes, il ſera temps d'annoncer ces révolutions.

La lecture de mon livre exigeoit un Atlas commode qui lui fût adapté : celui que j'ai fait dreſſer pour cette nouvelle édition, ne laiſſe rien à deſirer. Je renvoie au ſurplus le lecteur à l'analyſe imprimée à la tête de cet Atlas.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangères n'eſt pas commune, on a cru devoir les réduire en livres tournois.

Le peu qui me reſte de forces ſera conſacré à *l'Hiſtoire de la révocation de l'Edit de Nantes.* Ce ne ſera pas un détail des atrocités qui accompagnèrent cet évé-

nement malheureusement célèbre. Je suivrai sur le globe entier les réfugiés français, & je retracerai, le mieux qu'il me sera possible, le bien qu'ils firent aux régions diverses où ils portèrent leur activité, leurs larmes & leur industrie.

ÉVALUATION DES MONNOIES.

	l.	f.	d.
Bourse de Turquie.	1500		
Cruzade.	2	10	
Ecu danois.	4		
Florin de Hollande.	2	4	
Livre des colonies françaises. . .		13	4
Livre sterling.	22	10	
Piastre forte.	5	8	
Piastre courante.	4		
Roupie.	2	8	
Taël.	7	10	

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découverte, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes orientales.

LIVRE SECOND.

Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandais dans les Indes orientales.

Fin de la table du tome premier.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde & le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs,

l'induſtrie & le gouvernement de tous les peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux beſoins. Les productions des climats placés ſous l'équateur ſe conſomment dans les climats voiſins du pôle ; l'induſtrie du Nord eſt tranſportée au Sud ; les étoffes de l'Orient ſont devenues le luxe des Occidentaux ; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs lois, de leurs uſages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout eſt changé, & doit changer encore. Mais les révolutions paſſées & celles qui doivent ſuivre, ont-elles été, ſeront-elles utiles à la nature humaine ? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaiſir ? Son état ſera-t-il meilleur, ou ne ſera-t-il que changer ?

L'Europe a fondé par-tout des colonies ; mais connoît-elle les principes ſur leſquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'induſtrie. Ce commerce paſſe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonſtances ? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du Cap,

des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné? Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jeter un coup-d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé, suivre en détail les événemens dont elles ont été la cause, & finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans & les morts; les vivans, dont la voix se fait entendre à mes côtés; les morts, qui nous ont transmis leurs opinions & leurs connoissances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité; j'ai opposé leurs témoignages; j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pôle un homme en état de m'éclairer sur quelque point important, j'aurois été sous le pôle ou sous la ligne le sommer de s'ouvrir à moi.

L'image auguste de la vérité m'a toujous été présente. O vérité sainte ! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions & de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naissance, sous quel gouvernement je vivois, quelles fonctions j'exerçois dans mon pays, quel culte je professai ; je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen & leur ami. Le premier soin, le premier devoir, quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger son ame de toute crainte, de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considérations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère, & qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de-là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent oublié, sur la vertu malheureuse. C'est de-là qu'on verse l'imprécation & l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes, & sur ceux qui les oppriment. C'est de-là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser & se couvrir de fange, tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieux. C'est-là que j'ai pu véritablement m'écrier, *je suis libre*, & me sentir au

niveau de mon ſujet. C'eſt-là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleuriſſent les ſciences & les arts, & que les ténèbres de la barbarie avoient ſi longtemps occupées, je me ſuis demandé : qui eſt-ce qui a creuſé ces canaux ? qui eſt-ce qui a deſſéché ces plaines ? qui eſt-ce qui a fondé ces villes ? qui eſt-ce qui a raſſemblé, vêtu, civiliſé ces peuples ? & qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui ſont parmi elles m'ont répondu : c'eſt le commerce, c'eſt le commerce.

En effet, les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans ſon territoire & dans ſa puiſſance ; & c'eſt la première dans l'hiſtoire des nations. Il n'en eſt aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout ; il vit encore par ſa renommée : c'eſt qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jeté ſur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, ſembloit l'avoir ſéparé, en quelque ſorte, de la terre, pour lui apprendre à régner ſur les eaux. La pêche lui enſeigna l'art de la navigation. Le murex, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le ſable de ſes rivages lui fit trouver le ſecret du

verre. Heureux ce peuple de n'avoir presque rien reçu de la nature, puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richesses !

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent, pour ainsi dire, l'Afrique, l'Asie & l'Europe, les Phéniciens pouvoient, sinon lier entr'eux les habitans de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité, que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galères, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modèle des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essaims les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Car-

thage, plus heureuse que sa mère, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célèbre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles du Nouveau Monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage & de dégoûter de la guerre; mais elle eut au moins la gloire de disputer long-temps l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa puissance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grèce, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & séparée des grands continens, il sembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquise. Placée entre l'Asie & l'Europe pour policer l'une & l'autre, elle devoit jouir, dans une

juste prospérité, du fruit de ses travaux & de ses bienfaits. Les Grecs presque tous venus de l'Égypte, ou de la Phénicie, en apportèrent la sagesse & l'industrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies asiatiques, fut commerçant.

Athènes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grèce en avoit pu recevoir dans sa naissance : mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses, soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espèce de peuple libre; & les satrapes du grand roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. De là toutes les guerres de l'Asie mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets, qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athènes agrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance par son commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grèce, avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'assujétit une île qui devoit la nourrir; & après avoir chassé les deux nations

rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains, & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangère, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Égyptiens & des Tyriens, élevèrent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu ; que notre imagination ſe porte ſur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation, on ſera étonné que nous n'ayons pas ſur eux la ſupériorité la plus décidée. Mais il faut obſerver que, lorſque ce peuple connut les arts & le commerce, il ſortoit, pour ainſi dire, des mains de la nature, & avoit toute l'énergie néceſſaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit, au lieu que les nations de l'Europe étoient aſſervies à des lois & à des inſtitutions extravagantes. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes ; en Europe, il trouva des eſclaves. A meſure que nous avons ouvert les yeux ſur les abſurdités de nos inſtitutions, nous nous ſommes occupés à les corriger ; mais ſans oſer jamais renverſer entièrement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains, inſtitués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raiſon & l'induſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpec-

tacle ; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt en attachant les nations au même joug, & non en les uniſſant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagèrent le monde; & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnèrent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimèrent les peuples, éteignirent le génie, & dégradèrent l'eſpèce humaine.

Tout fut dans un plus grand déſordre encore après deux lois de Conſtantin, que Monteſquieu n'a pas oſé mettre parmi les cauſes de la décadence de l'empire. La première, dictée par l'imprudence & le fanatiſme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut ſervir à nous faire voir qu'une grande innovation eſt ſouvent un grand danger, & que les droits primitifs de l'eſpèce humaine ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'adminiſtration. Cette loi déclaroit libres tous les eſclaves qui ſe feroient chrétiens. Elle rétabliſſoit dans leurs droits des hommes qui n'avoient eu juſqu'alors qu'une exiſtence forcée; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines, & qui, par là, ſe trouvèrent réduits pour quelque

temps à la plus cruelle indigence. Les nouveaux profélytes eux-mêmes ne pouvoient réparer, en faveur de l'État, les torts que le gouvernement avoit faits à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni fubfiftance affurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourriffoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embraffée que par ce penchant irréfiftible qui entraîne vers la liberté? Un autre édit défendit le paganifme dans toute l'étendue de l'empire; & ces vaftes contrées fe trouvèrent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux ni à l'état par les nœuds facrés de la religion & du ferment. Sans prêtres, fans temples, fans morale publique, quel zèle pouvoient-ils avoir pour repouffer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus?

Auffi, les habitans du nord qui fondirent fur l'Empire, trouvèrent-ils les difpofitions les plus favorables à leur invafion. Preffés en Pologne & en Allemagne par des nations forties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déja ruinées, pour en être chaffés par des vainqueurs plus féroces qui les fuivoient. C'étoient des flots qui fe preffoient, qui fe chaffoient les uns les autres. En fe fixant dans les

pays qu'ils venoient de dévaster, ces barbares divisèrent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre les états formés par le hasard, le besoin ou le caprice. Les pirates qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient sur les frontières, repoussoient toutes les liaisons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses sujets étoient séparés par des barrières insurmontables, parce que les brigands qui infestoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe rejetés par l'esclavage & la consternation dans cet état de stupidité & d'inertie, qui a dû long-temps être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur sol, & n'avoient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés n'existoient point pour eux, & ils ne connoissoient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses & de la magnificence du septième siècle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur temps. On s'habilloit de peaux & d'une laine grossière. On ignoroit

les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices hardis & solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté lorsqu'il est le produit des efforts successifs & continus de la nation qui l'inventa; mais une architecture née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, & dont les branches, en se recourbant, en s'entrelassant, conduisent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissances des arts pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature; & même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississoit les ténèbres. Avec des sophismes & de la subtilité, elle fondoit cette fausse science qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitième siècle, & au commencement du neuvième, Rome, qui n'étoit plus la ville des

maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'église. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes & quelques fables mélancoliques, nées de l'oisiveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette tristesse & cet amour du merveilleux qui servent si bien la superstition.

Deux nations changèrent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandivanie & de la Chersonèse Cimbrique, se répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes pressoient du côté du Midi. Ceux-là étoient disciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes avec celui de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns & résister aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple

pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats & à la mort par la misère & la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles, pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, & il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique & de l'Espagne : il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, & sur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie eurent des vaisseaux, & ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de temps, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la manière de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumières d'une raison cultivée & aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance, & à la nature des pays qu'ils possédoient.

doient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-Mineure, de la Perse, & d'une partie de l'Inde, ils commencèrent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois, & les Arabes de Barcelone, allèrent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les versèrent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque des Ptolémées : ils cultivoient les arts & les lettres, & ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algèbre, la chymie, des lumières en astronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité ; mais la poésie est le seul des beaux arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie, & ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tom-

bèrent bientôt avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille & lâche des querelles scholastiques & des controverses monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux soins de l'Etat. Il n'y avoit plus ni bons peintres ni bons sculpteurs, & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'îles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarrasins par le feu grégeois, arme vaine & précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparèrent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en portèrent en France, en Angleterre, & jusqu'en Allemagne.

Ces Etats étoient alors sans vaisseaux & sans manufactures. On y gênoit le commerce, & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains: ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les courtisanes, les bâtards, les esclaves & les gladiateurs. Le systême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos pères insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considérés que les possesseurs des fiefs & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, & résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste & de l'avarice, des fantaisies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appeloient les marchands dans leurs petits Etats, & tantôt ils les rançonnoient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins, s'ouvroient ou se fer-

moient, ſous le bon plaiſir du prince ou de ſes vaſſaux. On ignoroit ſi parfaitement les plus ſimples élémens du commerce, qu'on avoit l'uſage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient ſouvent volés, & toujours mal payés, par les chevaliers & par les barons. On faiſoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées juſqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de ſe concilier le peuple : ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs, de muſiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoiſſoit ni les ſpectacles, ni les aſſemblées, ni les plaiſirs ſédentaires de la ſociété privée, le temps des foires étoit celui des amuſemens; & ces amuſemens dégénéroient en diſſolutions, qui autoriſoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent ſouvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des ſuperfluités à ſes tyrans, & qui s'aſſocioient à des hommes dont les mœurs bleſſoient ſes préjugés & ſon auſtérité groſſière.

Les Juifs, qui ne tardèrent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnèrent pas beaucoup de conſidération. Ils furent alors dans toute

l'Europe ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent aux marchands & aux autres citoyens, mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds en sortant de leurs mains. Les scholastiques s'élevèrent avec fureur contre une pratique nécessaire que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique sur un objet civil & politique eut d'étranges suites. Le magistrat, entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure, que dans ces temps d'aveuglement les lois confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, se livrèrent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonstances, le prix de l'infamie qui est de peu de chose, ou que rien au monde ne peut

compenser. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventèrent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire ; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traitèrent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profitèrent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogèrent pour eux aux lois portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard et plus difficilement encore. Hambourg & Lubeck, ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer baltique, se virent obligés de s'unir pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-

vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilége de se gouverner par leurs propres lois. Cette association, la première qui ait eu dans les temps modernes un systême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord contre les productions de l'Asie, de l'Italie, & des autres états du midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile : elle la devoit aussi à ses belles & nombreuses manufactures de draps; elle la devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessin & la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande-Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs États, il n'y avoit de citoyens que la noblesse & les ecclésiastiques : le reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguèrent les

priviléges. Auſſitôt ſe formèrent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces aſſociations acquirent du crédit en acquérant des richeſſes. Les ſouverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens, & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux aſſemblées nationales.

Le préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le peuple, que les princes le comptèrent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les lois rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une ſaine politique, que le commerce amène toujours, & non l'eſprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux, parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de ſervitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. S'il eût été inſpiré par l'amour

de la justice & de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l homme n'étoit pas né pour la servitude; que l'esclave volontaire est un lâche; qu'aucun lien n'enchaîne licitement l'esclave involontaire; que celui qui ne peut le briser par la force est innocent, s'il s'en délivre par la fuite; & que son prétendu maître est un assassin, s'il punit de mort une action autorisée par la nature. Mais la religion chrétienne défend si peu la servitude, que dans l'Allemagne catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave, & que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées sur des lois sages. Les factions des Guelfes & des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y florissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avoit

une population nombreuſe & des tréſors immenſes. Ses finances étoient bien adminiſtrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par beſoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les ſujets riches, en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Veniſe avoit des manufactures de ſoie, d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux. Son orfévrerie étoit la meilleure & preſque la ſeule de ce temps-là. On reprochoit aux habitans de ſe ſervir d'uſtenſiles & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des lois ſomptuaires; mais ces lois permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'État. Le noble étoit à-la-fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athènes; enfin il y avoit de la grandeur & déja du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des pontifes. *Siamo Veneziani, poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs : c'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce temps, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles

aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *Condottieri*, dont les noms étoient si terribles, & dont les armes l'étoient si peu. Il régnoit de la politesse à Venise ; & la société s'y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d'État, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins & de sa foiblesse.

Au quinzième siècle, l'Italie laissoit bien loin derrière elle tout le reste de l'Europe. La superstition la plus cruelle, la plus insensée, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produisoit tant de pratiques minutieuses & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par la conquête de Grenade. L'Espagne étoit devenue une puissance qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Castille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la

vigueur & de la confiance. Leurs ſuccès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthouſiaſme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninſule, & ne commerçant guère par eux-mêmes avec les autres nations, ils les mépriſoient : ils avoient ce dédain faſtueux qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumières. C'étoit la ſeule puiſſance qui eût une infanterie toujours ſubſiſtante, & cette infanterie étoit admirable. Comme depuis pluſieurs ſiècles les Eſpagnols faiſoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à-peu-près le même caractère ; mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Caſtille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaiſſer les grands vaſſaux, de relever la magiſtrature, & de ſoumettre la nobleſſe aux lois. Le peuple françois, moins dépendant de ſes ſeigneurs, devoit dans peu devenir plus induſtrieux, plus actif & plus eſtimable ; mais l'induſtrie & le commerce ne pouvoient fleurir ſubitement. Les progrès de la raiſon devoient être lents au milieu des troubles

que les grands excitoient encore, & ſous le règne d'un prince livré à la plus vile ſuperſtition. Les barons n'avoient qu'un faſte barbare. Leurs revenus ſuffiſoient à peine pour entretenir à leur ſuite une foule de gentilshommes déſœuvrés, qui les défendoient contre les ſouverains & contre les lois. La dépenſe de leur table étoit exceſſive; & ce luxe ſauvage, dont il reſte encore trop de veſtiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit, ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette ſorte de décence qui diſtingue les premières claſſes des citoyens, & qui apprend aux autres à les reſpecter. Malgré la courtoiſie preſcrite aux chevaliers, il régnoit, parmi les grands, de la groſſièreté & de la rudeſſe. La nation avoit alors ce caractère d'inconſéquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manières ne feront pas d'accord avec ſes lois. Les conſeils du prince y donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoires; mais le prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les ſouverains a été ſouvent le remède à la légèreté avec laquelle les miniſtres de France ont donné & multiplié les lois.

L'Angleterre, moins riche & moins induſ-

trie ise que la France, avoit des barons insolens; des évêques despotes, & un peuple qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déja cet esprit d'inquiétude qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractère à la tyrannie absurde de Guillaume-le-Conquérant, & au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; & ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maisons de Lancastre & d'Yorck avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la servitude; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain, étoient transportés sur les vaisseaux des villes anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, sans aisance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens

fuperftitieux maintenoient la pareffe & la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres inteftines, venoit de prendre une affiette plus tranquille. L'ordre avoit fuccédé à l'anarchie; & les peuples de cette vafte contrée, fans richeffes, fans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voifins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funefte à la nature humaine qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe gouvernoient affez fagement leurs états. Ils abufoient peu de leur autorité; & fi la poffeffion paifible de fon héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les feules villes libres & alliées de la Grande-Anfe qu'il y avoit du commerce & de l'induftrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le feul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient fans troubler l'État. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler fur les

grands chemins. Les mœurs étoient féroces; & jusques dans les deux siècles suivans, les troupes allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés que par leur discipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin, & ils n'avoient encore reçu aucune des lois sages que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puissance n'étoit rien, & une seule ville de la Grande-Anse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & sous les lois de Frédéric & de Gustave Vasa.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce: mais les Janissaires étoient la première milice du monde; & il n'a manqué qu'un seul verset à l'Alcoran, pour que des peuples sur lesquels la religion a conservé jusqu'ici la plus grande influence, ne devinssent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit, *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois*

de

de la calamité, avoit ajouté: *& tu mépriseras les vaines connoissances de l'étranger; l'art de la guerre est le seul que tu en apprendras;* c'étoit fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, sera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janissaires, ces compagnons d'un despote, qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renversèrent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnèrent leur patrie subjuguée, et se réfugièrent en Italie: ils y furent suivis par des artisans & des négocians. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres; & les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connoissance des bons modèles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée; & si elle avoit été long-temps une invention inutile tandis que les peuples étoient pauvres & sans industrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs.

Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui presque toujours a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment ; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-temps & si bien servie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les prêtres les moins éclairés savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la religion ; mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir ; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, & lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais lorsqu'il vit que ses censures n'étoient pas assez respectées, il changea de conduite ; il voulut lui-même donner des spectacles.

On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte-Catherine, balancèrent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Egyptiennes pour la procession de la Saint-Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, & qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, & ils les tolérèrent. Ils avoient été long-temps les seuls hommes qui sussent lire; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable: ils regardèrent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits; ils protégèrent les talens, ils honorèrent les grands artistes.

Raphaël alloit être cardinal, lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'évangile ; mais ils paroissoient l'être aux intérêts des pontifes. Les arts & les lettres décorent l'édifice de la religion ; c'est la philosophie qui le détruit. Aussi l'église romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes ; on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il étoit temps que la philosophie & les lettres arrivassent au secours de la morale & de la raison. L'église romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-temps avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'église romaine. Les indulgences,

espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modèle aux peuples; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition: toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les monarques portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins qui se déchiroient encore, formèrent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

I. Premières navigations des Portugais, dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantique.

C'ÉTOIT une opinion généralement établie, que la mer atlantique étoit impraticable; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la zone torride, ne pouvoient pas être habitées. Ce préjugé auroit pu être dissipé par quelques

ouvrages de l'antiquité qui avoient échappé aux injures du temps & de l'ignorance ; mais on n'étoit pas assez familier avec ces savans écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étoient que confusément énoncées. Il falloit que les Maures & les Arabes, de qui l'Europe avoit déja reçu tant de lumières, nous éclairassent sur ces grands objets. À travers un océan qui passoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richesses immenses d'un pays qu'on croyoit embrasé. Dans des expéditions dont la Barbarie fut le théâtre, l'on fut instruit des sources de leur fortune, & l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers de toutes les nations formèrent ce projet. Henri, fils de Jean I, roi de Portugal, fut le seul qui prit des mesures sages.

Ce Prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservé. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui composoient sa cour, s'éleva par ses ordres à Sagres, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'utilité qu'on pouvoit tirer de la boussole, qui étoit déja connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux, découvrirent en 1419 Madère, que quelques savans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une île Atlantide? Si elle exista, quelle étoit sa situation, quelle étoit son étendue? Ce sont deux questions sur lesquelles on se décidera, selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile & à Platon, & selon la manière dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les îles voisines des » colonnes d'Hercule, nous allons parler, dit le » premier, de celles qui sont plus avancées dans » l'Océan, en tirant vers le couchant. Dans la » mer qui borde la Lybie, il en est une très-» célèbre éloignée du continent de plusieurs jours » de navigation ».

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les lois, les monumens, la fécondité de cette île. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens, dans les temps les plus re-» culés, en firent la découverte. Ils franchirent » les colonnes d'Hercule, & naviguèrent dans » l'Océan. Proche les colonnes d'Hercule ils fon-» dèrent Gadeira ou Cadix. Ils avoient parcouru » les mers au-delà des colonnes, & rangé celles » de la Lybie, lorsqu'ils furent surpris d'une vio-

» lente tempête qui les jeta dans la haute mer
» en plein Océan. Après un mauvais temps qui
» dura plusieurs jours, ils touchèrent à l'île dont
» il est question. Ils publièrent la relation de ce
» voyage. Ils projetèrent un établissement dans
» cette contrée nouvelle ; mais les Carthaginois
» s'y opposèrent dans la crainte que le pays ne
» se dépeuplât ».

Qu'est-ce que cette île qu'on ne retrouve plus? qu'est-elle devenue? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le dialogue intitulé Timée. « Solon étoit l'ami intime
» de Dropidas notre aïeul. Dropidas regrettoit
» beaucoup que les affaires publiques eussent dé-
» tourné Solon du penchant qu'il avoit pour la
» poésie, & l'eussent empêché de finir son poëme
» sur les Atlantides : il en avoit apporté le sujet
» de son voyage d'Egypte. Solon disoit que les
» habitans de Saïs, ville située à la tête du
» Delta, à l'endroit où le Nil se divise en deux
» branches, se croyoient issus des Athéniens dont
» ils avoient conservé la lance, l'épée, le bou-
» clier & les autres armes ; il attribue à cette opi-
» nion les honneurs qu'il reçut des Saïtiques. Ce
» fut là que ce législateur, poëte & philosophe,

» conférant avec les prêtres, & les entretenant
» de Prométhée, le premier des hommes, de
» Niobé, du déluge de Deucalion, & d'autres
» traditions pareilles, un prêtre s'écria : ô Solon,
» Solon ! vous autres Grecs, vous êtes encore
» des enfans; il n'y a pas un seul vieillard parmi
» vous ; vous prenez des fables emblématiques
» pour des faits ; vous n'avez connoissance que
» d'un seul déluge que beaucoup d'autres ont pré-
» cédé. Il y a long-temps qu'Athènes subsiste ; il
» y a long-temps qu'elle est civilisée ; il y a long-
» temps que son nom est fameux en Egypte par
» des exploits que vous ignorez, & dont l'his-
» toire est consignée dans nos archives : c'est là
» que vous pourrez vous instruire des antiquités
» de votre ville ».

Après une explication très-sensée & très-belle des causes de l'ignorance des Grecs, le prêtre ajoute :

« C'est là que vous apprendrez de quelle ma-
» nière glorieuse les Athéniens, dans les temps
» anciens, réprimèrent une puissance redoutable
» qui s'étoit répandue dans l'Europe & l'Asie, par
» une irruption soudaine de guerriers sortis du
» sein de la mer Atlantique. Cette mer envi-
» ronnoit un grand espace de terre situé vis-à-vis

» de l'embouchure du détroit appelé les Colonnes
» d'Hercule. C'étoit une contrée plus vaste que
» l'Asie & la Lybie ensemble. De cette contrée
» au détroit il y avoit nombre d'autres îles plus
» petites.

» Ce pays dont je viens de vous parler, où
» l'île Atlantique, étoit gouverné par des sou-
» verains réunis. Dans une expédition ils s'em-
» parèrent d'un côté de la Lybie jusqu'à l'E-
» gypte, & de l'autre côté de toutes les contrées
» jusqu'à la Tirrhénie. Nous fûmes tous esclaves,
» & ce furent vos aïeux qui nous remirent en
» liberté ; ils conduisirent leurs flottes contre les
» Atlantistes, & les défirent. Mais un plus grand
» malheur les attendoit. Peu de temps après leur
» île fut submergée ; & cette contrée, plus grande
» que l'Europe & l'Asie ensemble, disparut en
» un clin d'œil ».

Quel sujet de méditation ! L'homme s'endort ou s'agite sur un amas de sables mouvans ; il s'élance, par ses projets, dans l'éternité ; & un concours de causes fatales peut se développer dans un instant, & l'anéantir lui & ses superbes demeures.

Ce qui achève de fortifier les deux témoignages qui précèdent, c'est que la mer qui porte

aujourd'hui le nom d'Atlantique, est restée basse, & qu'on retrouve, à de grandes distances de ses rives, le varec & les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

II. Découverte de Madère. Etat actuel de cette île.

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais Madère étoit couverte de forêts; qu'on y mit le feu; que l'incendie dura sept ans entiers, & qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long & dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une population de soixante-trois mille neuf cent treize personnes, de tout âge & de tout sexe, distribuées dans quarante-trois paroisses, sept bourgades, & la ville de Funchal, bâtie sans beaucoup de goût, sur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes dont la pente douce est couverte de jardins & de maisons de campagne très-agréables : sept ou huit ruisseaux plus ou moins considérables la traversent. Sa rade, la seule où il soit permis de charger ou décharger les bâtimens, & la seule par conséquent où l'on ait établi des douanes, est très-sûre durant presque toute l'année. Quand, ce qui est infiniment rare, les vents

viennent d'entre le sud-est & l'ouest-nord-ouest, en passant par le sud, il faut appareiller; mais heureusement on peut prévoir le mauvais temps ving-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevasses des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave melée avec la terre, tout porte l'empreinte des anciens volcans: aussi ne récolte-t-on que très-peu de grains, & les habitans sont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils consomment.

Les vignes font toute leur ressource; elles occupent la croupe de plusieurs montagnes, dont le sommet est couronné par des châtaigniers: des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrthes, de rosiers sauvages, les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux & mûrit à l'ombre; les seps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux qui, sortis des hauteurs, ne se perdent dans la plaine qu'après avoir fait cent & cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou usurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage; d'autres n'en ont la jouissance qu'une, deux, trois fois la semaine: ceux mêmes qui veulent former un nouveau vignoble sous un climat ardent, dans un terrain sec où l'arrosement

eſt indiſpenſable, n'en peuvent partager le privilége qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes ſe partage toujours en dix parts; il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur.

L'île produit pluſieurs eſpèces de vin: le meilleur & le plus rare ſort d'un plant tiré originairement de Candie; il a une douceur délicieuſe, eſt connu ſous le nom de Malvoiſie de Madère, & ſe vend cent piſtoles la pipe. Celui qui eſt ſec ne coûte que ſix ou ſept cents francs, & trouve ſon principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures, & qui ne paſſent pas quatre ou cinq cents livres, ſont deſtinées pour les Indes orientales, pour quelques îles & le continent ſeptentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élèvent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie du globe; le reſte eſt bu dans le pays même, ou converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la conſommation du Bréſil.

Le revenu public eſt formé par les dîmes généralement perçues ſur toutes les productions, par un impôt de dix pour cent ſur ce qui entre dans

l'île, & de douze pour cent fur ce qui en fort ; ces objets réunis rendent 2,700,000 liv. Tels font cependant les vices de l'adminiftration, que, d'une fomme fi confidérable, il ne revient prefque rien à la métropole.

La colonie eft gouvernée par un chef qui domine auffi fur Porto-Santo, qui n'a que fept cents habitans et quelques vignes ; fur les Salvages, encore moins utiles ; fur quelques autres petites îles entièrement défertes, hors le temps des pêches. On ne lui donne, pour la défenfe d'un fi bel établiffement, que cent hommes de troupes régulières ; mais il difpofe de trois mille hommes de milice qu'on affemble & qu'on exerce un mois chaque année : officiers & foldats, tout, dans ce corps, fert fans folde, fans que les places en foient moins recherchées ; elles procurent quelques diftinctions dont on eft plus avide dans cette île que dans aucun lieu du monde.

III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.

Après la découverte de Madère, les Portugais tournèrent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique : on croit affez généralement que ce furent les premiers Européens qui abordèrent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un fiècle, & que ces navigateurs trop peu con-

nus avoient formé quelques petits établissemens qui subsistèrent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désoloient la France ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premières expéditions des Portugais dans la Guinée ne furent que des pirateries. Ces hardis & féroces navigateurs, couverts de fer, armés de la foudre, arrachoient à des peuples étonnés, divisés & lâches, ce que la nature ou le hasard leur avoit donné. Les brigandages poussés à ce monstrueux excès eurent un terme, & ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence, & il se fit quelques échanges, mais rarement fondés sur une liberté entière & sur une justice exacte. Enfin, la cour de Lisbonne crut qu'il convenoit à ses intérêts ou à sa gloire d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qu'on croyoit les plus fertiles, ou dont la position étoit la plus heureuse; & l'exécution de ce projet, plus brillant peut-être que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, répandre la religion de l'Europe, & perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le règne de Jean II, prince éclairé, qui,

le premier, rendit Lisbonne un port franc & fit faire une application nouvelle de l'aſtronomie à la navigation, lés Portugais doublèrent le cap qui eſt à l'extrémité de l'Afrique. On l'appela alors le cap des Tempêtes; mais le prince, qui prévoyoit le paſſage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Eſpérance.

IV. Arrivée des Portugais aux Indes.

Emmanuel ſuivit les projets de ſes prédéceſſeurs. Il fit partir le 18 juillet 1497 une flotte de quatre vaiſſeaux, ſous les ordres de *Vaſco de Gama*. Cet amiral, après avoir eſſuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré ſur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indoſtan. Sa navigation avoit été de treize mois.

V. Deſcription géographique de l'Aſie.

L'Aſie, dont l'Indoſtan forme une des plus riches parties, eſt un vaſte continent qui, ſelon les obſervations des Ruſſes, ſur leſquelles on a élevé des doutes raiſonnables, s'étend entre le quarante-troiſième & le deux cent ſeptième degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre, elle s'étend depuis le ſoixante-dix-ſeptième degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, compriſe dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquième & le cinquantième degré de

de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au nord qu'au midi, par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine et de la Tartarie à l'orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du sud au nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du baromètre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers temps, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espèce de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens sens. Ces fleuves qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie des débris d'un terrein stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & assurent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siècles, une seule a resté dans son sein ; c'est la mer Caspienne, qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques physiciens ont soupçonné que cette mer communiquoit avec l'Océan & la mer Noire par des voies souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions l'évaporation qui suffit pour vider l'eau, à mesure que les fleuves l'y voiturent, & la facilité avec laquelle les conduits souterrains auroient été obstrués par les vases & les sables que l'eau y auroit entraînés. C'est aussi pour cette raison, que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui

reçoivent les eaux des fleuves sans les verser au-dehors. Il paroît certain, par les observations du baromètre faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines; par conséquent, elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains, que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer, disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi, qui sépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sincères, ou pas encore assez éclairés pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse & penche sur le midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'île de Madagascar, & continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue

eſt parſemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a conſidéré la terre en phyſicien, traçant la carte du monde ſur cette hypothèſe, veut que la mer compriſe entre cette longue chaîne d'îles & les côtes méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier, ſitué à l'occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt terminé au midi par cette chaîne d'îles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe de Bengale. Le troiſième, eſt le grand Archipel, qui contient les îles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif, qui joint l'Aſie au continent auſtral, lequel ſoutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, eſt comme un nouveau baſſin, qui forme à l'orient une chaîne de montagnes marines, qui ſe prolongent depuis les îles Marianes juſqu'à celles du Japon. Après ces îles fameuſes, vient la chaîne des îles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la preſqu'île de Kamſchatka, &

cette chaîne renferme un cinquième bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guère de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger & fixer l'attention sur le plus riche & le plus beau continent de l'univers. Entrons-y par l'Indostan.

VI. Description physique de l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du nord au midi par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barrière que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver, c'est-à-dire, la saison des

beaux jours de celle des pluies : car on fait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le temps de l'année où les nuages que le foleil pompe au fein de la mer, font pouffés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brifent & fe réfolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De là fe forment des torrens qui fe précipitent, groffiffent les rivières, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides, épaiffes & profondes. Le jour même eft obfcurci des plus noires vapeurs. Mais femblable à l'abîme qui couvroit les germes du monde avant la création, cette faifon nébuleufe eft celle de la fécondité. C'eft alors que les plantes & les fleurs ont le plus de sève & de fraîcheur; c'eft alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, fans doute, conferve mieux fon caractère que l'hiver dans cette région du foleil. Le ciel, fans aucun nuage qui intercepte fes rayons, y préfente l'afpect d'un airain embrâfé. Cependant les vents de mer qui s'élèvent pendant le jour, & les vents de terre qui foufflent pendant la nuit, y tempèrent l'ardeur de l'atmofphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui règnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, &

laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de moussons sèche & pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amène au printemps la saison des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, où les pilotes n'ont besoin ni de science ni de précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte occidentale, & les orages sur la mer orientale des Indes; transporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux saisons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite & paisibles à sa gauche : comme si l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde où les deux empires du bien & du mal semblent n'être séparés que par un rempart de

montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entièrement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puiſſant qui créa l'univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, ſans que ſa gloire eût beſoin de ſe manifeſter par ce grand ouvrage, & ſans que ſa félicité en exigeât l'exiſtence, ſe détermina-t-il à le produire dans le temps? Pourquoi ſa ſageſſe y laiſſa-t-elle tant d'imperfections apparentes? pourquoi ſa bonté le peupla-t-elle d'êtres ſenſibles, qui devoient ſouffrir, ſans l'avoir mérité? pourquoi le méchant qu'il haît, y proſpère-t-il ſous ſes yeux, & le bon qu'il chérit, y eſt-il accablé d'afflictions? pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indiſtinctement l'innocent & le coupable? Juſqu'à ce que ces obſcurités ſoient éclaircies, l'homme deviendra, ſelon que l'ordre des choſes lui ſera favorable ou nuiſible, adorateur d'Oromazé ou d'Arima: car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les lois phyſiques & morales, que le climat a jeté par-tout les premiers fondemens des ſyſtêmes de l'eſprit humain

ſur les objets importans au bonheur. Ainſi les Indiens, ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des élémens ; les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute eſpèce.

VII. Antiquité de l'Indoſtan.

Auſſi la philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont long-temps occupées des célèbres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence de ſes premiers habitans. En effet, ſoit que l'on conſulte les monumens hiſtoriques, ſoit que l'on conſidère la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent & le plus éloigné des invaſions de la mer, on conviendra, que c'eſt le ſéjour le plus aſſuré pour ſes habitans, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoinet pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espèce humaine, est le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier & s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts & des forêts, où il falloit se défendre contre les élémens & les bêtes féroces : avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoins, n'avoit que des plaisirs à desirer; où jouissant, sans travail & sans inquiétude, des meilleurs productions & du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeler à juste titre l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fournissent une nourriture saine & rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire,

dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre devroit y être épuisée par les productions de tant de siècles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

VIII. Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan.

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'est guère moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les lois, ni la religion de ses tyrans.

Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractère. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariſer un Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage & le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablemens briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des temps; contemple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thèbes aux cent portes, ſi célèbre dans l'antiquité; mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence, que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs ſur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit; mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles &

extravagantes, d'ufages & de préjugés bizarres, on apperçoit les traces d'une morale fublime, d'une philofophie profonde, d'une police très-rafinée; & lorfqu'on veut remonter à la fource de ces inftitutions religieufes & fociales, on voit qu'elle fe perd dans l'obfcurité des temps. Les traditions les plus anciennes préfentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civilifé.

L'Empereur Mahmoud Akebar eut la fantaifie de s'inftruire des principes de toutes les religions répandues dans fes vaftes provinces. Dégagé des fuperftitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des profélytes; mais il échoua dans fes deffeins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre perfonne dans la communion de leurs myftères.

Toute la puiffance & les promeffes d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi, comme un pauvre orphelin de

la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mystères de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secrétement envoyé à Benarès, le siége des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme; mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manières & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus long-temps la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le supplie de lui pardonner son crime.

Le prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire pour expier

son infidélité. Le braminé fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les Bedas ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promit sans hésiter, & vraisemblablement il tint parole.

De temps immémorial, les brames, seuls dépositaires des livres, des connoissances & des règlemens, tant civils que religieux, en avoient fait un secret que la présence de la mort, au milieu des supplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune sorte de terreurs & de séductions auxquelles ils n'eussent résisté, lorsque tout récemment M. Hastings, gouverneur général des établissemens anglais dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui soient passés aux Indes, devint possesseur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames ; il fit sentir à d'autres le ridicule & les inconvéniens de leur mystérieuse réserve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-dessus des préjugés de leur caste, se prêtèrent à ses vues, dans l'espérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs lois. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé passoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de

trente-cinq. Ils compulsèrent dix-huit auteurs originaux famskrets; & le recueil des fentences qu'ils en tirèrent, traduit en perfan, fous les yeux des brames, le fut du perfan en anglais par M. Halhed. Les compilateurs du code rejetèrent unanimement deux propofitions : l'une, de fupprimer quelques paragraphes fcandaleux; l'autre, d'inftruire M. Halhed dans le dialecte facré. Tant il eft vrai que l'efprit facerdotal eft par-tout le même; & qu'en tout temps le prêtre, par intérêt & par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude & la fanction qu'on pouvoit defirer, on appela, des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames jurifconfultes. Voici l'hiftoire abrégée de la création du monde, & de la première formation des caftes, telle que ces religieux compilateurs l'ont expofée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme du culte qu'on y obferve. Il écoute dans la mofquée le dévot qui récite des prières, en comptant des grains. Il eft préfent aux temples, à l'adoration des idoles. Il eft l'intime du Mufulman & l'ami de l'Indien, le compagnon du Chrétien & le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une

d'une ame élevée, ne voient, dans les contrariétés des sectes & la diversité des cultes religieux, qu'un des effets de la richesse qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'être-suprême, avoit formé la terre & les cieux, l'eau, l'air & le feu, lorsqu'il engendra Brama. Brama est l'esprit de Dieu. Il est absorbé dans la contemplation de lui-même. Il est présent à chaque partie de l'espace. Il est un. Sa science est infinie. Elle lui vient par inspiration. Son intelligence comprend tout ce qui est possible. Il est immuable. Il n'y a pour lui, ni passé, ni présent, ni futur. Il est indépendant. Il est séparé de l'Univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puissances de la nature. L'œil reçoit son action du soleil, le vase du feu, le fer de l'aimant, le feu des matières combustibles, l'ombre du corps, la poussière du vent, le trait du ressort de l'arc, & l'ombrage de l'arbre. Ainsi, par cet esprit, l'Univers est doué des puissances de la volonté & des puissances de l'action. Si cet esprit vient du cœur, par le canal de l'oreille, il produit la perception des sons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets visibles; par le canal de la langue, la

perception du gout ; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet esprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq sens, les trois dispositions de l'ame ; cause la création ou l'anéantissement des choses, contemplant le tout en spectateur indifférent. Telle est la doctrine du Reig-Beda.

Brama engendra de sa bouche la sagesse, ou le brame, dont la fonction est de prier, de lire & d'instruire; de son bras, la force, ou le guerrier, & le souverain qui tirera de l'arc, gouvernera & combattra; de son ventre, de ses cuisses, la nourriture, ou l'agriculture & le commerçant; de ses pieds, la servitude, ou l'artisan & l'esclave, qui passera sa vie à obéir, à travailler & à voyager.

La distinction des quatre premières castes est donc aussi vieille que le monde, & d'institution divine.

Brama produisit ensuite le reste de l'espèce humaine qui devoit remplir ces quatre castes, les animaux, les végétaux, les choses inanimées, les vices et les vertus. Il prescrivit à chaque caste ses devoirs; & ces devoirs sont à jamais consignés dans les livres sacrés.

Le premier magiſtrat ou ſouverain du choix de Brama, eut un méchant ſucceſſeur, qui pervertit l'ordre ſocial, en autoriſant le mélange des hommes & des femmes des quatre caſtes qu'il avoit inſtituées; confuſion ſacrilège, de laquelle ſortit une cinquième caſte, & de celle-ci une multitude d'autres. Les brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de ſon cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magiſtrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marièrent à ſon frère le guerrier, à qui ils accordèrent la magiſtrature. Celui-ci avoit médité le maſſacre de la cinquième caſte, & de toutes ſes branches. Les brames l'en diſſuadèrent. Leur avis fut de raſſembler les individus qui les compoſoient, & de leur aſſigner différentes fonctions dans les ſciences, les arts & les métiers, qu'ils exercèrent, eux & leurs deſcendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de ſon origine, qu'il auroit cru ſe dégrader en ambitionnant la magiſtrature ou la ſouveraineté, & qu'on parvint à rendre aux peuples leurs chaînes reſpectables, en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de ſortir de ſa caſte. La diſtribution des Indiens en

caſtes, qui s'élèvent les unes au-deſſus des autres, caractériſent la plus profonde corruption, & le plus ancien eſclavage. Elle décèle une injuſte & révoltante prééminence des prêtres ſur les autres conditions de la ſociété, & une ſtupide indifférence du premier légiſlateur pour le bonheur général de la nation.

Cet hiſtorique de la naiſſance du monde n'offre rien de plus raiſonnable, ou de plus inſenſé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu deſcendre du ciel. Les bedas, ou les livres canoniques, ne ſont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le juif ou le chrétien; & la foi dans les révélations de Brama, de Raom & de Kishen, eſt auſſi robuſte que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs ſemblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent deſcendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admiſes dans toute leur abſurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civiliſation & des lumières, qu'on s'enhardit à les examiner, & qu'on commença à rougir de ſa croyance. D'entre les raiſonneurs, les uns s'en moquèrent

& formèrent la classe abhorrée des esprits forts; les autres, par intérêt ou pusillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raison, recoururent à des allégories dont les instituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, & que le peuple ne comprit pas ou rejeta pour s'en tenir purement & simplement à la foi de ses pères.

Les annales sacrées des Indiens datent des siècles les plus reculés, & se sont conservées jusqu'aux derniers temps sans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque, & que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. Ils distinguent quatre âges. L'âge de la pureté, dont la durée fut de trois millions deux cent mille ans: alors l'homme vivoit cent mille ans, & sa stature étoit de vingt & une coudées. L'âge de réprobation, sous lequel un tiers du genre humain étoit corrompu: sa durée fut de deux millions quatre cent mille ans, & la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'espèce, dont la durée fut d'un million six cent mille ans, & la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale, ou l'ère présente, dont la durée

ſera de quatre cent mille ans ; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Par-tout l'âge préſent eſt le plus corrompu ; par-tout ſon ſiècle eſt la lie des ſiècles : comme ſi le vice & la vertu n'étoient pas auſſi vieux que l'homme et le monde.

Quelque fabuleuſes que ces annales nous paroiſſent, par qui pourroient-elles être conteſtées ? Seroit-ce par le philoſophe, qui croit à l'éternité des choſes ? ſeroit-ce par le juif, dont la chronologie, les mœurs, les lois ont tant de conformité avec le dernier âge de l'Indien ? Il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens, qu'on ne puiſſe rétorquer contre les nôtres ; & nous n'employons aucune preuve à conteſter celles-ci, qu'on ne retrouve dans la bouche & les écrits du brame.

Les pundits ou brames juriſconſultes parlent aujourd'hui la langue originale des lois, langue ignorée du peuple. Les brames parlent & écrivent le ſamskret. Le ſamskret eſt abondant & concis. La grammaire en eſt très-compliquée & très-régulière. L'alphabet a cinquante caractères. Les déclinaiſons, au nombre de dix-ſept, ont chacune un ſingulier, un duel & un plurier. Il y a des

ſyllabes brèves, plus brèves & très-brèves; des ſyllabes longues, plus longues & très-longues; aiguës, plus aiguës & très-aiguës; graves, plus graves & très-graves. C'eſt un idiome noté & muſical. La dernière ſyllabe du mot *bédérco* eſt une eſpèce de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poéſie a toutes ſortes de vers, & la verſification toutes les ſortes de pieds & de difficultés des autres langues, ſans en excepter la rime. Les auteurs compoſent par ſtances, dont le ſujet eſt communément moral. *Un père diſſipateur eſt l'ennemi de ſon fils. — Une mère débauchée eſt l'ennemie de ſes enfans. — Une belle femme eſt l'ennemie de ſon mari. — Un enfant mal élevé eſt l'ennemi de ſes parens.....* Voici un exemple de leurs pièces. — *Par la ſoif de l'or, j'ai fouillé la terre & je me ſuis livré à la tranſmutation des métaux. — J'ai traverſé les mers, & j'ai rampé ſous les grands. — J'ai fui le monde, je me ſuis occupé de l'art des enchantemens, & j'ai veillé parmi les tombeaux. — Il ne m'en eſt pas revenu un cowri. Avarice, retire-toi; j'ai renoncé à tes chimériques promeſſes.*

Quel laps de temps ne ſuppoſe pas une langue auſſi difficile & auſſi perfectionnée? Que les folies modernes ſont vieilles! Il eſt parlé dans le

Samskret des jugemens de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe! Au temps où Samskret étoit écrit & parlé, les sept jours de la semaine portoient déja, & dans le même ordre, les noms des sept planètes; la culture de la canne à sucre étoit exercée; la chimie étoit connue; le feu grégeois étoit inventé; il y avoit des armes à feu; un javelot qui, lancé, se divisoit en flèches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point; une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots & qui pouvoit tuer jusqu'à cent hommes en un instant. Mais c'est surtout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les attestations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin, nous les possédons ces lois d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres, & qui, depuis sa réunion, n'a subi, dans ses mœurs & ses préjugés, d'autres altérations que celles qui sont inséparables du caractère de l'homme & de l'influence des temps.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du souverain ou magistrat. On lit dans un paragraphe séparé : « qu'il soit aimé, respecté, » instruit, ferme & redouté. Qu'il traite ses su-

» jets comme ses enfans. Qu'il protége le mérite
» & récompense la vertu. Qu'il se montre à ses
» peuples. Qu'il s'abstienne du vin. Qu'il règne
» d'abord sur lui-même. Qu'il ne soit jamais ni
» joueur ni chasseur. Que dans toute occasion il
» épargne le brame & l'excuse. Qu'il encourage
» sur-tout la culture des terres. Il n'envahira point
» la propriété du dernier de ses sujets. S'il est
» vainqueur dans la guerre, il en rendra graces
» aux dieux du pays, & comblera le brame des
» dépouilles de l'ennemi. Il aura à son service
» un nombre de bouffons ou parasites, de far-
» ceurs, de danseurs & de lutteurs. S'il ne peut
» saisir le malfaiteur, le méfait sera réparé à ses
» dépens. Si percevant le tribut, il ne protége pas,
» il ira aux enfers. S'il usurpe une portion des
» legs ou donations pieuses, il sera châtié pen-
» dant mille ans aux enfers. Qu'il sache que par-
» tout où les hommes d'un certain rang fréquen-
» tent les prostituées & se livrent à la débauche
» de la table, l'état marche à sa ruine. Son au-
» torité durera peu, s'il confie ses projets à
» d'autres qu'à ses conseillers. Malheur à lui s'il
» consulte le vieillard imbécille ou la femme
» légère. Qu'il tienne son conseil au haut de la
» maison, sur la montagne, au fond du désert,

» loin des perroquets & des oiseaux babillards. »

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses, qu'on y reconnoîtroit le doigt du prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons, des danseurs, des farceurs à la cour du magistrat ? Seroit-ce de le délasser de ses fonctions pénibles, de le récréer de ses devoirs sérieux ?

Combien la formation d'un code civil, sur-tout pour une grande nation, ne suppose-t-elle pas de qualités réunies ! Quelle connoissance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des usages, des préjugés, de la justice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choses, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtimens aux délits ! Quel jugement ! quelle impartialité ! quelle expérience ! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le résultat de la sagesse des siècles ? C'est une question que nous laissons a décider à celui qui se donnera la peine de méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entr'eux ; de la propriété, le premier pas de l'association ; de la justice, sans laquelle aucune société ne peut subsister ; des formes de la justice, sans lesquelles l'exercice en de-

vient arbitraire ; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des esclaves, des citoyens, des pères, des mères, des enfans, des époux, des femmes, des danseuses, des chanteuses. A la suite de ces objets, qui marquent une population nombreuse, des liaisons infinies, une expérience consommée de la méchanceté des hommes, on passe aux loyers, aux baux, aux partages des terres & aux récoltes, aux villes & aux bourgs, aux amendes, à toutes sortes d'injures & de rixes, aux charlatans, aux filous, aux vols, entre lesquels on compte le vol de la personne, à l'incontinence & à l'adultère ; & chacune de ces matières est traitée dans un détail qui s'étend depuis les espèces les plus communes jusqu'à des délits qui semblent chimériques. Presque tout a été prévu avec jugement, distingué avec finesse, & prescrit, défendu ou châtié avec justice. De cette multitude de lois, nous n'exposerons que celles qui caractérisent les premiers temps de la nation, & qui doivent nous frapper ou par leur sagesse ou par leur singularité.

Il est défendu de prêter à la femme, à l'enfant & à son serviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à mesure que la caste de l'emprunteur descend : police inhumaine où l'on a plus consulté la sécu-

rité du riche que le besoin du pauvre. Quelle que soit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élevera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le même effet à deux créanciers sera puni de mort: cela est juste, c'est une espèce de vol. Le créancier saisira son débiteur insolvable dans les castes subalternes, l'enfermera chez lui, & le fera travailler à son profit. Cela est moins cruel que de l'étendre sur de la paille dans une prison.

La femme de mauvaises mœurs n'héritera point, ni la veuve sans enfans, ni la femme stérile, ni l'homme sans principes, ni l'eunuque, ni l'imbécille, ni le banni de sa caste, ni l'expulsé de sa famille, ni l'aveugle ou sourd de naissance, ni le muet, ni l'impuissant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé son père. Que ceux qui les remplacent les revêtent & les nourrissent.

Les Indiens ne testent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions & les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de son éducation sera double de celle de l'enfant ignorant.

Presque toutes les lois du code sur les propriétés, les successions & les partages, sont conformes aux lois romaines, parce que la raison & l'équité sont de tous les temps & dictent les

mêmes réglemens, à moins qu'ils ne ſoient contrariés par des uſages bizarres ou des préjugés extravagans, dont l'origine ſe perd dans la nuit des temps, que leur antiquité ſoutient contre le ſens commun, & qui ſont le déſeſpoir du légiſlateur.

S'il ſe commet une injuſtice au tribunal de la loi, le dommage ſe répartira ſur tous ceux qui y auront participé, ſans en excepter le juge. Il ſeroit à ſouhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il eſt coupable; par iniquité, il l'eſt bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine du talion, on permet le faux témoignage contre une dépoſition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange aſſociation de ſageſſe & de folie!

Dans la détreſſe, le mari pourra livrer ſa femme, ſi elle y conſent; le père vendra ſon fils, s'il en a pluſieurs. De ces deux lois l'une eſt infame, l'autre inhumaine. La première réduit la mère de famille à la condition de proſtituée; la ſeconde, l'enfant de la maiſon à l'état d'eſclave.

Les différentes claſſes d'eſclaves ſont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en

permet l'affranchiſſement, qui a ſon cérémonial. L'eſclave remplit une cruche d'eau, y met du riz qu'il a mondé, avec quelques feuilles d'un légume; il ſe tient debout devant ſon maître; la cruche ſur ſon épaule; le maître l'élève ſur ſa tête, la caſſe, & dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche ſe répand ſur l'eſclave: *Je te rends libre*, & l'eſclave eſt affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chèvre, un chameau, aura la main ou le pied coupé; & voilà l'homme mis ſous la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un ſerpent, la peine ſera pécuniaire. Ces délits ſont des conſéquences ſuperſtitieuſes de la métempſycoſe, qui, faiſant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine, montre la mort violente d'un reptile comme une eſpèce d'aſſaſſinat. Le brame, avant que de s'aſſeoir à terre, balayoit la place avec un pan de ſa robe, & diſoit à Dieu: *Si j'ai fait deſcendre ma bienveillance juſqu'à la fourmi, j'eſpère que tu feras deſcendre la tienne juſqu'à moi.*

La population eſt un devoir primitif, un ordre de la nature ſi ſacré, que la loi permet de tromper, de mentir, de ſe parjurer pour favoriſer un mariage. C'eſt une action malhonnête qui ſe fait

par-tout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne seroit-il pas de la sagesse du législateur, dans plusieurs autres cas, d'autoriser ce qu'il ne peut, ni empêcher, ni punir ?

La polygamie est permise par toutes les religions de l'Asie, & la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan & du Thibet, une seule femme sert souvent à toute une famille, sans jalousie & sans trouble domestique.

La virginité est une condition essentielle à la validité de l'union conjugale. La femme est sous le despotisme de son mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtresse d'elle-même se conduira toujours mal, & qu'il ne faut jamais compter sur sa vertu.* Si elle n'engendre que des filles, son époux sera dispensé d'habiter avec elle. Elle ne sortira point de la maison sans sa permission. Elle aura toujours le sein couvert. A la mort de son mari, il *convient* qu'elle se brûle sur le même bûcher, à moins qu'elle ne soit enceinte, que son mari ne soit absent, qu'elle ne puisse se procurer son turban ou sa ceinture, ou qu'elle ne se voue à la chasteté & au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de son mari, le ciel le plus élevé sera sa demeure, & elle y sera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La légiſlation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente ſur certains crimes, tels que l'aſſaſſinat d'un eſclave, la pédéraſtie, la beſtialité, dont on obtenoit l'abſolution avec de l'argent, paroîtra ſans doute atroce ſur le commerce illicite des deux ſexes. C'eſt vraiſemblablement une ſuite de la lubricité des femmes & de la foibleſſe des hommes ſous un climat brûlant, de la jalouſie effrénée de ceux-ci, de la crainte du mélange des caſtes, des idées folles de continence, accréditées, dans toutes les contrées, parmi des prêtres incontinens, & une preuve de l'ancienneté du code. A meſure que les ſociétés s'accroiſſent & durent, la corruption s'étend; les délits, ſur-tout ceux qui naiſſent de la nature du climat dont l'influence ne ceſſe point, ſe multiplient, & les châtimens tombent en déſuétude, à moins que le code ne ſoit ſous la ſanction des dieux. Nos lois ont prononcé une peine ſévère contre l'adultère. Qui eſt-ce qui s'en doute?

Ce que nous appelons commerce galant, le code l'appelle adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment eſt pécuniaire; l'adultère des préſens, qui eſt châtié dans l'homme par la mutilation; l'adultère conſommé, qui eſt puni de mort.

mort. La fille d'un brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front de la figure d'un homme sans tête. Le brame adultère sera marqué sur le front des parties sexuelles de la femme ; on les déchirera à sa complice, & elle sera mise à mort.

Les chanteuses, danseuses & femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles sont employées dans les solemnités ; on les envoie à la rencontre des hommes publics. Cet état étoit moins méprisé dans les anciens temps. Avant les lois, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale, & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

La courtisanne qui aura manqué à sa parole, rendra le double de la somme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouissance abusive, lui paiera huit fois la même somme, & autant au magistrat. Le châtiment sera le même, s'il l'a prostituée à un autre.

On ne jouera point ſans le conſentement du magiſtrat. La dette du jeu clandeſtin ne ſera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On verſera de l'huile bouillante dans la bouche du fooder, ou de l'homme de la quatrième caſte, convaincu d'avoir lu les livres ſacrés. S'il a entendu la lecture des Bedas, ſes oreilles feront remplies d'huile chaude & bouchées avec de la cire.

Le fooder qui s'aſſeoira ſur le tapis du brame, aura la feſſe percée d'un fer chaud, & ſera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne ſera point mis à mort. Tuer un brame eſt le plus grand crime qu'on puiſſe commettre.

La propriété d'un brame eſt ſacrée; elle ne paſſera point en des mains étrangères, pas même dans celle du ſouverain. Et voilà, dans les premiers temps, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande ſuppléera au ſilence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'inſtrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne ſera point confiſqué. Q·e diroit l'Indien, s'il voyoit nos huiſ-

fiers démeubler la chaumière du payfan, & fes bœufs, fes autres inftrumens de labour mis à l'encan ?

Et pour terminer cette courte analyfe d'un code trop peu connu, par quelques grands traits, on lit au paragraphe du fouverain : « S'il » n'y a dans l'Etat, ni voleurs, ni adultères, ni » affaffins, ni hommes de mauvais principes, le » ciel eft affuré au magiftrat. Son empire fleurira ; » fa gloire s'étendra pendant fa vie, & fa ré» compenfe fera la même après la mort, fi les » coupables ont été févèrement punis » : car, dit » le code, avec autant d'énergie que de fimplicité. « Le châtiment eft le magiftrat ; le châtiment in» fpire la terreur à tous ; le châtiment eft le dé» fenfeur du peuple ; le châtiment eft fon pro» tecteur dans la calamité ; le châtiment eft le » gardien de celui qui dort ; le châtiment, au » vifage noir & à l'œil rouge, eft l'effroi du » coupable. ».

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans font trop de faveur pour les prêtres, & trop de rigueur contre les femmes, il n'en juftifie pas moins la haute réputation de la fageffe des brames dans les fiècles les plus reculés. Dans le grand nombre des lois fenfées

qu'on y remarque, s'il en eſt qui paroiſſent trop indulgentes ou trop ſévères; d'autres qui preſcrivent des actions baſſes ou malhonnêtes, quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes atroces, l'homme ſage, avant que de blâmer, peſera les circonſtances, qui ne permettent ſouvent au légiſlateur de donner à un peuple que les meilleures lois qu'il peut recevoir. Il conclura, ſans héſiter, de la régularité compliquée de la grammaire ſamskrète, de l'antiquité de cette langue commune autrefois, & depuis ſi long-temps ignorée, & de la confection d'un code auſſi étendu que celui des Indiens, que dans l'Inde il s'eſt écoulé un grand nombre de ſiècles entre l'état de barbarie & l'état policé, & que les prêtres ſe ſont rendus coupables envers leurs compatriotes & les étrangers, par un ſecret myſtérieux, qui retardoit de toutes parts les progrès de la civiliſation.

Le ſceau qui fermoit la bouche au brame eſt rompu, & il eſt à préſumer qu'un avenir qui n'eſt pas éloigné, nous révélera ce qui reſte à ſavoir de la religion & de la juriſprudence anciennes des Indiens. En attendant, voyons quel eſt leur état actuel, & ſuppléons à quelques traits

qui manquent au tableau de leur police & de leurs dogmes.

Les bramines, qui seuls entendent la langue du livre sacré, font de son texte l'usage qu'on a fait en tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les passions & le faux zèle leur suggèrent. Ces fonctions exclusives d'interprètes de la religion, leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes, tel que doivent l'avoir des imposteurs & des fanatiques sur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raison & leur cœur.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, tous les peuples reconnoissent le *Vedam* pour le livre qui contient les principes de leur religion; mais la plupart d'entre eux différent sur plusieurs points de dogme & de pratique. L'esprit de dispute & d'abstraction, qui gâta pendant tant de siècles la philosophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'absurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mélange du platonisme, qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indostan, les lois politiques, les

ufages, les manières font une partie de la religion, parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit fouverain, parce qu'on trouve dans fes inftitutions religieufes l'intention d'infpirer aux peuples un profond refpect, un grand amour pour leur pays, & qu'on y voit le deffein d'oppofer des lois févères au vice du climat. Peu de religions femblent avoir été auffi propres aux régions pour lefquelles elles ont été inftituées.

C'eft de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieufe qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoftan, l'Indus, le Krifna & le Gange.

C'eft lui qui a rendu facré l'animal le plus néceffaire à la culture des terres, & la vache, dont le lait eft une nourriture fi faine dans les pays chauds.

C'eft lui qui a divifé le peuple en tribus ou caftes, féparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette inftitution eft antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieufe antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la fociété, que cette

distinction de classes parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un systême réfléchi de législation, qui suppose déja un état de civilisation & de lumières très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup-d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une ressemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce sont les mêmes habitudes, la même taille, le même son de voix, les mêmes agrémens, ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs un peu observateurs ont été frappés de cet air de famille.

Il y a plusieurs classes de bramines. Les uns, répandus dans la société, sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas soumis à la juridiction civile, ils n'ont ni frein ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité si ordinaires dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde; & ce sont des imbécilles ou des enthousiastes, livrés à l'oisiveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale & sensitive; avec cette différence, que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, Saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes grecs, sur lesquels nous avons bien renchéri, on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens; à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique, étant à la portée de toutes les nations, l'oisiveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admi-

ration, parce que l'affectation de l'austérité & du mystère; & le privilége de parler au nom du ciel, en imposent au vulgaire dans tous les siécles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées sur la nature du grand être, sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances, qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme, qu'elles sont plus au-dessus de sa foiblesse, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses que Pythagore adopta dans son école : le jeûne, la prière, le silence, la contemplation, vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaisantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des dieux, parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup, & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect & la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les princes mêmes, dans les circonstances difficiles, alloient consulter ces solitaires, à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration, puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumières de l'expérience. Il est cependent difficile de croire qu'il n'y eût pas parmi eux des

hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la ſcience les alimens d'un eſprit doux & d'une ame pure, & qui en s'élevant par la penſée, vers le grand être qu'ils cherchoient, ne voyoient, dans cette contemplation ſublime, qu'une raiſon de plus pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes de guerre eſt répandue par-tout, ſous différentes dénominations. On les appelle Naïrs au Malabar. Ces Naïrs ſont bien faits & braves, mais fiers, efféminés, ſuperſtitieux. Quelques-uns des plus heureux ſe ſont formés ſur cette côte, comme ailleurs, de petits états. D'autres ont quelques propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage, aux violences, eſt généralement connue, & c'eſt ſur les grands chemins qu'ils manifeſtent ſur-tout ces paſſions. Auſſi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne ſe faſſe accompagner par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paie pour ce ſervice, ſe laiſſeroient plutôt maſſacrer que de ſurvivre à l'étranger qui ſe feroit mis ſous leur protection. S'ils trahiſſoient cette confiance, leurs plus proches parens les mettroient en pièces. Ces mœurs ſont particulières au

Malabar, & les autres soldats de l'Indostan n'ont pas des inclinations si perverses.

Indépendamment de la caste des guerriers, il est des peuples, tels que les Canarins & les Marates, qui se permettent généralement la profession militaire, soit qu'ils descendent de quelques tribus vouées originairement aux armes, soit que le temps & les circonstances aient altéré parmi eux les institutions primitives.

La troisième classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux, industrieux; ils entendent parfaitement la manière de distribuer les eaux & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils sont dans l'Inde ce qu'ils seroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes, lorsqu'ils ne sont, ni corrompus ni opprimés par le gouvernement. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également sacrés. Ils traçoient tranquillement des sillons à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paisible agri-

culture. Jamais on ne mettoit le feu au blé ; jamais on n'abattoit les arbres ; & la religion, toute-puiſſante pour le bien comme pour le mal, venoit ainſi au ſecours de la raiſon, qui enſeigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles, mais qui ſeule n'a pas aſſez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enſeigne.

La tribu des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ſes parens. Voilà pourquoi l'induſtrie & l'eſclavage s'y ſont perpétués enſemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre lorſqu'ils n'ont pas le ſecours du goût & de l'imagination, qui ne naiſſent guère que de l'émulation & de la liberté.

A cette caſte, infiniment étendue, appartiennent deux profeſſions remarquables par quelques uſages très-particuliers : l'une eſt celle des ſeuls ouvriers, auxquels il ſoit permis de creuſer des puits & des étangs. Ce ſont les hommes les plus robuſtes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux ; elles mangent même avec eux, par une prérogative que, dans tout l'Indoſtan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les transports appartiennent, n'ont point de demeure fixe : ils parcourent la peninsule entière. Ce sont des bœufs qui portent sur le dos, & leurs familles & leurs marchandises. Soit usurpation, soit droit originaire, ils font paître ces animaux sur toutes les routes, sans rien payer. Une de leurs plus importantes fonctions est de nourrir les armées. On leur laisse librement traverser un camp, pour pourvoir aux besoins d'un autre. Leurs personnes, leurs bêtes de somme, les provisions mêmes qui leur appartiennent, tout est respecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduisent appartinssent à l'ennemi, on les retiendroit; mais le reste continueroit paisiblement sa marche.

Outre ces tribus, il y en a une cinquième qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes, & il leur est même défendu de traverser les rues

occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture, mais seulement pour les autres castes, & ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle que si, par hasard, ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priveroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des lois.

Telle est, même dans les contrées où une domination étrangère a un peu changé les idées, le sort de ces malheureux, connus à la côte de Coromandel sous le nom de Parias. Leur dégradation est bien plus entière encore au Malabar, qui n'a pas été asservi par le Mogol, & où on les appelle Pouliats.

La plupart sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent est une espèce de hutte. Ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent, & ils répondent sans sortir de leur asyle. Ils prennent la même précaution, si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puisse être. Le temps leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre, avec toute l'hu-

milité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs, & il tire impitoyablement sur eux, lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout est horrible dans la condition de ces malheureux, jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit, ils sortent en troupes plus ou moins nombreuses, de leur retraite; ils dirigent leurs pas vers le marché, & poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent; les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, & on le dépose dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derrière la haie qui les déroboit à tous les regards, & enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

Cependant ces Pouliats, objet éternel du mépris des autres castes, ont chassé, dit-on, de leur sein les Poulichis, plus avilis encore. L'usage du feu leur est interdit. On ne leur permet pas la cons-

truction des cabanes, & ils sont réduits à occuper des espèces de nids dans les forêts & sur les arbres. Lorsqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commisération des passans. Alors les plus charitables des Indiens vont déposer du riz ou quelque autre aliment, & se retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse, a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains & sensibles avoient pu réduire leurs propres frères à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture? Des tourmens horribles ou une mort honteuse sont, dans nos gouvernemens à demi-barbares, le partage des scélérats qui ont plus ou moins troublé l'ordre de la société. Ne se pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde, des lois modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs? Ce châtiment devoit paroître suffisant pour arrêter les crimes; & il étoit certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang fut toujours proscrite par les principes religieux &

par

par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie de leurs pères ; mais des préjugés indestructibles s'opposoient à cette réhabilitation. Il est sans exemple qu'une famille chassée de sa tribu y soit jamais rentrée.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inspirer aux Indiens une horreur presque égale. Cette horreur subsiste même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui se dissipent peu à peu sur les côtes, où le commerce & les besoins rapprochent tous les hommes, & donnent nécessairement des idées plus justes de la nature humaine.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des barrières insurmontables ; elles ne peuvent ni se marier, ni habiter, ni manger ensemble. Quiconque viole cette règle, est chassé de sa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrières dans les temples. C'est-là qu'on devroit se souvenir au moins que les distinctions de la naissance sont de convention, & que tous les hommes, sans exception, sont frères, enfans du même Dieu. Il

n'en eſt pas ainſi. Quelques tribus, il eſt vrai, ſe rapprochent & ſe confondent au pied des autels; mais les dernières éprouvent les humiliations de leur état juſque dans les pagodes.

La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant ſuffi pour les faire renoncer entièrement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques eſprits inquiets des moyens bien ſinguliers pour partager avec les bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde ſous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les caſtes honnêtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer, comme les bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté; mais il faut les ſurpaſſer en mortifications. Auſſi les auſtérités que s'impoſent nos plus enthouſiaſtes cénobites n'approchent-elles pas des tourmens horribles auxquels ſe condamne un moine indien. Courbés ſous le poids de leurs chaînes, étendus ſur leur fumier, exténués de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes, les Jogueys deviennent un ſpectacle intéreſſant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes, où ils

jouissent des hommages de la multitude, des grands mêmes, qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils desirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préfèrent le séjour des bois, voient accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour vivre enfermées, & principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur pélerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles; mais ils y vivent toujours sous des tentes ou à l'air libre. C'est-là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués, qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se

tranſporter même dans les palais où l'on ſe tiendroit le plus honoré de leur préſence. Si quelquefois ils cèdent aux ſupplications de quelque femme très-conſidérable, leurs ſandales qu'ils laiſſent à la porte, avertiſſent le mari qu'il ne lui eſt pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie indienne eſt moins agréable & moins ſéduiſant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émiſſaire, le pendant du bouc émiſſaire des Juifs : ils admettent, comme nous, de bons & de mauvais anges. L'Éternel, dit le *Shaſter*, forma la réſolution de créer des êtres qui puſſent participer à ſa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie regnoit dans le ciel, lorſque deux de ces eſprits s'étant révoltés, en entraînèrent une légion à leur ſuite. Dieu les précipita dans un ſéjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la prière des anges fidèles & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à ſubir ſous différentes formes, dans la plus baſſe des quinze planètes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainſi, chaque ange ſubit d'abord ſur la terre quatre-vingt-ſept tranſmigrations, avant d'animer le corps de la

vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d'expiation, d'où l'on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire que l'ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'est-là que le Créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté, dont le bon ou le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre, en mourant, à l'Être Suprême : le méchant recommence son temps d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition, la métempsycose est un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne sont que des êtres coupables. Cette explication n'est pas, sans doute, universellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractère dur : car le dogme de la transmigration des ames semble annoncer, dans son origine, plus d'espérances que de craintes.

En effet, il est naturel de penser que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuse & consolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays où les hommes, jouissant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencèrent à s'appercevoir de la brièveté de la vie. Un systême qui la prolongeoit au-delà de ses bornes natu-

relles, ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux à un vieillard qui sent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que sa destruction n'est qu'un passage à une autre existence ! Il est si consolant pour ceux qui le voient mourir, de penser qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'espoir d'y renaître ! Une religion mystique voudroit en vain substituer à cette espérance celle des plaisirs spirituels & d'une béatitude céleste : les hommes préferent à ces idées vagues & abstraites, la jouissance des sensations qui ont déja fait leur bonheur ; & la simplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre sur une terre qu'ils connoissoient, que dans un monde méthaphysique, qui fatigue l'imagination sans la satisfaire. C'est ainsi que le dogme de la métempsycose a dû s'établir & s'étendre. En vain la raison, peu satisfaite de cette vaine illusion, disoit que, sans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'existence, & que l'homme qui ne se souvient pas d'avoir existé, n'est pas différent de celui qui existe pour la première fois : le sentiment adopta ce que rejetoit le raisonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables !

Le Shafter a rendu le dogme de la métempsycose plus trifte, fans doute pour le faire fervir d'inftrument & de foutien à la morale qu'il falloit établir. C'eft en effet d'après cette tranfmigration, envifagée comme punition, qu'il expofe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux font la charité, l'abftinence de la chair des animaux, l'exactitude à fuivre la profeffion de fes pères. Ce dernier préjugé, fur lequel il paroît que tous les peuples font d'accord, malgré la différence des opinions fur fon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Égyptiens, dont les inftitutions ont fans doute, avec celles des Indes, des rapports hiftoriques que nous ne connoiffons plus. Mais les lois d'Égypte, en diftinguant les conditions, n'en aviliffoient aucune; au lieu que les lois de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, femblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il eft évident, par le code civil, que les Indes étoient prefque auffi civilifées qu'elles le font aujourd'hui, lorfque Brama y donna des lois. Auffitôt qu'une fociété commence à prendre une forme, elle fe trouve naturellement divifée en plufieurs claffes, fuivant la variété & l'étendue de fes arts & de fes befoins.

Brama voulut, ſans doute, donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors, ſans prévoir qu'il empêchoit, par là les progrès des découvertes qui pourroient, dans la ſuite, donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à obſerver les lois de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre, & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Les Brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples ſont d'une ſobriété extrême, mais plus ou moins rigoureuſe, ſelon que leur profeſ-

ſion exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'uſage inſenſé d'enſevelir des vivans avec des morts s'eſt trouvé établi dans l'ancien & le nouvel hémiſphère, chez des nations barbares & des nations policées, dans des déſerts & dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication, ont également offert ce cruel ſpectacle. L'orgueil, l'amour excluſif de ſoi, d'autres paſſions ou d'autres vices, peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit préſumer qu'une pratique ſi viſiblement oppoſée à la raiſon, a principalement tiré ſa ſource du dogme de la réſurrection des corps & d'une vie à venir. L'eſpoir d'être ſervi dans un autre monde par les mêmes perſonnes à qui on avoit commandé dans celui-ci, aura fait immoler l'eſclave ſur le tombeau de ſon maître, la femme ſur le cadavre de ſon mari. Auſſi, tous les monumens atteſtent-ils que c'eſt ſur les triſtes reſtes des ſouverains, que ces homicides ſe ſont le plus ſouvent renouvelés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempſy-

cofe. Ils ont toujours cru, vraifemblablement ils penferont toujours, que les ames, à la diffolution d'un corps, en vont animer un autre, & que ces tranfmigrations fucceffives & continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce fyftême, a-t-il pu s'établir qu'une époufe mêleroit fes cendres aux cendres d'un époux dont elle refteroit éternellement féparée ? C'eft une des innombrables contradictions qui aviliffent par-tout l'efpèce humaine.

On a ignoré fur quelle bafe pouvoit être fondée cette inftitution, jufqu'à ce que le code civil de l'Indoftan, traduit du Samskret, foit venu fixer fur ce point nos opinions.

Les veuves indiennes, quelque penchant que tout être fenfible ait pour fa confervation, fe déterminent affez fièrement au facrifice de leur vie. Si elles s'y refufoient, elles feroient dégradées, couvertes de haillons, deftinées aux plus vils emplois, méprifées par le dernier des efclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque chofe dans leur réfolution; mais elles y font principalement pouffées par la crainte de laiffer une mémoire odieufe, & de couvrir d'opprobre leurs enfans, qu'elles chériffent avec une tendreffe que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureusement ces horribles scènes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les souffrent sur le territoire où ils dominent. Quelques princes maures les ont également proscrites dans leurs provinces. Ceux d'entre eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre ; mais cette difficulté-là même rend quelquefois les desirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer long-temps aux travaux les plus humilians & les plus rudes, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide.

La veuve d'un bramine, jeune, belle & intéressante, vouloit renouveler ces tragédies à Surate ; on se refusoit à ses sollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *Ne considère pas seulement les foiblesses de mon âge & de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie le plus

grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, & de la douleur le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas ſu démêler ce terrible reſſort? ou ſi vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas ſu tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'euſſiez-vous pas fait de nous, par la ſeule diſpenſation de l'honneur & de la honte? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un braſier ardent, en quel endroit du monde ne réſoudroit-elle pas une mère à allaiter ſon enfant, une épouſe à garder la fidélité à ſon époux?

Hors ce genre de courage qui tient plus aux préjugés qu'au caractère, les Indiens ſont foibles, doux & humains. Ils connoiſſent à peine pluſieurs des paſſions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes deſtinés à reſter toujours dans le même état? Les pratiques répétées de la religion ſont le ſeul plaiſir de la plupart d'entre eux. Ce ſont les travaux paiſibles & l'oiſiveté qu'ils aiment. On leur entend ſouvent citer ce paſſage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être aſſis que marcher : il vaut mieux dormir que veiller; mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérament & la chaleur excessive du climat ne répriment pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour, comme on ne cesse de le répéter. La multitude des courtisanes & l'attention des pères pour marier leurs enfans avant que les deux sexes puissent se rapprocher, attestent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice, passion des corps foibles & des petites ames.

Leurs arts sont très-peu de chose. A l'exception des toiles de coton, il ne sort rien des Indes qui ait du goût & de l'élégance. Les sciences y sont encore plus négligées. L'instruction des plus habiles bramines se réduit à calculer une éclipse. Avant que les Tartares eussent pénétré dans cette région, nul pont n'y rendoit le passage des rivières praticable. Rien n'est plus misérable que les lieux de prière nouvellement construits. Les anciennes pagodes étonnent, il est vrai, par leur solidité & leur étendue; mais la structure & les ornemens en sont du plus mauvais genre. Toutes sont absolument sans fenêtre, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, grossièrement sculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs, les murs intérieurs. Au milieu du temple, sur un autel richement orné, est une

divinité coloſſale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ſes adorateurs, auxquels l'entrée du ſanctuaire eſt interdite, puiſſent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux au ſon des inſtrumens & avec des éventails deſtinés à écarter les inſectes. C'eſt par des chants, des danſes, des offrandes que l'idole eſt honorée. Si ſa réputation eſt étendue, on voit accourir, des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes, des milliers de pélerins qui trouvent ſur leur route tous les ſecours de la plus généreuſe hoſpitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne ſont détournés de leurs pénibles courſes par l'obligation de payer au gouvernement mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du ſeptentrion, & la preſqu'île n'eſt guères occupée que par les tribus inférieures. De là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé ſi peu de réſiſtance. On doit faire obſerver à quelques philoſophes qui prétendent que l'homme eſt un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande ſont plus robuſtes, plus courageux,

plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres claſſes qui ſe nourriſſent de végétaux. Cependant c'eſt une différence trop conſtante entre les habitans du nord & ceux du midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élaſticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de réſiſtance & d'activité, de reſſort & de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre ſans agir, une tranſpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaiſir & de molleſſe, un genre de vie ſédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reſte on voit que l'homme, ſans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats d'une manière analogue à la diverſité des beſoins qu'ils font naître : chaſſeur, ictiophage, frugivore, paſteur, laboureur, ſelon l'abondance ou la ſtérilité de la terre.

La religion de Brama, aſſez ſimple à ſon origine, eſt diviſée en quatre-vingt-trois ſectes, qui conviennent entre elles ſur quelques points principaux, & ne diſputent pas ſur les autres. Elles

vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions, parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte, & c'est toujours avec une extrême répugnance : c'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions ; on le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions ; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barrière de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées, qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractère compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête, on ne peut s'empêcher de remonter, en gémissant, jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les priviléges & l'autorité, & rassemblé sur le reste des habitans les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire ? N'en doutons point, c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclairée adopte

adopte une première erreur que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le systême moral & politique ; bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs : pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie : des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenans en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vrais lumières faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à

vous seuls à faire des lois, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères, & soyez persuadés que si la vérité est plus lente à se répandre & à s'affermir que l'erreur, elle est aussi plus solide & plus durable : les erreurs passent & la vérité reste. Les hommes, intéressés par l'espoir du bonheur dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens aux ordres de leurs maîtres; soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des lois sociales; apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes; révélez tous les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténèbres, & que, s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples, éclairés tous à-la-fois, vengent enfin la gloire de l'espèce humaine.

Outre les indigènes, les Portugais trouvèrent encore dans l'Inde des mahométans; quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique : la plupart étoient les descendans d'Arabes qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions; la force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus; les

plus entreprenans avoient ensuite passé ce fleuve, & de proche en proche étoient arrivés jusqu'aux extrémités de l'orient. Sur ce continent immense ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les souverains qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les îles répandues sur cet Océan; le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples: on ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, & à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profitèrent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumières, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détachèrent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'alcoran souffroient sans

difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves auxquels ils donnoient la liberté après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formèrent, avec le temps, un peuple particulier sur la côte de la presqu'île des Indes depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne savent ni le persan, ni l'arabe, ni le maure, & leur idiôme est celui des contrées où ils vivent. Leur religion est un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions indiennes. Ils sont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Mapoulès, ils exercent les mêmes professions, mais avec moins d'honneur; on s'y défie généralement de leur caractère avare, perfide & sanguinaire.

IX. Conduite des Portugais au Malabar.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entièrement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue

& de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher, si vénérable aux Maures, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie & de coton, l'indigo, le sucre, les épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté de diverses contrées de l'orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par

mer; mais comme la navigation n'étoit pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou des éléphans.

Gama, instruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choses qu'il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On alloit conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidèle

guide, renvoya son frère sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur-le-champ à la voile, & allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités : le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même, & l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles exercées à propos lui firent rendre les marchandises, les ôtages qu'il avoit laissés dans Calicut, & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne : on s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avide, se flattoit en même temps d'étendre sa religion par la persuasion, & même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont maîtres de la terre, donnèrent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes.

Treize vaisseaux sortis du Tage arrivèrent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenèrent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louèrent des traitemens qu'ils avoient reçus; mais ils ne concilièrent pas pour long-temps aux Portugais l'esprit du Zamorin : les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de-là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnèrent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposèrent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent, dans la suite, les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en

souffrant qu'on bâtît une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais, & personne ne naviguoit dans ces mers qu'avec leurs passe-ports. Les combats qu'il falloit livrer n'interrompoient guère leur commerce : un petit nombre d'entr'eux dissipoit des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux, n'osèrent plus paroître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'orient, envoyoient à tout moment de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu à peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît ce qui n'avoit été jusqu'alors que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême

de domination & de commerce aſſez étendu pour embraſſer tous les objets, mais ſi bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on ſe propoſoit d'établir, ſe fortifiaſſent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puiſé des lumières dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés juſqu'alors de ſes intérêts, elle eut la ſageſſe de donner toute ſa confiance à Alphonſe Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fuſſent paſſés en Aſie.

Le nouveau vice-roi ſe montra plus grand encore qu'on ne l'avoit eſpéré. Il ſentit qu'il falloit au Portugal un établiſſement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût ſain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, puſſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Lisbonne avoit beſoin de Goa.

X. Conquête de Goa par les Portugais.

Goa, qui s'élève en amphithéâtre, eſt ſitué vers le milieu de la côte du Malabar, dans une île détachée du continent par les deux bras d'une rivière qui, tombée de Gates, ſe jette dans la mer, à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'Univers. De nombreux canaux formés par la nature ſeule, des bois touffus & bien percés, des prairies

émaillées de mille fleurs, des maiſons de campagne placées ſur des ſites avantageux : tout rend délicieuſe cette île, qui peut avoir dix lieues de circonférence, & dont le terrain eſt agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même temps & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins conſidérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poſte le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan ; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chèrement un ſi grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens mêmes, ſes ennemis, qui n'y avoient guère moins d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête,

ſe virent hors d'état de s'y maintenir : ils ſe retirèrent ſur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyèrent chercher des ſecours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'uſage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laiſſaſſent paſſer des ſubſiſtances à leurs ennemis. Albuquerque rejeta les offres qu'on lui faiſoit, & répondit *qu'il ne recevroit des préſens d'Idalcan, que lorſqu'ils ſeroient amis.* Il attendoit toujours des ſecours, qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à ſe retirer, & à renvoyer l'exécution de ſon projet chéri, à un temps plus favorable, que les circonſtances amenèrent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de ſe remettre en campagne pour préſerver ſes états d'une deſtruction totale, Albuquerque fondit à l'improviſte ſur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il ſe fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, vit ſon commerce & ſes richeſſes paſſer dans une ville qui devint la métropole de tous les établiſſemens portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop diviſés, pour mettre des bornes aux

prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens, & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

XI. Manière dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance.

L'Egypte que nous regardons comme la mère de toutes les antiquités historiques, la première source de la police, le berceau des sciences & des arts; l'Egypte, après avoir resté durant des siècles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligèrent long-temps la Méditerranée, où, sans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richesses.

A l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, & l'autre est la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le siége de son empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêres qu'il avoit faites, & de celles qu'il se proposoit, c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire & la fable aient transmis à l'admira-

tion des hommes, auroit à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies en partie par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse, s'appropria l'Égypte.

Sous le règne de ce nouveau souverain & de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde. On mit, sur la mer rouge, le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creusa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit se décharger dans le golfe arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence, & d'un grand nombre d'écluses ingénieusement construites, on parvint à donner à ce canal cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toises de large, & la profondeur dont pouvoient avoir besoin les bâtimens destinés à le parcourir. Ce superbe ouvrage, par des raisons physiques qu'il seroit trop long de développer, ne produisit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit se ruiner insensiblement.

On y suppléa, autant qu'il étoit possible. Le gouvernement fit construire, dans les déserts arides & sans eaux qu'il falloit traverser, des hôtel-

leries & des citernes, où les voyageurs & les caravanes se reposoient avec leurs chameaux.

Un écrivain qui s'est profondément occupé de cet objet, & qui nous sert de guide, dit que quelques-uns des nombreux vaisseaux que ces liaisons avoient fait construire, se bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyssins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns descendoient à droite vers le midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, jusqu'à l'île de Madagascar; les autres montoient à gauche vers le sein persique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ses bords, & sur-tout avec les Grecs qu'Alexandre y avoit entraînés dans ses expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoissoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'île de Ceylan, connue des anciens sous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchissoient le Coromandel pour remonter le Gange jusqu'à Palybotra, la plus célèbre ville de l'Inde par ses richesses. Ainsi, l'industrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'un côté à l'autre, s'approprier les trésors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels à-peu-près qu'on les voyoit flotter sur le Nil. Avant que la boussole eût agrandi les vaisseaux, & les eût poussés en haute mer à plusieurs voiles, ils étoient réduits à raser les côtes à la rame, à suivre terre à terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils ou sur les sables & les bas-fonds. Aussi les voyages, dont la traversée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faisons en moins de six mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On suppléoit alors à la petitesse des navires par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la canelle, des aromates, & sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit si cher,

que

que les négocians le falsifioient, sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nus, tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée alloient dans les ports de l'Egypte acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage & Corinthe eurent succombé sous les vices de leur opulence, les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils poussèrent leurs voyages jusqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livroient à des profusions dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse : mais, malgré ces dépenses incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorsqu'ils eurent été subjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence qui devoit l'enfler sans

l'agrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pu être les profits dans des temps reculés, où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Egypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'empire, par les richesses des Indes qu'elle y faisoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur : semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse, il se rompit, & il en résulta deux grands débris.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui se soutint plus long-temps que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa position & ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses à un ennemi qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barrière ne pouvoit pas arrêter un torrent qui

devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit plusieurs provinces, entre autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modèle de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolèrent de ce malheur quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux déja très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer noire. C'est là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits, jusqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises, au fleuve Cyrus qui se jette dans la mer caspienne. A travers cette mer orageuse on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe persique, & déposoient leur cargaison sur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée en un ou deux jours à Palmyre, qui faisoit passer ces marchandises aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit, sans doute, donné naissance à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau & des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains & celui des Parthes, il lui fut long-temps permis d'être neutre. A la fin, Trajan la soumit, mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie romaine, que s'élevèrent dans ses murs, sur le modèle de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidellement décrites, nous ont récemment causé tant de surprise & d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminèrent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurélien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de ci-

toyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie ; mais il eſt plus aiſé de détruire que de réparer. Le ſiége du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint ſucceſſivement un lieu obſcur, une fortereſſe peu importante, & enfin un miſérable village, compoſé de trente ou quarante cabanes, conſtruites dans l'enceinte ſpacieuſe d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, ſe fixèrent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, pouſſa le cours & la pente des richeſſes juſqu'à Conſtantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage ſeul auroit pu ſoutenir l'empire dans le penchant de ſa décadence, & peut-être lui rendre ſon ancienne gloire : mais il l'avoit due à ſes armes, à des vertus, à des mœurs frugales ; & tout ce qui conſerve la proſpérité, lui manquoit. Corrompus par les richeſſes prodigieuſes qu'un commerce excluſif leur aſſuroit preſque ſans efforts & ſans vigilance, les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oiſive & molle qu'amène le luxe, aux frivoles jouiſſances des arts brillans & voluptueux, aux vaines diſcuſſions d'un jargon ſophiſtique ſur

les matières de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner ; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'Etat. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent englontis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet II les chassa de Caffa, où dans les derniers temps ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de se rouvrir la route d'Égypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades, & à-peu-près semblable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef & un conseil composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvelé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirèrent quelque utilité de cette révolution ; mais elle tourna singulièrement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle

étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les suites rapides qu'il eut, causèrent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les règles de la justice & de la politique, pour détruire un Etat qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux; & Louis XII lui-même, qui de tous ces princes avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient sauvée de ce danger, le plus imminent en apparence, mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussitôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs.

Quelques - uns de ces émiſſaires intelligens, qu'elle ſavoit par - tout acheter & employer à propos, perſuadèrent aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou ſur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cauſe étant la même que celle de Veniſe, ils devoient s'unir avec elle contre une nation qui venoit s'emparer de la ſource commune de leurs richeſſes.

Les cris de cette ligue arrivèrent au ſoudan d'Egypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ſes revenus, par le droit de cinq pour cent que les marchandiſes des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix qu'elles payoient à leur ſortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & inévitables, aigriſſoient les eſprits contre le gouvernement, toujours reſponſable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, ſe permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puiſſance que dans des temps de proſpérité. L'Egypte étoit également malheureuſe, & par le commerce que faiſoient

les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte; mais la mer rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens levèrent cet obstacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois & d'autres matériaux. On les conduisit, par le Nil, au Cair, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célèbre qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galères & trois galiotes. Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la mer rouge, persuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'île de Socotora, située à cent quatre-vingt lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

XII. Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer rouge.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en possession du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce suc & lui donne son

nom, a des feuilles épaiſſes & charnues, du milieu deſquelles ſort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, & l'on en exprime par une preſſion légère la portion la plus fluide, qui, purgée de ſes parties groſſières & épaiſſie au ſoleil, conſtitue l'aloës ſocotrin, facile à diſtinguer des autres par ſa couleur fauve, ſon brillant, ſa tranſparence, ſon odeur forte, ſon goût amer & aromatique.

Triſtan d'Acunha, parti de Portugal avec un armement conſidérable, attaqua cette île. Il fut combattu à la deſcente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais aſſiégèrent, & bientôt emportèrent d'aſſaut la ſeule place qui étoit dans l'île, quoiqu'elle fût défendue juſqu'à la dernière extrémité par une garniſon plus nombreuſe que leur petite armée. Les ſoldats de cette garniſon ne voulant point ſurvivre au fils de leur ſouverain, refusèrent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'île étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port,

& que les navigateurs qui fortoieut de la mer rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître pour entrer dans ce golfe. Auſſi la flotte égyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'Océan indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes, ſe trouvoient conſi-dérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & prirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuèrent à partir d'Egypte, furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres portugaiſes qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, Albuquerque crut devoir y mettre fin par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La mer rouge, qui ſépare l'Arabie de la haute Ethiopie & d'une partie de l'Egypte, a trois cent cinquante lieues de long ſur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppoſe à la force du flux de la mer, elle participe d'une manière plus ſenſible aux mouvemens de l'Océan, que les au-

tres mers méditerranées, situées à-peu-près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du nord & du sud, qui sont périodiques comme la mousson dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le temps de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour & nuit, sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'îles désertes, arides & sans eau.

Albuquerque, malgré ses talens, son expérience & sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités & couru de fort grands

dangers. Une politique inquiète & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer rouge. L'Egypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jeter dans l'Arabie, par le golfe persique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le portèrent à différer la ruine d'un puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du Cap de Bonne-Espérance, de porter dès con-

jectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

XIII. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des lois féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves, avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder à prix d'argent, à leurs vassaux, quelques priviléges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette sorte d'indépendance sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la première fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, &

peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre humain, & à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne, pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entière ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible ré-

sistance

ſiſtance. Plus le calme qui ſuccède aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voiſins, plus les troubles de la diſſention qui les diviſe les expoſent à l'invaſion & à l'oppreſſion. La conduite dépravée du clergé auroit encore favoriſé les progrès d'un culte étranger, & nous ſerions ſans retour dans les chaînes de l'eſclavage. En effet, de tous les ſyſtêmes politiques & religieux qui affligent l'eſpèce humaine, il n'en eſt point qui laiſſe moins de carrière à la liberté que celui des Muſulmans. Dans preſque toute l'Europe, une religion étrangère au gouvernement, & dont les premiers pas ſe ſont preſque toujours faits à ſon inſçu; une morale répandue ſans ordre, ſans préciſion, dans des livres obſcurs & ſuſceptibles d'une ſeule bonne interprétation, entre une infinité de mauvaiſes; une autorité en proie aux prêtres & aux ſouverains, qui ſe diſputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des lois politiques & civiles ſans ceſſe en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition; une adminiſtration inquiète & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppoſe continuellement une partie de l'état à l'autre partie; tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les eſprits une

fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille & crie au fond des cœurs : *L'homme est né libre ?*

Mais, sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel ; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté ; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit, il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement : cette idée est au-dessus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, si le peuple de la chrétienté, le plus superstitieux, & peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans, & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du golfe persique.

XIV.
Les Portugais acquièrent la domination dans le golfe persique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'île de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conqué-

rant arabe bâtit dans le onzième ſiècle une ville, devenue, avec le temps, la capitale d'un royaume qui, d'un côté, s'étendoit aſſez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perſe. Ormuz avoit deux bons ports; il étoit grand, peuplé, fortifié; il ne devoit ſes richeſſes & ſa puiſſance qu'à ſa ſituation; il ſervoit d'entrepôt au commerce de la Perſe avec les Indes: commerce très-conſidérable dans un temps où les Perſans faiſoient paſſer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandiſes qui venoient de l'Aſie en Europe. Dans les saiſons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de preſque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politeſſe & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaiſirs de toute eſpèce qu'ils y raſſembloient: tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des

rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés ou de porcelaine, qui contenoient des arbustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau; on prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis; on entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractère; mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut

avoir inspiré une terreur nécessaire à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte, composée de bâtimens ormuziens, arabes & persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque, qui connoissoit le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministère, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir & brouiller si bien les Portugais entre eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina

à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne pouvoit lui échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnèrent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au temps qu'il savoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des grenades & des sabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puissance portugaise se trouva assez solidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perse, sur la côte de Malabar,

pour qu'on pût songer à l'étendre dans l'est de l'Asie.

XV. Etablissement des Portugais à Ceylan.

Il se présentoit d'abord à Albuquerque l'île de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur. Dans les siècles les plus reculés, elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les lois y furent autrefois si respectées, que le monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie lui étoient refusés; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espèce d'excommunication.

Si les peuples connoissoient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisteroit dans toutes les contrées de la terre; & tant que les lois ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront; ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes

les têtes, & qui abat ce qui s'élève au-dessus du plan horisontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne ou commande à tous. Devant la loi, ainsi que devant Dieu, tous sont égaux. Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi; mais le châtiment du souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le souverain même ne la brave pas impunément? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, & inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie septentrionale de l'île, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, & qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nus. Du reste, ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, & il est

douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes; ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême; & au-dessous de lui, des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un Buddou, qui est descendu sur terre pour être médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont su faire usage de la nature

de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves; ils ont deux langues, celle du peuple & celle des savans. Partout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'île. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, une grande quantité d'excellente canelle. C'étoit sur la côte septentrionale & sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette île. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépense en hommes & en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de toutes les rades de cette île, auroient fait respecter le nom de ses maîtres

dans toute l'Asie; & les vaisseaux qui auroient croisé dans ses parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre, du cardamome, sorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, sont les peuples les plus doux & les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savoit que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains temps de l'année, & qu'alors des flottes ne pourroient pas y secourir les colo-

nies. Enfin, il pensa qu'étant maître de Ceylan, ouvrage commencé par son prédécesseur d'Almeyda, & porté depuis à sa perfection, les Portugais le seroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'est à cette conquête qu'il se determina.

XVI. Les Portugais font la conquête de Malaca.

Le pays dont cette ville étoit la capitale, est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'île de Sumatra, par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain & rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la zone torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & suaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour

les Malais; mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les lois féodales, nées parmi les rochers & les chênes du nord, avoient poussé des racines jusque sous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abréger & se perdre que dans l'usage & l'excès des plaisirs. C'est-là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel, versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter : ils arrachoient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuse, sur mer & sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célèbre dans tout l'Orient sous le nom d'îles malaises. Il avoit porté dans

ses nombreuses colonies ses lois, ses mœurs, ses usages, &c, ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées ; les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entre eux, & avec les habitans, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrèrent d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, & les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pièges, où ils tombèrent. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauvèrent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice, propre à diminuer la haine qu'elle doit naturellement attirer au nom portugais. Le temps auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse; il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue; & il trouva, en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçoit de le faire périr, au moment où commenceroit le siége. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal. Si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une cita-

delle, pour garantir la ſtabilité de la conquête.

Comme les Portugais ſe bornèrent à la poſſeſſion de la ville, ceux des habitans, tous ſectateurs d'un mahométiſme fort corrompu, qui ne voulurent pas ſubir le nouveau joug, s'enfoncèrent dans les terres, ou ſe répandirent ſur la côte. En perdant l'eſprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais ſans un poignard, qu'il appelle *crid.* Il ſemble avoir épuiſé toute l'invention de ſon génie ſanguinaire, à forger cette arme meurtrière. Rien de ſi dangereux que de tels hommes avec un tel inſtrument. Embarqués ſur un vaiſſeau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde ſécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas ſe ſervir de Malais pour matelots. Mais ces barbares, enchériſſant ſur leurs anciennes mœurs, où le fort ſe faiſoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaiſſeaux, & quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repouſſés : ce n'eſt pas du moins ſans emporter avec eux la conſolation de s'être abreuvés de ſang.

Un

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit peut-être la dernière qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes & les cavernes, sont l'asyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit, elles semeront la haine dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent

à Albuquerque des ambaſſadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XVII. Etabliſſement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonſtances, une eſcadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces îles, ſituées près du cercle équinoxial dans l'océan indien, ſont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu ſouterrein. Des monts orgueilleux, dont la cime ſe perd dans les nues; des rochers énormes, entaſſés les uns ſur les autres; des cavernes hideuſes & profondes; des torrens qui ſe précipitent avec une violence extrême; des volcans, annonçant ſans ceſſe une deſtruction prochaine: un pareil chaos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées; mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais leur ont donné ſucceſſivement des lois. Leurs habitans étoient, au commencement du ſeizième ſiècle, des eſpèces de ſauvages, dont

les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les superstitions du mahométisme à celles du paganisme qu'ils avoient long-temps professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoissoient aucune espèce de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier, naturel dans presque toutes les régions de l'Inde, est un arbre d'une très-belle forme, qui s'élève à la hauteur de quarante & plus communément de soixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuses. Son tronc, légèrement courbé vers la base, est droit dans le reste de sa longueur, d'une forme cylindrique, d'une grosseur médiocre, marqué de plusieurs inégalités circulaires, formées par la base des feuilles qui sont tombées. Son bois léger & spongieux ne peut être employé, ni dans la construction des navires, ni dans aucun édifice solide, & les bateaux formés de ce bois sont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier se couronne de dix ou douze feuilles aîlées, rétrécies vers le sommet, fort larges à leur ori-

gine, & couvertes, dans leur premier âge, d'un réseau particulier, dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, eſt profondément ſillonnée ſur la ſurface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits des maiſons; on en fait des paraſols, des voiles, des filets pour la pêche: les plus jeunes mêmes peuvent être ſubſtituées au papier, & recevoir l'impreſſion des caractères tracés avec un ſtylet. Du milieu de cette touffe s'élève une ſpathe ou enveloppe épaiſſe, membraneuſe, roulée ſur elle-même, renflée dans ſon milieu, & terminée en pointe. Lorſqu'elle eſt parvenue à une groſſeur déterminée, elle s'ouvre d'un côté & laiſſe appercevoir un panicule fort conſidérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à ſix diviſions profondes, & autant d'étamines; dans celles-là, les étamines ſont remplacées par un piſtil, qui devient un fruit de forme ovale, légèrement triangulaire, & de plus d'un demi-pied de diamètre. L'aſſemblage de pluſieurs fruits tenant à un même panicule, ſe nomme régime. Le même arbre donne ſucceſſivement pluſieurs régimes dans une ſeule année.

Ce fruit a une écorce filandreuſe, épaiſſe de

trois doigts, connue sous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes grossières & des cordages pour les vaisseaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la grosseur & de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ses extrémités, propre à faire de petits vases & des ustensiles de ménage. La pulpe qui tapisse l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-saine, dont on exprime au pressoir une huile qui est fort douce dans sa nouveauté, & d'un grand usage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieillissant, & alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir sert à nourrir les bestiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des temps de disette. Le centre de la noix est rempli d'une eau claire, rafraîchissante, légèrement sucrée, qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau se dissipe, & fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans son intérieur une concrétion pierreuse, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus : ils la regardent comme le gage d'un heureux succès, & ne manquent guère de s'en munir dans leurs entreprises.

Les avantages qui viennent d'être rapportés ;

ne font pas les feuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui eft reçue dans un vafe attaché à leur extrémité. Bue dans fa nouveauté, elle eft douce : c'eft la manne du défert. Qui fait même fi l'idée de celle-ci n'a pas été prife dans des livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Égypte? L'Inde eft, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiofités de la nature font une fource féconde pour l'impofture; elle convertit des phénomènes finguliers en prodiges : l'hiftoire naturelle d'un pays devient furnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine; les vérités fe changent en erreurs; & la diftance des temps & des lieux faifant difparoître les caufes occafionnelles des fauffes opinions, donne aux menfonges populaires un droit imprefcriptible fur la confiance des ignorans & fur le filence des favans : les uns n'ofent douter, les autres n'ofent difputer.

Quoi qu'il en foit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Ifraélites & la boiffon des Indiens, fi la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au foleil comme la manne, elle ne tarde pas

à s'aigrir & à se convertir en un vinaigre utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse; & en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur avortent nécessairement, & ne se développent plus, parce qu'ils ont perdu la matière qui devoit servir à la formation & à l'accroissement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une espèce particulière de palmier qu'on nomme sagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces îles, diffère du précédent par ses feuilles plus longues, par son tronc beaucoup moins élevé, par ses fruits plus petits. Sa végétation est d'abord fort lente. Dans les commencemens, c'est un arbrisseau garni d'épines qui rendent son approche difficile : mais dès que sa tige est formée, elle s'élève en peu de temps à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence, & perd insensiblement ses épines. Son écorce est épaisse d'un pouce. Tout l'intérieur est rempli d'une moëlle qui se réduit en farine. L'arbre qui semble ne croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussière fine & blanche dont se couvre la feuille. C'est une mar-

que certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, sans s'embarrasser des fruits, dont ils ne font aucun cas, & ils le dépècent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une espèce de tamis qui retient les parties les plus grossières. Ce qui a passé est jeté dans des moules de terre, où la pâte sèche & durcit pour des années entières. On mange le sagou simplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des siècles avec la farine de sagou & l'eau de cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion.

Ils ſe jetèrent en foule vers ces îles devenues célèbres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêchèrent pas qu'on ne conſentît à leur laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tardèrent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ſes nouveaux ſuccès, dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que, long-temps après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes, & dans la diſgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

XVIII. Causes de la grande énergie des Portugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires & de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance, faire de si grandes choses? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes; & ils faisoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent; & ils attaquoient des troupes qui, souvent avec des armes égales, disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

Il y avoit près d'un siècle qu'ils combattoient contre les Maures, lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers français, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les invitèrent à les seconder contre les infidèles; les chevaliers y consentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus

élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France & en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, & dont l'esprit étoit le même, c'est-à-dire, un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, & par les limites qu'ils donnèrent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux que ses successeurs donnèrent long-temps des lois. Plusieurs de ces lois étoient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou son écuyer; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avoit refusé de racheter sa li-

berté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi*. Si cet usage a cessé, est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains, ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre ?

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même-temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le temps des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guère que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à-la-fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des

Maures. On pourſuivit ces ennemis de l'état & de la foi, juſqu'en Afrique ; on eut quelques guerres contre les rois de Caſtille & de Leon ; enfin, pendant les temps qui précédèrent les expéditions de l'Inde, la nobleſſe, éloignée des villes & de la cour, conſervoit dans ſes châteaux les portraits & les vertus de ſes pères.

Dès qu'il fut queſtion de tenter des conquêtes en Afrique & en Aſie, une paſſion nouvelle s'unit à tous les reſſorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette paſſion qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, ſervir l'état & faire des converſions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, juſqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richeſſes, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les paſſions nobles firent place au luxe & aux jouiſſances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foibleſſe des ſucceſſeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choiſit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu à peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez qui prit la place

d'Albuquerque, fuccéda à fes projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples confultoient des forciers fur la deftinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une deftinée heureufe, on les laiffoit vivre; s'ils le menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conferver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont fa nation étoit menacée aux Indes. Lorfqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne fongea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le deffein. Il avoit rencontré à Malaca des vaiffeaux & des négocians chinois, & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politeffe, d'attachement aux bienféances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la nobleffe même. Il invita les Chinois à continuer le commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails fur la puiffance, la richeffe, les mœurs de leur vafte empire, & il fit part de fes découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée en Europe de la nation chinoife. Le vénitien Marc-Paul qui avoit fait

par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse : elle étoit conforme cependant à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine : on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518 pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux îles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires chinois qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade qui en étoit le chef, ne se mit point en défense ; il laissa visiter ses vaisseaux ; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du sujet de son arrivée, & il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes, la multitude des villages, la quantité des canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres, l'abondance & la variété de leurs productions, l'extérieur sage & doux des peuples, ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ;

le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

XX. Etat de la Chine, selon ses panégyristes.

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du chaos où étoit la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulières. Mais dans les états, la société trouble & rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, & tantôt un peuple informe & sauvage engloutir

dans

dans ses irruptions une foule d'états brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au nord par la Tartarie russe, au midi par les Indes, à l'occident par le Thibet, à l'orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations qui se sont succédées & détruites avec rapidité : mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts, ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes ; plus heureuse d'avoir

policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens, regardés avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vûe, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse, à des cultures agréablement diversifiées, à des arbres irrégulièrement plantés, à quelques monceaux d'une pierre poreuse

qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les coteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies & les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivières qui baignent le pied d'une colline, en arrosent la cime & la pente, par un effet de cette industrie qui, simplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile, succède le coton, qui, lui-même, est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes qui refusent de la nourriture aux hommes, des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, soit que les parties que les

torrens en détachent aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de temps proportionnés aux masses d'eau ; la mer qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvroit autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'océan, comme les Egyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'univers, la réaction de l'industrie ; & tandis que les nations les plus célèbres ont secondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du

concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que ſur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'océan lui-même eſt couvert & ſillonné de milliers de barques, dont les mâts reſſemblent de loin à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs établis ſur ces bâtimens, de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail pour conſidérer ſon vaiſſeau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe qui paroiſſoit inutile aux matelots chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien.

Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz qui eſt continuellement ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi

abondans & d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au sud, où avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée, & ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois, est le caractère de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, & le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie & civilise les hommes est religion, & la religion

elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales : c'eſt un peuple mûr & raiſonnable, qui n'a beſoin que du frein des lois civiles pour être juſte. Le culte intérieur eſt l'amour de ſes pères, vivans ou morts, le culte public eſt l'amour du travail, & le travail le plus religieuſement honoré, c'eſt l'agriculture.

On y révère la généroſité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs propres enfans du trône pour y faire aſſeoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jetèrent les germes du bonheur & de la ſtabilité de l'empire dans le ſein fertile de la terre, ſource intariſſable de la reproduction des moiſſons & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le ſont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, eſt d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête & de magnificence, qui attire des environs de la capitale tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur ſolemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'eſt plus, comme dans les fables de la Grèce, un dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'eſt le père des

peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces; & dans la même saison, les vicerois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pékin se livre sérieusement à des travaux champêtres: les arts de luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie; mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer, & l'influence de l'opinion est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appelé à la cour pour éclairer le prince, & l'état le fait voyager dans les provinces pour former les peuples à ſa méthode. Enfin, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle; dans un pays où l'on ne diſtingue ni la nobleſſe ni la roture, mais le mérite, pluſieurs des magiſtrats & des hommes élevés aux premières charges de l'empire ſont choiſis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui de ſa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt en commun; tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe, ſont libres. Un citoyen qui poſſède un champ, acquis ou tranſmis, ne ſe le voit pas diſputer par les abus tyranniques des lois féodales. Les prêtres mêmes, ſi hardis par-tout à former des prétentions ſur les terres & ſur les hommes, n'ont jamais oſé le tenter à la Chine

Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes; mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recèvoit, étoient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen depuis vingt jusqu'à soixante ans, dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixième, au vingtième, au trentième, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres, auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes; mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de

répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine, est aussi paternelle que les contributions mêmes. L'unique peine qu'on impose aux contribuables trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen, par le spectacle de la misère, par les cris & les pleurs de la faim, & non pas révolter son ame, & soulever son indignation par les recherches & les visites importunes de la finance européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir à discrétion dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, & en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient

les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les temps de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples qui jouissoient de tant d'avantages, ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes, où rien n'est si rare que la débauche, où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse, où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible, où le genre de vie est généralement simple, peu dispendieux, & tend toujours à la plus austère économie; où les guerres ne sont, ni fréquentes ni meurtrières; où le célibat est proscrit par les mœurs; où la salubrité du climat repousse les épidémies : aussi n'y a-t-il pas dans l'univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop, puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui,

à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux lois, ne sont que des devoirs du second ordre, subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples, qui fait le droit des rois : ni la religion ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux lois qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que s'il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun & si contagieux, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi, placé à la tête d'un peuple qui l'observe & qui le juge, il ne s'érige pas en un phantôme religieux à qui tout est permis : il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits, & les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le manda-

rin qui la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place : c'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un père de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y seroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans sont naturellement doux & justes, & où le gouvernement est constitué de manière que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs & les lois y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme père : c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir

que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le père commun, pour le père universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un père, une mère conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial sont le ressort de cet empire : c'est le soutien des mœurs ; c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, & d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire chinois, se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques, attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive que la nature établit entre les hommes, & qui ne

doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes qui apportent en naissant une supériorité indépendante de leurs qualités morales : on n'approche de leurs berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espèce particulière ; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans & de mauvais généraux ; cette institution n'a point lieu à la Chine : il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On anoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importans ; mais cette distinction purement personnelle est enfermée avec lui dans le tombeau, & il ne reste à ses enfans que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer

pirer des principes ſemblables. Il n'eſt pas difficile de perſuader à des hommes nés égaux, qu'ils ſont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit ſortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être iſolé & malheureux; il ſeroit étranger au milieu de ſa patrie.

A la place de ces diſtinctions frivoles que la naiſſance établit entre les hommes dans preſque tout le reſte de l'univers, le mérite perſonnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes ſages & éclairés ſe livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'adminiſtration publique. Ce ſont les talens & les connoiſſances qui font ſeules admettre dans ce corps reſpectable : les richeſſes n'y donnent aucun droit. Les mandarins choiſiſſent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'aſſocier; & ce choix eſt toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes claſſes de mandarins, & l'on s'élève des uns aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'eſt parmi ces mandarins que l'empereur, par un uſage auſſi ancien que l'empire même, choiſit les miniſtres, les magiſtrats, les gouverneurs de

province, en un mot, tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appelés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guère tomber que sur des sujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire que celle de l'empereur; & l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne: aussi, l'émulation de la gloire & de la vertu règne-t-elle jusque dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, & c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangère, que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magistrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former

ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les lois. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité : le prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent : plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes, la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les lois l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être, mais au moins n'y fait-elle jamais des lois. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont

l'exemple & l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes; Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710 : *c'est au Maître du ciel.* Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution : il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte; comme l'un & l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique, il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire; & ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même temps de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui

peuvent prétendre aux honneurs, commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, sont prescrites par les lois, & maintenues par les manières que prescrivent aussi les lois. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; & les dernières classes des citoyens en sont instruits, & s'y conforment comme les madarins & la cour.

Les lois de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des frères doivent à des frères. Ces rites, ces manières rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre! Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu: ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même, & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zèle véritable.

Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manières, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompense la vertu par des honneurs : ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal; il y est plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards & des orphelins : nos romans de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades, & non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs, d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La dernière invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les principes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation, cet esprit de fraternité, de famille, ces liens aimables de la société qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux lois.

Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'élève aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances, fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui depuis très-long-temps en tenoit le fil : mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment : les manières arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité les

asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose ; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cents ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux arts chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des lois ; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie ; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique : si cette nation est infiniment nombreuse ; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance ; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession : chez un tel peuple, les sciences spéculatives & de pur ornement ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours

écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pacifique. La raison & la réflexion qui président à ses leçons & à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même dont on remplit son ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux ? Leur milice est innombrable, mais ignorante & ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre ; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs lois, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier ; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on

soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quel est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espèce humaine, pour ne pas desirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. Etat de la Chine, selon ses détracteurs.

Pour juger, disent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu solides peut-être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons, sans les discuter; & nous nous contenterons d'en tirer les conséquences qui en découlent nécessairement.

1°. La Chine jouissoit ou étoit affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les Tartares; & de ce que les lois de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement chinois ne nous paroît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites; & cette loi s'exécute au moral

comme au physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les mœurs, la législation de cinquante mille hommes? & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les lois de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation, c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caractères de l'esclave. Passons à la population de la Chine.

2°. L'agriculture a été de temps immémorial en honneur à la Chine : c'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix, qui n'éprouve point de révolutions sanglantes, qui n'est ni opprimée par la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreroient-ils à des

travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre étoit inculte, déserte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, resteroient-ils entassés aux environs des villes? La Chine & toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seroient superflus, s'ils n'établissoient pas une communication nécessaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, & conséquemment une population très-considérable?

Toute contrée agricole où les disettes sont fréquentes; où ces disettes soulèvent des milliers d'hommes, où dans ces soulèvemens il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillage qu'il ne s'en commettroit dans l'irruption d'une horde de sauvages, & où, le temps de la disette & de la révolte passé, l'administration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne seroit-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsistances provenoit de sa négligence, soit.

à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité : il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à l'homme & à la brute, la tendresse des pères & des mères pour leurs petits ; & où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique s'y expose, a trop d'habitans, ou est habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine ; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jetér de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomène qui achève de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences & des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art-pratique, qu'à la plus

ſublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui ſait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui réſoudroit le problême des trois corps. C'eſt là ſur-tout que ſe fait la queſtion qu'on n'entend que trop ſouvent parmi nous : *A quoi cela ſert-il?* Je demande ſi ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdiſe l'oiſiveté, l'eſprit de méditation, & qui tienne la nation ſoucieuſe, continuellement occupée de ſes beſoins. La Chine eſt donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela ſuppoſé, ne s'enſuit-il pas qu'elle eſt la plus corrompue? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des ſociétés ſont en proportion du nombre des individus qui la compoſent? Et que me repliqueroit-on ſi j'aſſurois que les mœurs chinoiſes doivent être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaiſes encore que dans nos plus ſuperbes cités, où l'honneur, ſentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus & tempère les vices?

Ne puis-je pas demander quel eſt & quel doit être le caractère d'un peuple où l'on voit, dans

des

des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, & en égorger impitoyablement, impunément les habitans? Si ce peuple peut avoir des mœurs bien douces? Si une nation où les lois ne préviennent ni ne punissent l'exposition où le meurtre des nouveaux-nés, est civilisée ou barbare? Si le sentiment de l'humanité, la bienfaisance, la commisération y subsistent dans un degré bien éminent? & si un peuple que les circonstances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, est bien sage, lorsqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède aussi simple, aussi sûr, à des malheurs effroyables & toujours renaissans?

Il est difficile jusqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoise. Voyons si l'examen de la constitution de l'empire, de la conduite du souverain & de ses ministres, de la science des lettrés & des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus sublime.

3°. Un auteur grave, qui n'est pas dans la foule des admirateurs de la sagesse chinoise, dit expressément que *le bâton est le souverain de la Chine.* Sur ce mot plaisant & profond, on aura, je crois, quelque peine à se persuader qu'une nation, où l'homme est traité comme on traite

ailleurs les animaux, ait quelque chose des mœurs ombrageuses & délicates de notre Europe, où un mot injurieux se lave dans le sang, où la menace du geste se venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & benin. Tant mieux, ajouteront nos antagonistes.

Cependant, c'est comme père de ses sujets que le prince à la Chine est considéré, obéi, respecté..... Et nous ajouterons, à notre tour tant pis. Cela me garantit bien l'humble soumission des enfans, mais non la bonté du père. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne se relevera jamais ? on n'a qu'à consacrer le titre de despote par celui de père. Par-tout les enfans qui osent lever la main sur leurs parens, sont des monstres rares ; & malgré l'autorité des lois qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement partout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son père compte de sa conduite ; & la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectable de père, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être ; mais les Chi-

nois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie, de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire: d'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuans, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils & les moins dangereux des esclaves; à moins qu'il ne se soit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les siècles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrète pour les pères. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? La bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée. Voici ce qu'on dit. *L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur.*.... Y a-t-il entre les Chinois & l'Européen quelque différence sur ce point?.... *L'empereur sait que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône.*.... Est-ce que les histoires anciennes & modernes n'offrent pas des exemples de ce juste & terrible châtiment? Qu'ont-ils produit? Dira-t-on que les Chinois souffrent l'oppression

plus impatiemment que l'Anglais ou le Français, ou que la Chine n'a été, n'est, & ne sera jamais gouvernée que par des monarques accomplis? O révérence des temps passés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises! La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la justice, sont des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares; & il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affoiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, & qui durera autant qu'elles.

Assurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidèle & rigoureux des actions de l'empereur....* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées? Les souverains l'ignorent-ils? le redoutent-ils? le respectent-ils? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entière de la nation, est incorruptible, & que le tribunal chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine! O la contrée unique,

où l'historiographe du prince n'est ni pusillanime, ni rampant, ni accessible à la séduction, & où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe, pâlit d'effroi lorsque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la postérité.

Aussi, les souverains de la Chine sont-ils bons, justes, fermes, éclairés.... Tous, sans exception ? Il en est, je crois, du palais impérial de la Chine comme du palais du souverain de toutes les autres contrées. Il est un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets, c'est-à-dire que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux, si, après dix mauvais successeurs d'un bon roi, il en naissoit un qui lui ressemblât.

Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine...... Où ne l'est-elle pas ? Comment, par qui est-elle limitée à la Chine ? Si la barrière qui protége le peuple n'est pas hérissée de lances, d'épées, de baïonnettes dirigées vers la

poitrine ou, la tête sacrée de l'empereur père & despote, nous craindrons, mal-à-propos peut-être, mais nous craindrons que cette barrière ne soit à la Chine qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on auroit peint l'image de la justice & de la liberté, mais au travers de laquelle l'homme qui a de bons yeux apperçoit la tête hideuse du despote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort? Voit-on sur la place publique un échafaud sans cesse dégouttant du sang des souverains? Pourquoi cela n'est-il pas?

Pourquoi?...... *C'est que la Chine est revenue par une suite de révolutions à l'état dont les autres contrées se sont éloignées, au gouvernement patriarchal.....* Nous en demandons pardon à nos adversaires : mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immense, d'une famille de deux cents millions d'individus, nous paroît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt & facile concert des volontés ; le gouvernement patriarchal, un petit peuple nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine

est une espèce de rêverie qui feroit sourire l'empereur & ses mandarins.

4°. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, l'empire est en paix....* Chose singulière ! L'empire est en paix, & cela par la raison même qui devroit souvent le troubler, à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorsqu'il vouloit que les grandes places ne fussent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de troubles : c'est un fait..... Et c'en est peut être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtresses à enrichir : également supérieurs à la séduction & à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable, c'est que les magistrats ou chefs de la justice promènent eux-mêmes, sans pudeur, les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or, qu'est-ce qu'un magistrat portant sa bannière ou l'enseigne de son avilissement, sans en être moins fier? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré ?

5°. Après le souverain & le mandarin se présente le lettré : & qu'est-ce que le lettré ?.....

C'eſt un homme élevé dans une doctrine qui inſpire l'humanité, qui la prêche, qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les lois, qui répand ces ſentimens dans le peuple, & lui en montre l'utilité..... Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos eccléſiaſtiques, nos magiſtrats & nos philoſophes, des hommes qui ne le cèdent, je crois, aux lettrés, ni en lumières, ni en bonnes mœurs, qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix & par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs & dans les hameaux? Si la ſageſſe d'une nation étoit proportionnée au nombre de ſes docteurs, aucune ne ſeroit plus ſage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes claſſes de l'empire, deſcendons maintenant aux conditions inférieures, & jettons un coup d'œil ſur les mœurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages des mœurs, traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous? d'infames ſcélérats exerçant les fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, fouetté, empriſonné; le coupable abſous à prix d'argent, ou châtié ſi l'offenſé eſt plus puiſſant, tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maiſons, avec un aſpect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus juſtes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance eſt-elle formée à la Chine ? On y contraint un enfant à reſter aſſis des heures entières, immobile, en ſilence, les bras croiſés ſur la poitrine, dans l'état de méditation & de recueillement. Quel fruit eſpérer d'un exercice habituel auſſi contraire à la nature ? Un homme d'un bon ſens ordinaire répondroit, la taciturnité, la fineſſe, la fauſſeté, l'hypocriſie, & tous ces vices accompagnés du ſang-froid particulier au méchant. Il penſeroit qu'à la Chine, la franchiſe, cette aimable franchiſe qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui ſe fane à meſure qu'ils avancent en âge, & qui concilie la confiance univerſelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conſerver, eſt étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politeſſe chinoiſe eſt fort long...* Un homme de bon ſens ordinaire en concluroit qu'elle ceſſe d'être à la Chine l'expreſſion ſimple & naturelle des égards & de la bienveillance, que ce n'eſt qu'une étiquette ; & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embraſſent, s'adreſſent les noms les plus tendres, &

se secourent, comme une espèce de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières.....* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonneroit que la justice y est mieux administrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits, & il douteroit beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penseroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; &, sans avoir vécu, ni à Pekin, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée sur la terre où on se soucie moins de la vertu, & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne sauroit trop prendre de précautions, si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois, qui le trompa sur la qualité & sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau, & le marché étoit consommé. L'Européen se flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par

des représentations modérées, & il lui dit : Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises.... Cela se peut, lui répondit le Chinois; mais il faut payer.... Tu as blessé les lois de la justice, & abusé de ma confiance.... Cela se peut; mais il faut payer.... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux ?.... Cela se peut; mais il faut payer..... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille..... Cela se peut; mais il faut payer.... L'Européen, après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés : *Cela se peut, mais il faut payer*, délia sa bourse & paya. Alors le Chinois prenant son argent lui dit : Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire & commencer par où tu as fini ? car qu'y as-tu gagné ?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise; il est donc parvenu au dernier degré de la dépravation : & qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet

naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est pas, parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger, est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens, pour y résister constamment.

11°. Mais, à vous entendre, me dira-t-on, la Chine est presque une contrée barbare .... C'est pis encore. Le Chinois, à demi-civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare, par un enchaînement de circonstances favorables ; mais nous n'en connoissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'*il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, & que le reste de la terre est aveugle ?* Ce préjugé,

l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages, la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siècles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore ? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage ? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait ? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie plus insupportable, & par cette raison même plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant. ....

12°. Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois ; mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre ? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale, & de nous réduire à la petite stature de pygmée. Nous nous sommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils sont ; & jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes & de Locke ; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de

Leibnitz & de leurs successeurs; des morceaux de poésie, d'éloquence, de littérature, d'érudition que nos grands écrivains daignent lire, & dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût & la finesse; des discours sur la morale, la politique, la législation, la finance & le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons esprits; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes; des instrumens de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée: jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, & nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux; & nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière, & qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius dont on parle tant, si on le compare à Sidney & à Montesquieu?

13°. *La nation Chinoise est la plus laborieuse que l'on connoisse*... Nous n'en doutons pas: il faut bien qu'elle travaille, & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans? d'où

l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le temps du repos, l'entraîne à des actions atroces, & détruit dans son ame l'honneur, la délicatesse, la morale, & même le sentiment d'humanité.

14°. Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeler la nation chinoise *un peuple de sages* !.... Un peuple de sages, chez lequel on expose, on étouffe les enfans, où la plus infame des débauches est commune, où l'on mutile l'homme, où l'on ne sait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occasionnés par la disette, où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen, où la connoissance de la langue est le dernier terme de la science, où l'on garde depuis des siècles un idiôme & une écriture à peine suffisans au commerce de la vie, où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur & sans probité, où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés, où le législateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu, si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du temps où il a vécu; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne

d'êtres rapaces, qui se dévorent, & où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour, & pour obtenir, avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur du peuple !

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous, c'est un ordre de choses fort raisonnable : mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux ? & si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouissance exclusive des forêts & des eaux, ne s'en seroit-il pas suivi une prompte & juste vengeance ? Tâchons de ne pas confondre les lois de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs & plus nombreux que les nôtres ? Des moines ! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance ! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révère.

17°. Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine,

Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux : cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés, soit que les intrigues de ceux qui la prêchoient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confère la noblesse à son père, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre ? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, & sur ce point nous serons aussi sages que le Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la manière dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne ; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser

sans pain, étendu sur la paille dans sa chaumière dépouillée, il vaut mieux, sans doute, le condamner à nourrir le pauvre : mais celui qui concluroit de cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares ? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite la nation chinoise ; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous ; mais on prononce, sans hésiter, que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, & l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous ? concevez-vous bien ce que c'est que deux cents millions d'individus entassés les uns sur les autres ? Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts, cette épouvantable population ; ou si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante....* Cela est impos-

fible. Enfans, amis du merveilleux, jufqu'à quand vous bercera-t-on de pareils contes ? Tout peuple obligé de lutter fans cefle contre les befoins, ne fauroit penfer qu'au moment ; & fans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller & entretenir dans les efprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le fentiment de l'immortalité & le refpect de la poftérité foient des mots vides de fens, c'eft à la Chine. On ne s'aperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, & qu'il réfulte de ces opinions outrées des contradictions palpables ; qu'une exceffive population eft incompatible avec de bonnes mœurs, & qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares perfonnages.

Lecteur, on vient de foumettre à vos lumières les argumens des partifans & des détracteurs de la Chine : c'eft à vous de prononcer. Et qui fommes-nous, pour afpirer à l'ambition de diriger vos arrêts ? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux fyftêmes foient appuyés fur des témoignages refpectables, ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigeroit une foi entière. Peut-être, pour

ſe décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes déſintéreſſés, judicieux, & profondément verſés dans l'écriture & dans la langue, de faire un long ſéjour à la cour de Pekin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorſque les Portugais y abordèrent, comme ils ne ſe propoſoient que d'en tirer des richeſſes & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de ſa ſageſſe. Thomas Perès, leur ambaſſadeur, trouva la cour de Pekin diſpoſée en faveur de ſa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Aſie. Elle avoit l'eſtime des Chinois, & la conduite de Ferdinand d'Andreade qui commandoit l'eſcadre portugaiſe, devoit encore augmenter cette eſtime. Il parcourut les côtes de la Chine, il y fit le commerce. Lorſqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir ſatisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts, Thomas Perès alloit conclure un traité, lorſque Simon d'Andreade, frère de Ferdinand, parut ſur

les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois, comme, depuis quelque temps, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'île de Taman, & de-là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment, & s'échappèrent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut; & la nation portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent, & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'île de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espèce, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, &

le thé, qui depuis est devenu si nécessaire en Europe aux nations du nord.

Les Portugais se contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des mandarins qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite île de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine: il fit même le siége de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & il en firent lever le siége. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance, & leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces îles.

Ce fut en 1542, qu'une tempête jeta, comme par bonheur, un vaiſſeau portugais ſur les côtes de ces îles fameuſes. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour ſe rafraîchir & ſe radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu, & ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée s'offroit au zèle des miſſionnaires, à l'induſtrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouvèrent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde après celui de la Chine. Ses annales ſont mêlées de beaucoup de fables; mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie, qui s'eſt depuis perpétuée dans la même famille. Ces ſouverains, nommés Daïris, étoient à-la-fois les rois, les pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs mettoit dans leurs mains tous les reſſorts de l'autorité ſuprême. Les Daïris étoient des perſonnes ſacrées, les deſcendans, les repréſentans des dieux. La plus légère déſobéiſſance à la moindre de leurs lois étoit regardée comme un crime digne des plus grands ſupplices. Le coupable même n'étoit

pas puni ſeul : on enveloppoit dans ſon châtiment ſa famille entière.

Vers le onzième ſiècle, ces princes, plus jaloux ſans doute des douces prérogatives du ſacerdoce que des droits pénibles de la royauté, partagèrent l'état en pluſieurs gouvernemens, dont l'adminiſtration politique fut confiée à de grands ſeigneurs, connus par leurs lumières & par leur ſageſſe.

Le pouvoir illimité des Daïris ſouffrit de ce changement. Ils laiſſèrent flotter comme au haſard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiète & clair-voyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit ſe relâcher de l'obéiſſance qu'ils avoient jurée. Ils ſe firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorſqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes îles qui compoſent cet empire, placées ſous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, ſujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la ſu-

perſtition dominoit. Elle s'y diviſe en pluſieurs ſectes.

Celle du Sintos eſt la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être ſuprême, l'immortalité de l'ame, & elle rend un culte à une multitude de dieux, de ſaints ou de camis, c'eſt-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont ſervi ou illuſtré la patrie. C'eſt par l'empire de cette religion que le Daïris, grand-prêtre des dieux dont il étoit iſſu, avoit long-temps régné ſur ſes ſujets avec tout le deſpotiſme que la ſuperſtition exerce ſur les ames: mais empereur & grand pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ſes peuples; ce qui n'eſt pas impoſſible dans les états où le ſacerdoce eſt uni à l'empire.

On ne voit pas que la ſecte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes des actions innocentes par elles-mêmes, manie ſi dangereuſe pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatiſme ſombre & cette crainte des dieux qu'on trouve dans preſque toutes les religions, le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient conſacrées à viſiter ſes amis, à paſſer avec eux la journée en feſtins, en réjouiſſances. Les prêtres du Sintos

difoient que les plaifirs innocens des hommes étoient agréables à la divinité; que la meilleure manière d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouiffent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la prière dans des temples, toujours fitués au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtifanes qui habitoient des maifons ordinairement bâties dans ces lieux confacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieufes foumifes à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes au vœu le plus facré de la nature.

Dans toutes les religions les femmes ont influé fur le culte, comme prêtreffes ou comme victimes des dieux. La conftitution phyfique de leur fexe les expofe à des infirmités fingulières, dont les caufes & les accidens ont quelque chofe d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'eft par elles, c'eft en elles que s'opèrent ces prodiges, dont leur foibleffe & leur vanité fe repaiffent, & que l'afcendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes doublement fafcinés par l'ignorance & par l'amour. Les impofteurs ont

toujours profité de ces dispositions pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs & les ravissemens, toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est sur-tout après la puberté que les spasmes & les vapeurs se manifestent, le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles, en qui les visions se sont manifestées, ont prétendu ne connoître point d'hommes; elles en ont été plus respectées par les deux sexes.

Les peuples sauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druidesses, les Romains des vestales; & le midi de l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. Chez les sauvages, ce sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la superstition, quand elles ne sont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'est la jeunesse & la beauté qui servent d'instrument & de

soutien au culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public & solemnel : mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raison, l'humanité & la religion !

Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monastique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires que le climat a dû sans doute établir en des régions où le ciel & le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu, sous la zone tempérée, d'étouffer les desirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir ; céder à ce penchant, est un devoir plus cher & plus sacré sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnoissance envers l'être des êtres, que d'attendre & recevoir comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour ! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenses de la vertu, mais qu'elle

profane & dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines ! Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur ? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat !

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion par une morale plus sévère. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes, des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès

de son austérité, par les bizarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel: c'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme & une cruauté dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée, si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de

philosophie, une éducation sage, auroient pu servir de remède à ces lois, à ce gouvernement, à cette religion qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu. Aux enfans japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonois, avide des jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame; les Japonois, son engourdissement & sa foiblesse.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement ; tous les ports leur furent ouverts : chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de priviléges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés, & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïris, les usurpateurs de ses droits souverains, les grands de l'empire, la nation entière, tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie : mais avec quoi les payoit-on ?

Le terrein du Japon est en général montueux, pierreux & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée; il ne peut même donner en échange aucun des

arts

arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

XXIII. Etendue de la domination Portugaise aux Indes.

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse & des deux presqu'îles de l'Inde; ils regnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; & leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug les terres & les mers : leur despotisme ne laissoit aux choses & aux personnes qu'une existence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier, ne naviguoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu & leurs passe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre,

au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire, de trésors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique comprise entre le cap de Bonne-Espérance & la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps par la richesse de ses productions : tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plusieurs siècles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aisance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient une partie de l'or qui servoit à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les

Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Mélinde, & auquel on donna pour centre l'île de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port qui est excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains temps de l'année, soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres temps des vents opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

XXIV.
Corruption des Portugais dans l'Inde.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissances inébranlables ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape,

en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations; ils ravageoient les côtes; ils insultoient les princes, & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, & massacré avec ses enfans qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquisition à Goa, & quiconque étoit riche, devenoit la proie des ministres de cet infame tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires malais, chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'île de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar, & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions;

Correa jura sur un recueil de chansons, & crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nunès d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Daman, sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richesses. Cette grace fut refusée, & Nunès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua : le capitaine vingt à son bord, & lui présenta, de la part d'un général portugais, une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité & de bonne-foi qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient, étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la dernière rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent

qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette manière de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses & de ces danseuses dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples : les Portugais ne combattoient guère sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains ; le produit des douanes, qui devoit être immense ; les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent & des îles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il seroit triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se seroit signalée par des exploits utiles au genre humain, qui auroit éclairé le

monde, ou procuré la ſplendeur & la félicité de ſa contrée, ſans être le fléau de ſes voiſins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre uue grande différence entre le héros qui teint la terre de ſon ſang pour la défenſe de ſa patrie, & des brigands intrépides qui trouvent la mort ſur un ſol étranger, ou qui la font ſouffrir à ſes innocens & malheureux habitans. *Sers ou meurs*, diſoient inſolemment les Portugais à chaque peuple qui ſe trouvoit ſur leurs pas rapides & enſanglantés. Il eſt doux d'entrevoir la chute de cette tyrannie; il eſt conſolant d'eſpérer le châtiment des trahiſons, des meurtres, des cruautés qui la précèdent ou qui la ſuivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans, c'eſt de la ſage politique de Juan de Caſtro que je m'affligerois, parce qu'elle ſemble promettre la renaiſſance de ce que le vulgaire appelle l'héroïſme des Portugais, & que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation qne je reſſentois. Si cela m'eſt arrivé, j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens! l'éclat de vos entrepriſes ne m'en a point impoſé: leur ſuccès ne m'en a point dérobé l'injuſtice. Je me ſuis ſouvent embarqué par la penſée ſur les vaiſſeaux qui vous

portoient dans ces contrées lointaines : mais descendu à terre avec vous, & devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous ; je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous ; j'ai baigné mes mains dans votre sang. J'en fais ici la protestation solemnelle ; & si je cesse un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés & cruels, avec aussi peu de morale & de conscience que ces oiseaux de proie : puisse mon ouvrage ; puisse ma mémoire, s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration !

XXV. Brillante administration de Castro.

Castro étoit fort instruit pour son siècle. Il avoit l'ame noble, élevée, & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage & brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, fut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme, né, à ce qu'on assure, d'un père italien & d'une mère grecque, étoit parvenu, de l'esclavage, au ministère & au commandement des armées. Il s'étoit fait musulman ; il n'avoit aucune

religion, mais il ſavoit faire uſage de la haine que les Portugais avoient inſpirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des ſoldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Conſtantinople. Ses préparatifs parurent deſtinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; & lorſque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le ſiége de la citadelle.

Cette place, ſituée dans une petite île ſur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le temps que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été conſtamment l'objet de l'ambition des Portugais, & elle étoit enfin tombée ſous leur domination du temps de d'Acunha. Maſcarenhas, qui en étoit gouverneur au temps dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cents hommes, & n'en avoit que trois cents. Le reſte de ſa garniſon, par un abus dès-lors fort commun, faiſoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit ſuccomber, s'il n'eût reçu de prompt ſecours : Caſtro lui en fit paſſer ſous la conduite de ſon fils, qui fut tué. Cojè-

Sophar le fut auſſi, & ſa mort ne rallentit pas le ſiége.

Caſtro établit des jeux funèbres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement; il en reçut lui-même pour la mort de ſon fils aîné. Le ſecond de ſes fils préſidoit aux jeux funéraires, & partit auſſitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à ſon frère. La garniſon repouſſoit tous les aſſauts, ſe ſignaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-deſſus de l'homme. *Heureuſement*, diſoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruiſiſſent pas l'eſpèce humaine.*

Caſtro amena lui-même un plus grand ſecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré ſi on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, impoſa ſilence, & dit: *J'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Caſtro. Les Portugais marchèrent aux retranchemens, & remportèrent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer; les

fonds manquoient, & Castro les emprunta en son nom.

Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe, à la manière des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faste de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jetoient des fleurs & des parfums sur les vainqueurs; le peuple dansoit au son des instrumens : on portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, étoit monté sur un char superbe; les généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés paroissoient renversés & traînans sur la poussière : on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouvèrent ridicule, les bigots l'appelèrent profane. La reine de Portugal dit, à cette occasion, *que Castro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI. Les Portugais s'amollissent & ne sont plus redoutables.

La vigueur des Portugais que Castro avoit ranimée, ne se soutint pas long-temps, & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires, & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée, où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; & leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conservèrent pas assez de courage pour se faire craindre,

en se livrant à tous les excès qui font haïr : c'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays ; ils se déchiroient entre eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme, & sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, & leur dit : « Les cruels affronts que nous » avons reçus de vous, demanderoient des effets, » & non des paroles : cependant, écoutez. Le » Dieu que vous nous prêchez se plaît, dites- » vous, dans les actions vertueuses des hommes, » & le vol, le meurtre, l'impudicité, l'ivro- » gnerie, sont vos habitudes ; tous les vices sont » entrés dans vos ames. Nos mœurs & les vôtres » ne peuvent s'accorder. En vain la nature l'avoit » prévu, en nous séparant par des mers immenses,

» vous avez franchi ces barrières. Cette audace,
» dont vous osez vous énorgueillir, est une preuve
» de la corruption de vos cœurs. Croyez-moi,
» laissez en paix des peuples qui vous ressemblent
» si peu; allez habiter avec des hommes aussi
» féroces que vous : votre commerce seroit le
» plus funeste des fléaux dont votre Dieu pourroit
» nous accabler. Nous renonçons, pour toujours,
» à votre alliance. Vos armes sont meilleures que
» les nôtres; mais nous avons pour nous la jus-
» tice, & nous ne vous craignons pas. Les
» Irons sont d'aujourd'hui vos ennemis déclarés;
» fuyez leur pays, & gardez-vous d'y repa-
» roître. »

Ce discours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe.

Egalement détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde

Ataïde & tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les possessions éloignées, & rassembler ses forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons, dit-il, je veux tout conserver; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Aussitôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor; le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim; le roi d'Achem fit le siége de Malaca; le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques; Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate; la reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins & des embarras du siége de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate: ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca: le roi d'Achem & ses alliés levèrent

le siége de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta, qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde; *l'état est dans le besoin, & il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, & la flotte partit. Dans le temps que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, & des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais arrivés d'Europe, firent au siége de Goa des prodiges de valeur: Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortoient en secret la nuit, pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses qu'il avoit amenée

amené à son camp. Cette femme se laissa corrompre, & lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siége, & se retira, la honte & le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère en corrompant la maîtresse d'Idalcan : celle-ci resta dans le sien, en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain, balanceroit elle de vendre l'honneur de son souverain, à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle auroit assez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir sa courtisane; & lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris, la déprédation du fisc, l'élévation des hommes les plus ineptes & les plus infames aux places les plus impor-

tantes : la honte du long règne. Souverains, un homme de mœurs austères vous interdiroit toute liaison illicite : mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayez une : mais qu'étrangère aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur-le-champ au secours de Chaul, assiégée par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse, & aguerrie par un long siége.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art & de secret contre des usurpateurs insolens & oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, & l'on souhaiteroit que les talens, que les vertus

d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui desirerois une mort glorieuse.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son père avoit été tué : *C'est*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau ; & traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, mêmes les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds, & partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassoient, ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. Etat où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès & son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès & son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse du souverain, incapable de tenir les rênes de l'empire, le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction,

se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la barbarie. Les lois du conquérant luttent contre les lois du peuple conquis ; les usages de l'un contre les usages de l'autre ; ses mœurs contre ses mœurs, sa religion contre sa religion ; sa langue se confond avec un idiôme étranger : c'est un chaos dont il est difficile de présager la fin, un chaos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, & dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entièrement.

Telle est l'image du Portugal à la mort du roi Sébastien, jusqu'à ce que ce royaume passa peu à peu sous la domination de Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans, d'autres se firent corsaires, & ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, & ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux : tant leur nation avoit en-

core d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune ; ils agiſſoient ſans zèle & ſans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les ſoldats & les officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire ; les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés : les mœurs ſe dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & tolérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

XXIX.
Quelles ſont les autres cauſes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.

On peut dire que dans le temps des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la manière d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes & en rapporter

des marchandises, étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juste émulation dans les Portugais; mais une si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruisoient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale & la population : il n'y eut pas de proportion entre son commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore; elle voulut être conquérante, & embrassa une étendue de terrein qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisoit sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens les peuples de l'Orient & de l'Afrique, & il lui falloit partout, & à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

R 4

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lasserent, & ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes; & le laboureur qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans, qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la

nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui jusqu'alors en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit éleveroient l'état, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit par violence ou par séduction les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise susciteroit à la couronne des ennemis puissans qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelques temps après, de détromper des hommes sages, en leur montrant les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal: leurs principes & leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'an-

nées encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le temps, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XXX. Etat actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Asie, il ne leur reste que Macao, une partie de l'île de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaisons que ces misérables établissemens entretenoient entre eux; celles qu'ils avoient avec le reste de l'Inde & avec le Portugal, étoient très-languissantes. Elles se sont encore resserrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie exclusive pour la Chine & pour le Mozambique.

Actuellement, Macao envoie à Timor, à Siam, à la Cochinchine quelques foibles bâtimens de peu de valeur. Il en envoie cinq ou six à Goa, chargés de marchandises rebutées à Canton, & qui, la plupart, appartiennent à des négocians Chinois. Ces derniers navires se chargent en retour du bois de sandal, du safran d'Inde, du gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar, ou à Surate, avec son vaisseau de soixante canons, avec ses deux frégates, & avec ses six chaloupes armées en guerre.

Il résulte de cette inaction, que la colonie ne peut fournir annuellement pour l'Europe que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752, que ce commerce a cessé d'être sous le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, les bois de sandale & d'aigle que la couronne continue à acheter & à vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portoient, relâchoient autrefois au Brésil ou en Afrique, & y vendoient une partie de leurs marchandises ; mais depuis quelque temps ils sont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Autrefois un vice-roi, & depuis 1774 un gouverneur-général, despote & cruel ; une milice turbulente & indisciplinée, formée par six mille deux cent soixante-seize soldats noirs ou blancs ; des magistrats d'une vénalité publique ; une administration avide & injuste : tous ces genres d'oppression qui anéantiroient le peuple le

plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation pareſſeuſe, dégradée & corrompue? Que la cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux, & bientôt un pavillon, oublié depuis long-temps, reprendra quelque conſidération. Il ne figurera point parmi les grandes puiſſances commerçantes ; mais il pourra, ſans éclat, enrichir ſon pays. Nous allons voir dans l'exemple des Hollandais, dont les entrepriſes vont nous occuper, ce que peut un petit peuple, quand la patience, la réflexion & l'économie dirigent ſes ſpéculations.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SECOND.

Établissemens, guerres, politique & commerce des Hollandais dans les Indes-Orientales.

LA république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations, & doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous, & de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie & son audace ont éclaté par-tout, mais plus particulièrement sur les mers & sur le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est sur-tout dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embrasser

d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même si ce qu'elle étoit à son origine annonçoit ce qu'elle est devenue depuis, & si les dignes compagnons de Civilis, qui bravèrent la puissance romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices de Nassau, repoussèrent la sombre & odieuse tyrannie de Philippe II.

I. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allèrent s'établir dans l'île que forment le Waal & le Rhin, sur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, & de

chefs aux différens hameaux. La nation entière étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied : chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie lorsque César passa les Alpes. Ce général romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains trop passionnés pour leur patrie assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome ; mais ils se soumirent, en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne paieroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujétis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappelé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat ; quand, assuré de l'empire absolu que le temps & son caractère lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie : ce fut alors que, re-

connoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de frères du peuple romain*.

Révolté dans la suite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrèrent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fidèles; mais ces troubles s'appaisèrent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles & des principes austères qui avoient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses lois eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie; les Barbares, que la terreur du nom romain avoit poussés vers le nord, & que la violence y avoit contenus, se débordèrent vers le midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arrachèrent les Gaules; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fondèrent dans le cinquième siècle.

La

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des dissentions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins; & plus souvent, des peuples venus du nord portèrent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifs orgueilleux sapèrent les fondemens du trône, & avilirent par leur audace les lois & la religion. L'anarchie & le despotisme se succédèrent avec une rapidité qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du règne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retombèrent, après sa mort, dans le chaos d'où elles étoient sorties sous Pepin, son père, & plus encore sous lui-même. L'empire français, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Celui

de ses petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche germanique des Carlovingiens finit au commencement du deuxième siècle. Comme les autres princes français n'avoient ni le courage, ni les forces nécessaires pour faire valoir leurs droits, les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation qui, sous l'autorité du monarque, régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choisirent un d'entre eux pour chef. Il se contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entière: leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jusqu'alors qu'une juridiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent, dans la suite, leurs possessions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, & réussirent, avec le temps, à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formèrent

contre la liberté publique, n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les lois, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis : du comte, des nobles & des villes. L'esprit républicain étoit encore l'esprit dominant de la nation, lorsque des événemens extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne, qui étoit déja puissante, & qui le fût encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cette état, formé successivement de plusieurs autres états, seroit d'un grand poids dans le systême politique de l'Europe. Le génie de ses habitans, l'avantage de sa situation, ses forces réelles : tout lui présageoit un agrandissement presque sûr & fort considérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des espérances qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette maison ; & Marie, son unique héritière, porta en 1477 dans la maison d'Autriche le fruit de

plusieurs hasards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injustices.

A cette époque si célèbre dans l'histoire, chacune des dix-sept provinces des Pays-Bas avoit des lois particulières, des priviléges fort étendus, un gouvernement presque isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse, de laquelle dépendent également le bonheur & la sureté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espèce de chaos, & ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général & si affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers princes autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flattèrent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables pour exécuter avec sureté ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

II. Fondation de la république de Hollande.

Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la boussole, amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une

partie des préjugés qui avoient pris naissance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions romaines : ils étoient blessés de l'abus que les papes faisoient de leur autorité, des tributs qu'ils levoient sur les peuples, de la vente des expiations, & sur-tout de ces subtiles absurdités dont ils avoient chargé la religion simple de Jésus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencèrent la révolution : un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du nord. Quelques hommes éclairés aidèrent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adoptèrent la religion des réformateurs ; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînèrent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions ; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employèrent plusieurs moyens, mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites : on releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie ; & le fanatisme y persécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. Les Pays-Bas furent plus particulièrement le théâtre de ces violences, & des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se révoltèrent. On vit alors se renouveler le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siècles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie, & qui ne trouvoit plus d'asyle sur la terre, alla le chercher sur les eaux. Sept petites provinces, au nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières ; souvent submergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues ; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fondèrent une des plus riches, des plus puissantes républiques du monde ; & le modèle, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais si les Hollandais commencèrent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes espagnoles qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe :

elles eurent d'abord des avantages : peu à peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résistèrent avec constance ; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes, par l'exemple de leur ennemi, & ils le surpassèrent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols ; & ce fut-là le fondement de sa puissance maritime. Des lois sages, un ordre admirable, une constitution qui conservoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine espagnole : elle avoit déja du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeoient des marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes anséatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en possession de ces transports : les Hollandais, en concurrence avec

S 4

elles, eurent bientôt l'avantage; ils le durent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandais, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contens de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient, les força à sortir d'une sphère, peut-être trop étroite pour la situation ou ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III. Premiers voyages des Hollandais aux Indes.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes : mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers

d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître; on craignit de voir les vaisseaux interceptés, dans une route de six mille lieues : il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon par les mers du nord. La route devoit être plus courte & plus sûre. Les Anglais avoient fait cette tentative sans succès; les Hollandais la renouvelèrent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la manière dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumières étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formèrent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confièrent en 1595 quatre

vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux îles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java; mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'île, lui suscitèrent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des Nègres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonais & enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talens, & qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman & les lumières qu'on devoit à son voyage, les négocians d'Ams-

terdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des îles où croissent des épiceries plus précieuses; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, seroit éloigné du centre de la puissance européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'île de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, servirent les Hollandais. On leur laissa faire le commerce, & bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épiceries & quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques; où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces îles; il fit des traités avec quelques souverains, & il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émula-

tion : il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces associations, trop multipliées, se nuisirent les unes aux autres, par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, & par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuissance où se trouvoit chacune d'elles séparément, de résister à un ennemi redoutable, qui se faisoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur secours.

IV. Etablissement de la compagnie des Indes.

Les Etats-Généraux réunirent en 1602 ces différentes sociétés en une seule, sous le nom de compagnie des Grandes-Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choisir les gouverneurs, d'entretenir des garnisons, & de nommer des officiers de police & de justice.

Cette compagnie, sans exemple dans l'antiquité, modèle de toutes celles qui l'ont suivie, commençoit avec de grands avantages. Les sociétés particulières qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes mêmes.

Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avoient équipées, avoit donné des lumières certaines sur toutes les branches du commerce, avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots, avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'exposant d'abord que des gens sans aveu & sans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient rester oisifs dans des mains actives : le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichissoit, augmentoit sa force au dehors ; mais qui pouvoit diminuer, avec le temps, le ressort politique de la démocratie, qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des lois & des citoyens.

Aussitôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux & quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandais regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'île de Java ; il en bâtit un dans les états du roi de Johor ; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils

n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandais & celle des Portugais apprit bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tardèrent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens, témoins de ces grands combats ! Combien leur cœur devoit tressaillir de joie, en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle ! Avec quel transport ils devoient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avoit faits ! Jusqu'où ne devoit pas monter leur espérance, puisque de quelque côté que le sang fût répandu, c'étoit celui d'un oppresseur ou d'un ennemi !

V. Guerres des Hollandais & des Portugais.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l'habitude du climat, & les secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandais étoient animés par le sentiment pressant de leurs besoins, par l'espoir de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputoit encore, par l'ambition de

fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres, par une haine que la diversité de religion rendoit implacable. Ces passions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne-foi leur concilioient les peuples : bientôt plusieurs se déclarèrent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandais faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes, de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde, de réparer les places fortes, & d'en renouveler les garnisons. On pouvoit penser qu'elle desiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissoient pas assez soumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de son empire, sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, & les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus; & sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans: au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs, emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites, vaincre & subjuguer des Européens, énorgueillis par un siècle de victoires & par la fondation d'un empire immense.

Le temps arriva enfin où les Portugais expièrent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur arrivé de Goa, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque: *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-temps.*

On ne vit pas pourtant, durant cette guerre, dans

dans les Hollandais, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient ſignalé les entrepriſes des Portugais ; mais on leur vit une ſuite, une perſévérance immuable dans leurs deſſeins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des meſures plus ſages : ils ne s'expoſoient jamais à une défaite entière. Si, dans un combat, ils avoient pluſieurs vaiſſeaux maltraités, ils ſe retiroient; & comme ils ne pouvoient jamais ſe résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en ſe réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandiſes, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entrepriſes. Les Hollandais ne faiſoient pas toujours de grandes choſes ; mais ils n'en faiſoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illuſtrer que pour s'agrandir. Les Hollandais ſuivirent leur premier deſſein, ſans ſe laiſſer détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuſes.

Dès 1601 ils avoient cherché, & en 1607 ils cherchèrent encore à s'ouvrir les ports du vaſte

empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prières, & ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre, l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquoit d'asyle, la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéressé à le conserver; tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandais assiégèrent une place dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise: mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les îles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, & de vivres dans tous les temps. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avan-

tages solides, parce que dans le continent voisin on empêchoit, avec la plus grande sévérité, toute liaison avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandais étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance que les marchands chinois auroient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

VI. Les Hollandais s'établissent à Formose.

Cette île, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'Empire de la Chine, qui n'a point la passion des conquêtes, & qui, par une politique humaine & mal entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chasse, & alloient presque nus.

Les Hollandais, après avoir pris sans obstacle toutes les lumières que la prudence exigeoit, ju-

gèrent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite île voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables; une défense aisée, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux îles; la facilité d'avoir, dans toutes les moussons, une communication sûre avec la Chine: ce qui auroit été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraissent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se réfugièrent à Formose. Ils y portèrent l'activité qui leur est particulière, la culture du riz & du sucre, & y attirèrent des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'île devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Pilippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle se trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandais comp-

toient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'étoit fait pirate par inquiétude, & par ses talens étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-temps les intérêts de sa patrie contre les Tartares; mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'usurpateur, à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte servit d'asyle à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille & de sa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il attaque, & prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus: il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur persuader qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les

plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp chinois, & le siége commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état, que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes, que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flètrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & l'on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux

mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683 que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient, ne permettoit pas d'espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important que lorsque les Japonais pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

VII. Commerce des Hollandais avec le Japon.

Cet empire avoit servi en 1600 de refuge à quelques Hollandais qui avoient fait naufrage à l'île de Bango : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siècle, le gouvernement avoit changé au Japon : un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycosama, de soldat devenu général, & de général empereur, avoit usurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui lui étoit resté d'autorité, il avoit subjugué tous les petits rois du pays. Le comble de la tyrannie est d'éta-

blir le despotisme par les lois. Taycosama fit plus encore; il le cimenta par des lois sanguinaires. Sa législation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonais vit l'esclavage, il prit les armes : le sang coula dans tout l'empire; & quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci trompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrète consterna les citoyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appelèrent crimes d'état, & les discours imprudens, crimes de lèse-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang, & des pères rebelles donnèrent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets : les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer.

Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à souffrir. Ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonais le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine : elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires dont l'imagination, naturellement inquiète, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme assez semblables à ceux des Budsoïstes, le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnèrent des prosélytes aux missionnaires portugais : mais, indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger qui n'aimoit pas le tyran. Alors

Taycofama leva un fceptre de fer, & frappa fur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il profcrivit les dogmes de l'Europe, & la profcription les enracina dans les efprits. Il dreffa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipitèrent. Les empereurs du Japon enchérirent fur ceux de Rome dans l'art de perfécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du fang innocent des martyrs : ce fut une femence de chriftianifme, mais auffi de fédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armèrent au nom, & pour le nom de *Chrift :* ils fe défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en furvécut pas un feul au carnage excité par la perfécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient foutenus durant toute cette grande crife. Cependant, depuis long-temps le gouvernement & le peuple étoient mécontens d'eux. Ils s'étoient rendus fufpects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des confpirations fecrètes, & odieux au peuple par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais, comme on avoit pris l'habitude des marchandifes qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de

leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandais qui depuis quelque temps étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance japonaise, ils furent dépouillés de la liberté & des priviléges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'île artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont

traités avec un mépris dont on n'a point d'idée, & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin, & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des soies, des toiles peintes, du sucre, des bois de teinture, quelques épiceries, principalement du poivre & du girofle : telles sont les marchandises qui sont portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-considérables dans le temps d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même, on n'envoie alternativement qu'une & deux foibles cargaisons, soit que l'acheteur ait exigé cette réduction, soit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les règlemens, tous les effets réunis ne devroient produire que 1,100,000 liv. ; mais, quoique vraisemblablement cet ordre ne soit pas exécuté à la rigueur, on est assuré que le gain ne passe pas 50,000 liv.

Il ſeroit plus conſidérable, ſans l'obligation impoſée aux Hollandais, d'envoyer tous les ans à la capitale de l'Empire un ambaſſadeur chargé de préſens. Le paiement ſe fait avec le meilleur cuivre de l'univers, qui ſe conſomme dans le Bengale, ſur la côte de Coromandel & à Surate ; il ſe fait auſſi avec du camphre que l'Europe emploie, lorſqu'il a été purifié à Amſterdam.

Les agens de la compagnie ſont plus heureux que le corps qu'ils ſervent. Par une hoſpitalité qui eſt particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtiſanes qu'ils peuvent garder juſqu'à leur départ. Ces filles ne ſervent pas ſeulement à leurs plaiſirs, mais encore à leur fortune. C'eſt par ce moyen qu'ils introduiſent dans le pays & l'écaille de tortue dont les Japonais font leurs bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, ſe trouvant aſſez parfait pour n'avoir pas beſoin de l'opération du feu, eſt cenſé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, auſſi bien que la marchandiſe, paſſe par les mains de leurs maîtreſſes, dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, ſont également atteſtées.

Les Chinois, le ſeul peuple étranger qui ſoit

admis dans l'Empire avec les Hollandais, ne font pas un commerce plus étendu, & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils font enfermés, tout le temps que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espèce de prison composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'Empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adou-

cissant le caractère national. Le Japonais, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action; la crainte des peines en amour du plaisir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonais enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage, auroit cédé, dans son ame, à la curiosité de courir les mers & de voir les nations. En changeant souvent de place & de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonais est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens, & toutes les nations isolées qui ont été plus fortes,

plus grandes & plus ſtables dans l'état de ſéparation qu'elles s'étoient impoſé : le genre humain n'a rien gagné dans ces inſtitutions ſingulières ; mais l'eſprit de commerce eſt utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumières de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeſte à certains peuples, il étoit néceſſaire aux Japonais. Par le commerce, ils ſe feroient éclairés à la Chine, humaniſés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandais.

Heureuſement pour les Hollandais, ils avoient des reſſources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces îles, les plus remarquables de la zone torride, lorſqu'ils cherchèrent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-temps poſſeſſeurs, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & avec le temps, à leur céder ce commerce preſque entièrement. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le temps, ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris

appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu à peu la supériorité. Les anciens conquérans furent chassés vers l'an 1621, & remplacés par d'autres aussi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Aussitôt que les Hollandais se virent solidement établis aux Moluques, ils cherchèrent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât des îles laissées sous leur domination, le muscadier & le giroflier. Le premier de ces esclaves couronnés reçoit, pour prix de ce grand sacrifice, une pension de 70,950 liv. ; & le second, une d'environ 13,200 liv. Une garnison qui devroit être de sept cents hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité : & tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misère, ont réduit des rois, que ces forces seroient plus que suffisantes pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit surveiller

les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangère ne soit reçue chez eux, les Hollandais n'y font qu'un commerce languissant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis & les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte par an à la compagnie 154,000 livres.

Elle se dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine & lisse du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'élève peu & se partage en plusieurs branches principales, dont les rameaux se couvrent, en mars, de feuilles & de fleurs. Les feuilles sont toujours opposées, pointillées, lisses, entières sur les bords, presque semblables pour la forme & la consistance à celles du laurier. Les fleurs, disposées en corymbe terminal, ont chacune un calice alongé, terminé par quatre dents, qui porte autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le pistil renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui

un fruit ovoïde rempli d'un ſeul noyau, & connu ſous le nom de matrice de giroſle. Ce même calice, cueilli avant le développement des pétales & la fécondation du piſtil, eſt le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en octobre & finit en février. Lorſque les clous ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roſeaux, ou en ſecouant fortement les branches de l'arbre, ſur de grandes toiles ou ſur un terrein bien nettoyé. Ils ſont expoſés enſuite pendant quelques jours à la fumée ſur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation, à laquelle on devroit peut-être ſubſtituer l'étuve, eſt ſuivie de la deſſication au ſoleil, qui eſt cenſée parfaite, lorſqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrein gras & fertile. On favoriſe ſon accroiſſement en lui donnant de l'eſpace, & en arrachant les herbes & les arbriſſeaux de ſon voiſinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs qu'il attiroit à lui tous les ſucs nourriciers du ſol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même il s'élèveroit très-haut; mais on préfère,

pour la facilité de la récolte, une tige basse & ramifiée dès son origine.

Les clous qui ont été oubliés sur l'arbre continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un demi-pouce. Ils sont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette aussitôt en terre, & ils produisent le giroflier, qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandais ont coutume d'en confire avec du sucre, & dans les longs voyages ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure, ou ils s'en servent comme d'un remède agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on les manie, & y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & surtout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On les mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs; on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu

dans la médecine; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine quatre mille terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, & s'est vue forcée vers l'an 1720 d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cent mille girofliers ; chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle, & par conséquent leur produit réuni s'élève au-delà d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées de Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitans d'Amboine & de petites îles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les îles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces îles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes & presque inhabitées ; les trois autres

jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a le port & le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé est recouvert, ainsi que les branches, d'une écorce lisse & cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, sont ovales, aiguës, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, & répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Aux fleurs dont les caractères n'ont pas encore été assez observés, succède le fruit recouvert d'un brou, semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, & laisse appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de macis, appliquée immédiatement sur la coque mince & cassante qui renferme la muscade. C'est le temps de la cueillir, sans quoi le macis se détacheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conserve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite nourriture, est confite au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa première écorce, & on

en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies, où elles sèchent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jetées dans l'eau de chaux : précaution nécessaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime un terrein humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri, il lève très-bien & supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime sur-tout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amère, & qui étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les viscères, & arrête la dyssenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la

vente, & celle que fournit le macis, font employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, ses matrices très-alongées, raboteuses à leur surface & d'un goût désagréable. Les îles de Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandais ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les îles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l'île extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes orientales qu'on puiſſe regarder comme une colonie européenne, parce que c'eſt le ſeul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques îles voiſines des eſclaves pour la culture. Ces blancs ſont la plupart créoles, ou des eſprits chagrins retirés du ſervice de la compagnie. On voit auſſi, dans la petite île de Roſingin, des bandits flétris par les lois, ou des jeunes gens ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débarraſſer : c'eſt ce qui l'a fait appeler l'*île de Correction*. Ces malheureux n'y vivent pas longtemps ; mais les autres îles de Banda ne ſont guère moins meurtrières. Cette grande conſommation d'hommes a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puiſſans intérêts, celui de l'économie & celui de la ſureté. Les expériences n'ont pas été heureuſes, & les choſes ſont reſtées dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des Moluques, qu'on appelle avec raiſon *les mines d'or* de la com-

pagnie, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblemens de terre, qui sont fréquens & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparoître tous les ans des bancs de sable dans ces mers; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagère encore le nombre & les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des secours nécessaires pour se bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaisseaux, repoussés par les vents & les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces temps orageux: mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet océan devenu paisible, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce sont ces temps calmes que les gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les îles, où, dès les premiers jours de sa puissance, la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux

miniſtère ſe réduit à lutter contre la libéralité de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repouſſent. Tous les ans, ils ſont obligés de recommencer leurs courſes, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes, & que la muſcade & le girofle, renaiſſant ſous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle ſeule. Ces abominables expéditions commencent & finiſſent par des fêtes, dont les détails feroient frémir l'ame la moins ſenſible, ſi la plume ne ſe refuſoit à les retracer.

L'eſprit de toutes les fêtes civiles & religieuſes, depuis leur première origine juſqu'à nos jours, ſous les cabanes du ſauvage & dans les villes policées, eſt de rappeler quelque époque favorable, quelque événement heureux : elles ont chacune leur caractère. Le prêtre fait retentir l'air du ſon de ſes cloches ; il ouvre les portes de ſon temple ; il appelle les citoyens au pied des autels ; il ſe revêt de ſes ornemens les plus ſomptueux ; il élève ſes mains vers le ciel ; il en implore la bienfaiſance pour l'avenir, & lui témoigne ſa reconnoiſſance pour le paſſé, par des chants d'alégreſſe. Au ſortir du temple, la fête civile commence, & la joie ſe

montre sous un autre aspect. Les tribunaux de la justice sont fermés. Le bruit qui a cessé dans les ateliers, éclate dans les rues & sur les places publiques. Les instrumens invitent à des danses, où les deux sexes, où les différens âges se confondent. Les pères & les mères se sont un peu relâchés de leur sévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations suppléent à l'absence du soleil, & restituent au plaisir ce que la lumière du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces solemnités ne sont-elles pas attendues? On en jouit long-temps d'avance. C'est un sujet d'entretien long-temps après qu'on les a célébrées: & c'est ainsi qu'on fait oublier au peuple sa peine journalière, s'il est malheureux; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité, s'il est heureux; & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'entousiasme par le ressouvenir, ou des bons souverains qui ont gouverné dans les temps passés, ou des honnêtes & braves aïeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques, le but des fêtes instituées par les Hollandais est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, & d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Ce n'est que sous l'empire des démons, que les fêtes doivent être lugubres: mais telle est l'aversion de

l'homme pour le travail, que, triſtes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'aſſurer de plus en plus le commerce excluſif des épiceries, les Hollandais ont formé deux établiſſemens à Timor & à Célèbes.

IX. Les Hollandais s'établiſſent à Timor.

La première de ces deux îles a ſoixante lieues de long ſur quinze où dix-huit de large. Elle eſt partagée en pluſieurs ſouverainetés. Les Portugais y ſont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démeſuré, qui avoient parcouru une carrière immenſe & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit, qui s'étoient ſi bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts; ces conquérans attaqués par les Hollandais, lorſque leur trop vaſte empire, fatigué par ſon propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puiſſance. Forcés dans une citadelle, chaſſés d'un royaume, diſperſés par une défaite, ils auroient dû chercher un aſyle auprès de leurs frères, & ſe réunir ſous des drapeaux juſqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établiſſemens. Loin de prendre une réſolution ſi généreuſe, on les vit,

mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes princes indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté, se réfugièrent à Timor, île pauvre & sans industrie, où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se trompèrent.

Ils furent chassés en 1613 de la ville de Kupan par les Hollandais, qui y trouvèrent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles, & elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal & du cadiang, petite féve dont on se sert communément dans les vaisseaux hollandais, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement : la recette égale la dépense. Il y a long-temps que les Hollandais auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célèbes.

X.
Les Hollandais se rendent maîtres de Célèbes.

Cette île, dont le diamètre est d'environ cent trente lieues, est très-habitable, quoique située au

milieu de la zone torride. Les chaleurs y font tempérées par des pluies abondantes & par des vents frais. Ses habitans font les plus braves de l'Afie méridionale. Leur premier choc eft furieux; mais une réfiftance de deux heures fait fuccéder un abattement total à une fi étrange impétuofité. Sans doute qu'alors l'ivreffe de l'opium, fource unique de ce feu terrible, fe diffipe, après avoir épuifé leurs forces, par des tranfports qui tiennent de la frénéfie. Leur arme favorite, le *crid*, eft d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'alonge en ferpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche fert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La bleffure qu'il fait eft très-dangereufe, & le duel fe termine le plus fouvent par la mort des deux combattans.

Une éducation auftère rend les habitans de Célèbes ou les Macaffarois agiles, induftrieux, robuftes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à fe développer avec liberté. On les sèvre un an après leur naiffance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus

long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa postérité de la séduction paternelle & maternelle? Les précautions prises à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, seroient sur-tout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure: elle attaque leur cœur & leur esprit par tous les sens à-la-fois. Comment seroient-ils sensibles à la misère qu'ils ignorent & qu'ils n'éprouvent point? Amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie; admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes esclaves, tous occupés à préconiser leurs goûts & leurs penchans; patiens dans l'adversité,

l'adverfité, qui ne les refpecte pas toujours; fermes dans les périls auxquels ils font quelquefois expofés, lorfqu'ils ont été énervés par la molleffe & bercés fans ceffe de l'importance de leur exiftence? Comment apprécieroient-ils les fervices qu'on leur rend, connoîtroient-ils la valeur du fang qu'on répand pour le falut de leur empire ou pour la fplendeur de leur règne, imbus du funefte préjugé que tout leur eft dû, & qu'on eft trop honoré de mourir pour eux? Etrangers à toute idée de juftice, comment ne deviendroient-ils pas le fléau de la portion de l'efpèce humaine dont le bonheur leur eft confié?

Heureufement leurs inftituteurs pervers font tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs élèves; heureufement ces élèves, miférables au fein de la grandeur, font tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais; heureufement le morne filence de leurs fujets leur apprend de temps en temps la haine qu'on leur porte; heureufement ils font trop lâches pour la dédaigner; heureufement les préjugés religieux qu'on a femés dans leurs ames reviennent fur eux & les tyrannifent; heureufement, après une vie qu'aucun mortel, fans en excepter le dernier de leurs fujets, ne

voudroit accepter, s'il en connoissoit toute la misère, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur & le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célèbes ne reconnoissoient autrefois de dieux que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvoit pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célèbes ; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siècles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux

nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette prière à l'Etre suprême.

« Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes » pieds en ce moment, parce que je n'implore » point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une » chose juste, & tu me la dois. Deux nations » étrangères, opposées dans leur culte, sont ve- » nues porter la terreur dans mon ame & dans » celle de mes sujets; elles m'assurent que tu me » puniras à jamais, si je n'obéis à tes lois: j'ai » donc le droit d'exiger de toi, que tu me les » fasses connoître. Je ne demande point que tu » me révèles les mystères impénétrables qui enve- » loppent ton être, & qui me sont inutiles: je » suis venu pour t'interroger avec mon peuple » sur les devoirs que tu veux nous imposer. Parle, » ô mon Dieu! puisque tu es l'auteur de la na- » ture, tu connois le fond de nos cœurs, & tu » sais qu'il leur est impossible de concevoir un pro- » jet de désobéissance. Mais, si tu dédaignes de » te faire entendre à des mortels, si tu trouves » indigne de ton essence d'employer le langage de » l'homme pour dicter ses devoirs à l'homme, je

» prends à témoin ma nation entière, le soleil
» qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux
» qui environnent mon empire, & toi-même, que
» je cherche, dans la sincérité de mon cœur, à
» connoître ta volonté : & je te préviens aujour-
» d'hui, que je reconnoîtrai, pour les dépositaires
» de tes oracles, les premiers ministres de l'une
» ou de l'autre religion que tu feras arriver dans
» nos ports. Les vents & les eaux sont les mi-
» nistres de ta puissance : qu'ils soient le signal
» de ta volonté. Si dans la bonne foi qui me guide,
» je venois à embrasser l'erreur, ma conscience
» seroit tranquille ; & c'est toi qui serois le mé-
» chant ».

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, & résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célèbes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs, & le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célèbes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit & qui y attiroit les Anglais, étoit la facilité de se procurer des épiceries que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les

précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent en 1660 d'arrêter ce trafic, qu'ils appeloient une contrebande. Ils employèrent pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant, sans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglais, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors ils se trouvèrent maîtres absolus dans l'île, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandaise, qui préside à cette diète. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns

aux autres; mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des soies en nature. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-laque, des toiles fines & grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espèce de champignon qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 88,000 liv. à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 165,000 liv. au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée avec raison comme la clef des îles à épiceries.

XI.
Les Hollandais sont reçus à Bornéo.

L'établissement formé à Bornéo, a un but moins important. C'est une des plus grandes îles, & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur : les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapisserie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurèrent pas, & il refusa opiniâtrément de recevoir les présens dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite, mais ce fut pour leur malheur : ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglais y formèrent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandais, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748 avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cent mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentoient ses ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjar-

massen du riz, de l'opium, du sel, & de grosses toiles : objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33,000 liv. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivières, & sur six cent mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 livres le cent. Ses agens mêmes ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Etablissemens hollandais à Sumatra.

Cette île a onze degrés d'étendue du nord au sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la divise en deux parties presque égales. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre & de mer qui se succèdent régulièrement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts, & où la millième partie du sol n'est pas défrichée. Sur ce vaste espace, les volcans sont infiniment multipliés, & de là vient peut-être que les tremblemens de terre sont plus fréquens que destructeurs.

Le sud de l'île est occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que six lieues de mer à tra-

verser pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée, & l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le gouvernement féodal, sous lequel ils étoient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque capitaine s'appropria un canton, dont il faisoit hommage à un chef plus accrédité. Cette subordination s'est successivement affoiblie; mais il en reste encore quelques traces.

La religion de ce peuple est un mahométisme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son idée sur l'univers est sur-tout bizarre. Il croit que la terre, parfaitement immobile, est portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, les ténèbres par la lumière : c'est-là que finit son systême. L'allégorie qui pouvoit envelopper ces absurdités, est entièrement perdue.

Les Malais ont peu de lois civiles : leur code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers & le magistrat, sont l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'est pas démontré, on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves qui firent si long-temps l'opprobre de l'Europe.

Une des singularités de leurs mœurs, c'est de ne jamais faire de visites sans apporter avec eux quelque présent : ce sont le plus souvent des oiseaux, des citrons, des noix de coco. Rien ne seroit plus malhonnête que de les refuser : mais c'est une impolitesse qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de besoins de convention, & que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des piliers de huit pieds de haut, construites de bambou & couvertes de feuilles de palmier, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une pièce de toile, tournée autour des reins en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au nord-ouest se trouve une autre nation, connue sous le nom de Batta. Elle est dans l'usage de manger les criminels, convaincus de trahison ou d'adultère. C'est l'espoir d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs, qui a seul, dit-on, donné naissance à une coutume si barbare.

C'est au nord, & au nord uniquement, qu'on trouve le benjoin, qui est principalement consommé en Perse. C'est là aussi que croît ce

précieux camphre, dont l'usage est réservé aux Chinois, & sur-tout aux Japonais.

Le camphre est une huile ou résine volatile & pénétrante, propre à dissiper les tumeurs, & arrêter les progrès de l'inflammation, & connue de plus par l'usage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre est une espèce de laurier, commun au Japon & dans quelques cantons de Chine. Son tronc s'élève à la hauteur du chêne : ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, & exhalent, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est un pistil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre, de la grosseur d'un pois, & remplie d'une amande huileuse.

Toutes les parties de la plante contiennent du camphre; mais on en retire une plus grande quantité du tronc, & sur-tout des racines. Pour cet effet, on les coupe par tranches, & on les met avec de l'eau dans un vase de fer couvert de son chapiteau. La chaleur du feu allumé au-dessous fait

élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il est ramassé avec soin, & ensuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation, avant de l'exposer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra est de beaucoup le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, que les Japonais & les Chinois eux-mêmes, donnent plusieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'est pas encore bien connu des botanistes. On sait seulement qu'il s'élève moins que le premier; ses pétales sont plus alongés, son fruit plus gros, ses feuilles plus épaisses & moins odorantes, ainsi que le bois. Pour en extraire le camphre, on n'a point recours au feu; mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on sépare cette substance toute formée & logée dans les interstices des fibres, tantôt grumelée, & tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés à raison de leur volume & de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable & très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'est guères employé intérieurement, parce qu'il excite des nausées & porte à la tête. Il en est tout autrement de celui

de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, & augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint. L'un & l'autre paroissent la production d'un même arbre, qui probablement est un laurier. On est porté à le croire, parce que le vrai cannelier de Ceylan & le faux cannellier de Malabar, autres espèces du même genre, donnent, par la distillation, un véritable camphre, mais moins parfait & en moindre quantité.

Les terres du nord-est sont presque généralement submergées : aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans sont corsaires. On les détruisit presque tous en *1760* : mais il est sorti, pour ainsi dire, de leurs cendres de nouveaux brigands qui ont recommencé à infester le détroit de Malaca & d'autres parages moins célèbres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines : on en remue la superficie dans la saison sèche. Les pluies qui durent depuis novembre jusqu'en mars, & qui tombent en torrens, détachent de la terre l'or qui a pour matrice un spath très-blanc, & l'entraînent dans des circonvallations d'osier, destinées à le recevoir, & très-multipliées, afin que ce qui auroit pu échapper

à la première, soit retenu dans quelqu'une de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein, chaque propriétaire va, avec ses esclaves, recueillir les richesses plus ou moins considérables que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou d'autres marchandises que lui fournissent les Anglais & les Hollandais.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémisphère. Soit ignorance, soit infidélité, soit quelque autre cause, les deux expériences n'ont pas réussi; & la compagnie a vu enfin, après de trop grandes dépenses, qu'il ne lui convenoit pas de suivre plus long-temps une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu que Sumatra faisoit de commerce, étoit tout concentré dans le port d'Achem. C'est là que les Arabes & les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseaux, le poivre, tout ce que les insulaires avoient à vendre. Les Portugais & les nations qui s'élevoient sur leurs ruines, fréquentoient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent.

A cette époque, les Hollandais imaginèrent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'île qui jouissoient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans l'origine, on pût retirer de ces foibles établissemens, se sont évanouis presque entièrement avec le temps.

Le plus utile doit être celui de Palimban, situé à l'est. Pour 66,000 liv. la compagnie y entretient un fort & une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 livres 2 sous le cent, & un million & demi d'étain à 61 livres 12 sous le cent.

Ce dernier article est tiré tout entier de l'île de Banka, qui n'est éloignée du continent que d'un mille & demi, & qui donne son nom au détroit fameux par où passent communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandais aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force les sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses états;

& cependant on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor qu'on fait être immense. Un seul vaisseau européen pourroit s'emparer de tant de richesses; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire, qu'une entreprise si utile & si facile n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses ministres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers la gloire & l'empire de son maître. Ce peuple si heureux veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent

ſous les lois du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, eſt né ſur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer qu'en s'emparant de la terre : elle eſt au premier occupant, c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitans ; il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple, l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangère ; il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie ; mais ils ont beſoin d'eſclaves : ils n'ont point de terres chez eux ; il faut qu'ils en prennent chez les autres.

XIII. Commerce des Hollandais à Siam.

Le commerce des Hollandais à Siam fut d'abord aſſez conſidérable. Un deſpote qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés ſur ſon territoire, comme ſi c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur préſence comme une faveur, comme une ſureté, comme une gloire. Ils avoient

ſi bien réuſſi à établir ce ſingulier préjugé, que pour les rappeler, il fallut leur envoyer une ambaſſade éclatante, qui demanda pardon pour le paſſé, qui donna les plus fortes aſſurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres puiſſances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie à Siam ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de ſoutenir le privilége excluſif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les préſens qu'il exige, livre des marchandiſes aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui ſont avantageuſes. Seulement, on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan, au lieu que les Hollandais remontent ce fleuve juſqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaiſſeau, chargé de chevaux de Java, de ſucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent de l'étain, à 77 livres le cent; de la gomme-laque, à 57 liv. 4 ſous; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 ſous la livre; & de temps en temps un peu de poudre d'or. On peut aſſurer qu'ils tiennent uniquement

à cette liaison par le bois de sapin, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sous le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-temps à un commerce dont les frais excèdent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandais vers Malaca.

XV. Situation des Hollandais à Malaca.

Ces républicains qui connoissoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur portugais, qu'on savoit avare : le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, & le massacrèrent, pour être dispensés de payer les 500,000 l. qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit? *Lorsque*

vos péchés seront plus grands que les nôtres, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouvèrent une forteresse solidement bâtie ; ils trouvèrent un climat fort sain, quoique chaud & humide : mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre, soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables, soit qu'elle ait manqué de modération, soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires seroient plus considérables, si les princes de cette région étoient plus fidèles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglais, qui fournissent à meilleur marché à leurs besoins, & qui achetent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes & sur ses douanes qui lui donnent 220,000 liv. par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des facteurs : il en coûte annuellement 44,000 liv. à la compagnie.

Il fut un temps où ce sacrifice auroit pu paroître léger. Avant que les Européens eussent doublé . cap de Bonne-Espérance, les Arabes & tous les autres navigateurs se rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils n'attendirent pas qu'on y portât les marchandises de l'est de l'Asie; ils les alloient chercher eux-mêmes, & faisoient leur retour par les îles de la Sonde. Les Hollandais devenus possesseurs de Malaca & de Baravia, se trouvèrent maîtres des deux seuls passages connus, & en état d'intercepter les vaisseaux de leurs ennemis dans des temps de trouble. On découvrit depuis le détroit de Lombock & de Baly; & Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureusement pour les Hollandais, à cette époque ils soumettoient Ceylan qui devoir leur donner la cannelle, comme les Moluques leur donnoient la muscade & le girofle.

XV. Etablissemens des Hollandais à Ceylan.

Spilbergen, qui le premier de leurs navigateurs montra son pavillon sur les côtes de cette île délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays; à détruire, les uns par les autres, les souverains qui

la partageoient ; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandais que les ennemis de leurs tyrans, & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entièrement chassés, vers 1658, après une guerre longue, sanglante, opiniâtre. Leurs établissemens tombèrent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le souverain du pays tiroit son sel, ils formèrent autour de l'île un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres.

C'est uniquement à Maturé qu'on cultive, & même depuis assez peu de temps, le poivre & le café. Le territoire de Negombo produit la meilleure cannelle. Columbo, connu par la bonté de son areque, est le chef-lieu de la colonie. Sans les

dépenses que les Portugais avoient faites à cette place, les vices de sa rade auroient vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement & ses forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop serré & d'un accès difficile, est fort supérieur. On trouveroit encore plus de commodités & de suretés à Trinquemale ; mais cet excellent & vaste port est placé dans un terrein trop ingrat & trop éloigné de toutes les denrées vénales, pour qu'on en puisse faire raisonnablement un entrepôr. La destination des ports de Jaffanapatnam, de Manar & de Dalpantin, est d'empêcher toute liaison d'affaires avec les peuples du continent voisin.

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'île. Celles qui entrent dans le commerce sont,

1°. Diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce sont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achetent, les taillent & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achete 8 sous 9 deniers la livre ; le café, qu'elle ne paie que 4 sous 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays sont trop

indolens, pour que ces cultures, introduites par les Hollandais, puissent jamais devenir fort considérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatnam, où ils sont établis depuis très-long-temps.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans. On les porte à la côte de Coromandel; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme pour rester libre dans une île, va sur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achete à raison de 11 liv. l'ammonan, sorte de mesure qui est censée contenir vingt mille areques; elle le vend 36 ou 40 liv. sur les lieux mêmes. L'areque est un fruit assez commun dans la plupart des contrées de l'Asie, & sur-tout à Ceylan. Il croît sur une espèce de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires; de grandes feuilles aîlées, engaînées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes; des régimes de fleurs mâles, & femelles mêlées ensemble & renfermées avant leur épanouissement dans des spathes,

On les diſtingue, parce que ſon tronc eſt également droit dans toute ſa longueur; les diviſions des feuilles ſont plus larges; celles qui terminent la côte ſont ordinairement tronquées & dentelées à la pointe. La plus grande différence conſiſte dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce eſt liſſe & aſſez épaiſſe. Le noyau qu'elle environne eſt blanchâtre, d'une ſubſtance analogue à celle de la muſcade, & de même groſſeur, mais plus dure & veinée intérieurement. Ce fruit eſt d'un grand uſage en Aſie. Lorſqu'on le mange ſeul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le ſang & deſſeche les fibres. Cet inconvénient n'eſt pas à craindre lorſqu'il eſt mêlé avec le bétel.

Le bétel eſt une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des ſupports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de ſa tige ſarmenteuſe, part une feuille preſqu'en cœur, aſſez longue & rétrécie à ſon extrémité comme celle du liſeron, marquée pour l'ordinaire de ſept nervures, plus ou moins apparentes. Les fleurs, diſpoſées en épi ſerré, viennent aux aiſſelles des feuilles, & reſſemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout & dans

toute l'Inde, mais il ne profpère véritablement que dans les lieux humides & glaifeux. On en fait des cultures particulières, qui font très-avantageufes à caufe de fon ufage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume eft corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint conftamment du chounam, efpèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent fouvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur fenfualité.

On ne peut fe féparer avec bienféance pour quelque temps, fans donner mutuellement du bétel dans une bourfe : c'eft un préfent de l'amitié, qui foulage l'abfence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive fe préfenter à fes fupérieurs. Les femmes galantes font le plus grand ufage du bétel, comme d'un puiffant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas; on mâche du bétel durant les vifites; on s'offre du bétel en s'abordant, en fe quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'eftomach en eft plus fain & plus fort: c'eft du moins un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles eſt encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer avec vraiſemblance, que cette île, qui n'eſt qu'à 15 lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'eſpace qui la ſépare actuellement de la terre, eſt rempli de bas-fonds qui empêchent les vaiſſeaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles ſeulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y paſſer. Les Hollandais, qui s'en attribuent la ſouveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'eſt dans ce détroit que ſe fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un ſi grand rapport; mais on a tellement épuiſé cette ſource de richeſſes, qu'on n'y peut revenir que rarement. On viſite, à la vérité, tous les ans le banc, pour ſavoir à quel point il eſt fourni d'huîtres; mais, communément, il ne s'y en trouve aſſez que tous les cinq ou ſix ans. Alors la pêche eſt affermée; &, tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 l. Il ſe trouve ſur les mêmes côtes une coquille appelée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eſt libre; mais le commerce en eſt excluſif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'eſt la cannelle, qui eſt le produit d'une eſpèce de laurier. La racine de cet arbre eſt rameuſe, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la diſtillation. Son tronc médiocrement haut, ſe partage en pluſieurs branches. Ses feuilles, preſque toujours oppoſées & ſubſiſtantes, ſont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles ſont d'un vert foncé, & ont l'odeur du girofle. C'eſt dans leur aiſſelle ou aux extrémités des rameaux, que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, compoſées chacune de ſix pétales, de neuf étamines, & d'un piſtil qui devient en mûriſſant une petite baie de la forme & de la conſiſtance d'une olive, remplie d'un noyau oſſeux. Selon quelques obſervateurs, le piſtil & les étamines ſont ſéparés & portés ſur deux individus différens, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, & l'autre femelle qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux

dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc & les branches. Aux mois de février & de septembre, c'est-à-dire lorsque la sève est la plus abondante, on enlève les deux couches extérieures, ayant soin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puisse plus facilement recouvrer une nouvelle écorce que l'on enlève comme la première au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme grise & raboteuse, coupées par lames & exposées au soleil, se roulent en se séchant.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossière & presque insipide : mais il suffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La souche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laissent rien à desirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant sur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs & les morceaux petits, est préférée par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans secours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers est

une occupation particulière & la plus vile des occupations. Par cette raison, elle est abandonnée aux seuls Chalais qui forment la dernière des castes. Tout autre individu qui se livreroit à ce métier, seroit ignominieusement chassé de sa tribu.

L'île entière n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément ; & l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bedas, en sont remplies : mais cette nation singulière ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais ; & pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats sans nombre. Les Hollandais achetent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont besoin, à leurs sujets de Negombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candi, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 sous 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan plus de 2,200,000 liv. Son administration & sa défense coûtent 2,420,000 liv. Le vide est rempli par les bénéfices qu'on fait

ſur la cannelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui ſe renouvellent trop ſouvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes & qui déteſtent le joug européen, ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même toujours les hoſtilités pour s'éloigner; & quelquefois ils prennent cette réſolution à la moindre méſintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens & leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richeſſes, les uſurpateurs ſont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins & des montagnes.

Les Hollandais, qui prévoyoient ces calamités, cherchèrent, dès les premiers temps de leur établiſſement, à ſéduire le roi de Candi par les moyens qui réuſſiſſent généralement le mieux avec les deſpotes de l'Aſie. Ils lui envoyoient des ambaſſadeurs; ils lui faiſoient de riches préſens; ils tranſportoient ſur leurs vaiſſeaux ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui eſt la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appelés par

ce prince *les gardiens de ses rivages.* Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagemens si marqués n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix: elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 2 liv. 7 s. 2 d. la livre. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangère, à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'île. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans

ſans rien payer, le ſel néceſſaire à leur conſommation. La compagnie pourroit, ce ſemble, tirer un grand avantage d'une ſi heureuſe poſition.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reſte de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au ſouverain. Ce ſyſtême deſtructeur a eu, dans cette île, les ſuites funeſtes qui en ſont inſéparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entière. Ils ſont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; & les plus aiſés n'ont, pour vêtement, qu'une pièce de groſſe toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandais faſſent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Aſie, de n'avoir jamais tenté; qu'ils diſtribuent des terreins en propre aux familles. Elles oublieront, déteſteront peut-être leur ancien ſouverain; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles conſommeront. Alors l'île de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a deſtinée. Elle ſera à l'abri des révolutions, & en état de ſoutenir les établiſſemens du continent voiſin, qu'elle eſt chargée de protéger.

XVI.
Commerce des Hollandais à la côte de Coromandel.

A peine les Hollandais avoient paru aux Indes, qu'ils desirèrent d'avoir des comptoirs sur les côtes de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des souverains du pays, ils en formèrent, à des époques différentes, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadraspatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établissemens, pour les marchés d'Asie ou d'Europe, quatre ou cinq mille balles de toile qui sont portées à Negapatnam, chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entièrement ouvert, lorsqu'en 1690, il y fut construit une citadelle assez régulière, mais peu étendue. Les maisons qu'on permit de bâtir tout autour, ayant rendu, avec le temps, les fortifications inutiles, on prit le parti en 1742 d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut successivement de dix ou douze villages qui se remplirent de manufactures.

En échange des marchandises qu'ils reçoivent, les Hollandais donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du sucre, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espèce de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent sur ces objets réunis 1,100,000 liv., auxquelles on peut ajouter

88,000 livres que produisent les douanes. Les dépenses actuelles montent à 808,000 livres, & l'on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des navires absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce n'est donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur la vente des toiles.

XVII. Commerce des Hollandais à la côte de Malabar.

Sa situation est encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés par-tout, se maintenoient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde, lorsqu'en 1663, ils s'y virent attaqués par les Hollandais, qui leur enlevèrent Culan, Cananor, Grandganor & Cochin. Le général victorieux avoit à peine investi la dernière place, la seule importante, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitième jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandais se crurent

aſſurés d'un commerce conſidérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux eſpérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réuſſir, comme elle l'eſpéroit, à exclure de cette côte les autres nations européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandiſes qu'elle a dans ſes autres établiſſemens; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilége excluſif.

Ses ventes ſe réduiſent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau qui a porté cette médiocre cargaiſon, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne au plus, ſur ces objets, 396,000 l. qui, avec 154,000 livres que lui produiſent ſes douanes, forment une maſſe de 550,000 livres. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſemens lui coûte 510,400 livres, de ſorte qu'il ne lui reſte que 39,600 livres pour les frais de ſon armement : ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceylan, où il eſt verſé dans les vaiſ-

ſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai que, par ſes capitulations, elle ne paie le cent du poivre que 38 liv. 8 ſols, quoiqu'il coûte depuis 43 juſqu'à 48 aux aſſociations rivales, & plus cher encore aux négocians particuliers ; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article, eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Golonefs, directeur-général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar, qu'il avoit long-temps régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je ſuis ſi éloigné de penſer » comme vous, lui dit le général Moſſel, que je » ſouhaiterois que la mer l'eût englouti il y a un » ſiècle ».

XVIII. Etabliſſement des Hollandais au cap de Bonne-Eſpérance.

Quoi qu'il en ſoit, les Hollandais s'apperçurent, au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche où ceux de leurs vaiſſeaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſemens. On étoit embarraſſé du choix, lorſque le chirurgien Van-Riebeck propoſa en 1650 le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie

feroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour fervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le foin de former cet établiffement. Ses vues furent dirigées fur un bon plan. Il fit régler qu'il feroit donné un terrein convenable à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des beftiaux & des uftenfiles à ceux qui en auroient befoin. De jeunes femmes tirées des maifons de charité leur feroient affociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient fe faire au climat, de revenir en Europe, & de difpofer de leurs poffeffions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on fe propofoit de mettre en valeur étoit habitée par les Hottentots, peuples divifés en plufieurs hordes, dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux, dans lefquelles on n'entre qu'en rampant, & qui font diftribuées fur une ligne circulaire, compofent leurs bourgades. Ces huttes ne fervent guère qu'à ferrer quelques denrées, quelques uftenfiles de ménage. Hors le temps des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à fa porte. C'eft là, qu'auffi

peu touché de l'avenir que du paſſé, il dort, il fume, il s'enivre.

La conduite des beſtiaux eſt l'unique occupation de ces ſauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque village & qu'il eſt commun à tous, chacun eſt chargé de le garder à ſon tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays eſt rempli de bêtes féroces & voraces. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, ſi un tigre, ſe ſont montrés dans le voiſinage, la bourgade entière prend les armes. On vole à l'ennemi, & il eſt bien rare qu'il échappe à une multitude de flèches empoiſonnées, ou a des pieux aiguiſés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richeſſes ni ſignes de richeſſes, & leurs moutons qui ſont tout leur bien étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de ſujets de diviſion. Auſſi ſont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voiſins, ſans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occaſionne entre les bergers.

Ils ſont, comme tous les peuples paſteurs, remplis de bienveillance, & ils tiennent quelque choſe de la mal-propreté, de la ſtupidité des animaux

qu'ils conduisent. Ils ont institué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu quelques-uns des monstres destructeurs de leurs bergeries. L'apothéose d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caractères. C'est une espèce de ramage composé de sifflemens & de sons bizarres qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

La fable, qui donnoit aux femmes de cette nation un tablier de chair, tombant du milieu du ventre jusqu'aux parties naturelles, est enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes sont à-peu-près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant supérieurs qu'environnans, prennent plus de volume & d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il est très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule : on l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la présence des mêmes périls, inspirent les mêmes moyens, & dans le fond des forêts & dans la société. Je ne sais même si cette observation ne doit pas s'étendre jusqu'aux animaux. Les oiseaux ont un ramage qui leur est propre. C'en est un autre, lorsqu'ils ont à veiller

à la conservation de leurs petits ou à la leur. Ces signes passagers, comme le besoin, sont-ils, ne sont-ils pas réfléchis? c'est ce que nous ignorons: mais il est certain qu'ils sont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colère, & que l'habitude les rend conventionnels. C'est ainsi que dans les révolutions les factieux ont des signes à l'aide desquels ils se reconnoissent malgré le tumulte & au milieu de la mêlée: c'est une croix, une plume, une écharpe, un ruban; c'est un cri, c'est un mot, c'est le son d'un instrument qui réveille ceux auxquels il s'adresse, tandis qu'il laisse dans l'assoupissement du sommeil ou dans la sécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, selon toute apparence, la première origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les sauvages, & même dans les sociétés policées. Ce furent des traits caractéristiques de la horde à laquelle ils appartenoient, des marques auxquelles ils se reconnoissoient. La circoncision des Juifs & des Mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés, que les têtes applaties ou alongées, que les oreilles pendantes & percées, que les figures tracées sur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, & la mutilation de certains membres.

Par l'amputation du prépuce un Juif dit à un autre, & moi je ſuis Juif auſſi. Par l'amputation d'un teſticule un Hottentot dit à un autre Hottentot, & moi je ſuis auſſi Hottentot. Et pourquoi ces diſtinctions n'auroient-elles pas été deſtinées à tranſmettre le ſentiment, ou de la haine, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux, à éterniſer le ſouvenir d'un bienfait ou d'une injure, & à en recommander à une claſſe d'hommes la vengeance ou la reconnoiſſance envers une autre claſſe ?

Plus la condition des hommes ſera vagabonde, plus ces ſortes de réclames ſeront utiles. Deux individus qui n'auront eu aucune ſorte de liaiſon dans leur contrée, ſe rencontrent dans une contrée éloignée : auſſitôt ils ſe reconnoiſſent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embraſſent, ils ſe confient leurs peines, leurs plaiſirs, leurs beſoins, & ils ſe ſecourent. Les légiſlateurs, jaloux d'iſoler les peuples qu'ils avoient civiliſés, des nations barbares qui les entouroient, & craignant encore qu'avec le temps ils ne ſe fondiſſent dans la maſſe générale, mirent ces ſignes ſous la ſanction des Dieux. Les ſauvages les ont rendus auſſi permanens qu'il étoit poſſible, par la conſidération qu'ils y ont attachée & par la violence qu'ils ont faite

constamment à la nature. Et c'est ainsi que le monde brut n'ayant aucun système fixe d'éducation, d'association & de morale, il y suppléa par des habitudes universelles. Le physique du climat fit le reste. Les enfans de la nature furent soumis, sans s'en douter, à une espèce singulière d'autorité qui les domina sans les vexer; & c'est ainsi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais sont ils heureux, me demanderez-vous? Et moi je vous demanderai quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés, si étranger à nos peines, qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts, & qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence & le repos de la vie patriarcale? Eh bien! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté; il est libre. Aimez-vous la santé; il ne connoît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu; il a des penchans qu'il satisfait sans remords, mais il n'a point de vices. Je sais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmailloté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes sens?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot : mais vos prêtres ne vous empoisonnent-ils pas en naissant des préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sèment la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres ? Vos pères se sont cent fois égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces temps de frénésie renaîtront, & vous vous massacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumières : mais à quoi vous servent-elles ? de quelle utilité seroient-elles à l'Hottentot ? est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ? Quelle obligation vous aura le sauvage lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait, des industries qui ne feroient que multiplier ses besoins & ses travaux, des lois dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

Encore si, lorsque vous avez abordé sur ses rivages, vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paroissoient préférables aux siennes, on vous excuseroit. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui

laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots! fuyez, enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence & la liberté; ou si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur désastre!

Mais, hélas! vous êtes sans défiance, & vous ne les connoissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leur visage. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas! c'est un piége pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront: ils auront une main placée sur la poitrine; ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié. Leur geste sera celui de la bienfaisance; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disper-

feront vos cabanes; ils fe jetteront fur vos troupeaux; ils corrompront vos femmes; ils féduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous maffacreront fans pitié. Ils croient que celui qui ne penfe pas comme eux eft indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embufquez-vous; & lorfqu'ils fe courberont d'une manière fuppliante & perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne font pas les repréfentations de la juftice qu'ils n'écoutent pas, ce font vos flèches qu'il faut leur adreffer. Il en eft temps : Riebeck approche; celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce; mais cette feinte modération ne fera pas imitée par ceux qui le fuivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue : ni l'Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous reftent à dévafter, ne l'entendront. Si mon difcours vous offenfe, c'eft que vous n'êtes pas plus humains que vos prédéceffeurs, c'eft ce que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebeck, fe conformant aux idées malheureufement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à fa bienféance, & il fongea enfuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi,*

dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainsi usurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degrés, les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandais, qui étoient encore foibles, calmèrent les esprits par beaucoup de promesses & quelques présens. Tout fut pacifié; & ils continuèrent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est prouvé que la compagnie dépensa, dans l'espace de vingt ans, quarante-six millions de livres pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. C'est le plus bel établissement du monde, si l'on en croit la plupart des navigateurs, qui, fatigués d'une longue traversée, sont aisément séduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons si la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthousiasme.

Le cap de Bonne-Espérance, dont les parages sont si orageux, termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A seize lieues de cette fameuse montagne est une péninsule formée au nord par la baie de la Table, & au sud par False-Baie.

C'est à la première des deux baies, qui ne sont séparées que par une distance de neuf mille toises, qu'abordent tous les bâtimens durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre la rade est si dangereuse, l'on y a éprouvé de si grands malheurs, qu'il est défendu aux vaisseaux hollandais d'y mouiller. Ils se rendent tous à l'autre baie, où, dans cette saison, l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du cap seroit très-agréable, si les vents n'y étoient presque continuels & communément violens. On est dédommagé de l'espèce d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être embrasé. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remède presque souverain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'est pas sans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment danois, y fit d'abord, & y fait encore, par intervalle, de trop grands ravages.

Le sol de cet établissement ne répond pas à sa réputation. Les Hollandais n'y virent à leur arrivée,

rivée, que d'immenses bruyères, quelques arbustes, une espèce d'oignon qui, lorsqu'il est cuit, a le goût de la châtaigne, & qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-tout où la chûte périodique de ces plantes n'avoit pas déposé un sédiment gras, la terre n'étoit qu'un sable stérile. On n'est pas encore parvenu à la féconder, même dans le voisinage de la capitale, où les encouragemens n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'est pas plus fertile, & il est encore moins arrosé que les côtes où rien n'est pourtant si rare qu'un ruisseau ou une fontaine. Delà vient que quoique la colonie ne soit pas nombreuse, ses habitans sont dispersés sur cent cinquante lieues le long des rivages de la mer, & sur près de cinquante dans les terres.

La ville du Cap, la seule qui soit dans la colonie, est composée d'environ mille maisons, toutes bâties de brique, &, à cause de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues sont larges & coupées à angles droits. Dans la principale est un canal bordé des deux côtés d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal : mais la pente des eaux y est si

rapide, que les éclufes fe touchent prefque les unes les autres.

A l'extrémité de la ville, eft le jardin, fi renommé, de la compagnie; il a huit à neuf cents toifes de long; un ruiffeau l'arrofe. Pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré de chênes taillés en paliffades, excepté dans l'allée du milieu où on les laiffe croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un fpectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on eft réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. Le petit efpace confacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, eft également déchue; elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oifeaux & de quadrupèdes, inconnus dans nos climats.

Ce font les vignes qui couvrent principalement les campagnes voifines de la capitale. Leur produit eft prefqu'affuré dans un climat où la grêle & la gelée ne font pas à craindre. Il femble que fous un ciel fi pur, dans un terrein fablonneux, avec la facilité de choifir les meilleures expofitions, on devroit obtenir une boiffon exquife.

Cependant, que ce ſoit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle eſt d'une qualité fort inférieure; à l'exception d'un vin ſec, aigrelet & aſſez agréable, qui tire ſon origine de Madère, & que conſomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît ſous le nom de Conſtance, & qui eſt blanc en partie & en partie rouge, n'eſt cueilli que dans un territoire de quinze arpens, ſur des ceps apportés autrefois de Perſe. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muſcat aſſez bon que produiſent des côteaux voiſins. Une partie eſt livrée à la compagnie, au prix qu'elle-même a fixé; le reſte eſt vendu, à raiſon de douze cents francs la barrique, à tous ceux qui ſe préſentent pour l'acheter.

Les grains ſe cultivent à une plus grande diſtance du Cap. Ils ſont toujours abondans & à un prix modique, à cauſe de la facilité des défrichemens, de l'abondance des engrais, de la faculté de laiſſer repoſer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port, s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement, il ne ſeroit pas poſſible de voiturer les denrées avec avantage. Les campagnes ne ſont plus couvertes que de nombreux troupeaux qui, deux ou trois fois l'année, ſont conduits au chef-

lieu de la colonie. Ils y ſont échangés contre quelques marchandiſes apportées d'Europe & des Indes, ou abſolument néceſſaires, ou ſeulement agréables. Les paiſibles habitans de ces lieux écartés connoiſſent peu le pain, & ſe nourriſſent aſſez généralement de viandes fraîches ou ſalées, mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Nos fruits, qui la plupart n'ont pas dégénéré, ſont une autre de leurs reſſources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Aſie qui viennent mal, dont quelques-uns même, tels que le ſucre & le café, n'ont jamais pu être naturaliſés.

Lorſque la compagnie forma ſon établiſſement du Cap, elle aſſigna gratuitement à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré. Ces conceſſions & celles qui les ſuivirent, ont été depuis grevées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'eſt pas le ſeul reproche que les colons faſſent au monopole; ils ſe plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ſes beſoins : ils ſe plaignent des entraves dont il embarraſſe le débit des productions qu'il ne retient pas : ils ſe plaignent des droits accordés à différens

officiers sur tout ce qui est vendu dans le pays ou même exporté : ils se plaignent de la défense qui leur est faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entre eux ou pour aller chercher sur les côtes voisines les bois que la nature leur a refusés : ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt excessif un argent qui donneroit plus d'extension à leurs cultures : ils se plaignent de ce qu'étant la plupart Luthériens, il ne leur est pas permis de se procurer, à leurs dépens, les consolations de la religion : ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, & qui la plupart paroissent fondées.

On devroit se hâter d'autant plus de redresser ces griefs, que les colons sont plus intéressans. Les mœurs sont simples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre de spectacle ; on n'y joue point ; on n'y fait que très-rarement des visites ; on y parle peu. Les plaisirs des femmes se bornent à rendre heureux leurs époux, leurs enfans, leurs serviteurs, leurs esclaves même.

Tandis qu'elles se livrent à ces soins touchans, les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le soir, lorsque les vents sont

tombés, chaque famille réunie va jouir de l'exercice de la promenade, de la douceur de l'air. La vie d'un jour eſt celle de toute l'année; & l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuiſe au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie, c'eſt qu'on y retrouve l'uſage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune perſonne devient-elle ſenſible, un aveu naïf ſuit de près cette impreſſion délicieuſe. L'amour, dit-elle, eſt une paſſion naturelle qui doit faire le charme de ſa vie & la dédommager du danger d'être mère. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire eſt auſſitôt chéri publiquement, s'il éprouve le goût qu'il inſpire. Dans les liens libres & ſacrés que l'ambition, l'avarice & la vanité n'ont point formés, la confiance ſe joint à la tendreſſe; & ces deux ſentimens produiſent, dans des ames ſimples, tranquilles & conſtantes, une union que les années & les événemens n'altèrent que très-rarement.

La colonie, qui n'a que ſept cents hommes de troupes régulières pour ſa défenſe, compte quinze mille Européens, Hollandais, Allemands & Français, dont la quatrième partie eſt en état de porter les armes. Ce nombre ſe feroit accru, ſi de

funeftes préjugés de religion n'euffent repouffé une infinité de malheureux, difpofés à aller chercher la paix & l'abondance fous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de fuccès tous les cultes dans fes provinces, a pu fouffrir qu'une compagnie formée dans fon fein, portât une odieufe intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus fi oppofé à fes principes, la colonie fe peuplera en raifon de fes fubfiftances; & alors on pourra fans inconvénient abolir la fervitude, qui, quoique moins pefante que par-tout ailleurs, eft toujours une dégradation de l'efpèce humaine.

Les efclaves font au nombre de quarante ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagafcar; les autres viennent des îles Malaifes. Ils font nourris comme leurs maîtres, & ne font condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établiffemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, c'eft le feul peut-être où les blancs aient daigné partager avec les noirs les occupations heureufes, nobles & vertueufes, de la paifible agriculture.

Si les Hottentots avoient pu adopter ce goût, c'eût été un grand avantage pour la colonie : mais

les foibles hordes de ces Africains qui étoient restés dans les limites des établissemens hollandais, périrent toutes dans une épidémie en 1713. Il n'échappa aux horreurs de cette contagion qu'un très-petit nombre de familles, qui font de quelque utilité pour la garde des troupeaux & pour le service domestique. Les tribus plus puissantes & qui occupoient les bords des rivières, le voisinage des bois, les terres abondantes en pâturages, obligées d'abandonner successivement les tombeaux & la demeure de leurs pères, se sont toutes éloignées des frontières de leur oppresseur. L'injustice qu'elles éprouvoient a beaucoup ajouté à l'éloignement qu'elles avoient naturellement pour tous nos travaux. La vie oisive & indépendante que ces sauvages mènent dans leurs déserts, a pour eux des charmes inexprimables : rien ne peut les en détacher. Un d'entre eux fut pris au berceau ; on l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance : il fut envoyé aux Indes & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La singularité de ce qu'il vit le frappa ; il se couvrit d'une peau de brebis, & alla rapporter au fort ses habits européens. « Je viens, » dit-il au gouverneur, je viens renoncer pour

» toujours au genre de vie que vous m'aviez fait
» embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu'à
» la mort la religion & les usages de mes ancêtres.
» Je garderai pour l'amour de vous le collier &
» l'épée que vous m'avez donnés; trouvez bon
» que j'abandonne tout le reste ». Il n'attendit
point de réponse, & se dérobant par la fuite, on
ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne soit pas
tel que l'avarice hollandaise le desireroit, la compagnie
tire des avantages solides de sa colonie.
A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle
perçoit, ses douanes & ses autres droits ne lui
rendent pas au-delà de cent mille écus. Elle ne
gagne pas cent mille livres sur les draps, les
toiles, la quincaillerie, le charbon de terre, quelques
autres objets peu importans qu'elle y débite.
Les frais inséparables d'un si grand établissement,
& ceux que la corruption y ajoute, absorbent au-delà
de ces profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle
une autre base.

Les vaisseaux hollandais qui vont aux Indes ou
qui en reviennent, trouvent au Cap un asyle
sûr, un ciel agréable, pur & tempéré, les nouvelles
importantes des deux mondes. Ils y prennent
du beurre, du fromage, du vin, des farines,

une grande abondance de légumes salés pour leur navigation, & pour leurs établissemens d'Asie, même depuis quelque temps deux ou trois cargaisons de bled pour l'Europe. Ces commodités & ces ressources augmenteroient encore, si la compagnie abdiquoit enfin les funestes préjugés qui n'ont cessé de l'égarer.

Jusqu'à nos jours les productions du cap ont eu si peu de valeur, que leurs cultivateurs ne pouvoient ni se vêtir, ni se procurer aucune des commodités que leur sol ne leur donnoit pas. La raison de cet avilissement des denrées étoit qu'il étoit défendu aux colons de les vendre aux navigateurs étrangers, que la position, la guerre ou d'autres raisons attiroient dans leurs ports. La jalousie du commerce, l'un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, avoit inspiré cette interdiction barbare. Le but d'un si odieux système étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des secours que de l'administration, qui, pour ne pas s'écarter de son plan, les mettoit toujours à un prix excessif. Depuis même que l'expérience d'un siècle entier a fait abandonner des vues si chimériques, & qu'on a perdu l'espoir d'éloigner de l'Asie les autres peuples, les habitans du Cap n'ont pas été

autorisés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité, Tulbagh & quelques autres chefs éclairés se sont montrés plus faciles, ce qui a répandu un peu d'aisance ; mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne verra-t-elle jamais que les richesses des colons doivent tôt ou tard devenir les siennes ? En adoptant les idées que nous osons lui proposer, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jeté les yeux sur Java dès 1609.

XIX. Empire des Hollandais dans l'île de Java.

Cette île, qui peut avoir deux cents lieues de long, sur une largeur de trente & quarante, paroissoit avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres ; & c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'île, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissentions éternelles

avoient entretenu, chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux, on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire, & non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frère, sans avoir le poignard à la main; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, & qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit; mais il y restoit peu de traces de principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espèce d'anarchie, & qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractère si corrompu ne changea rien aux

vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglais, alors en possession d'une partie du commerce de cette île. Cet obstacle fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques I, & la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laissèrent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir sous l'oppression, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliser, en quelque manière, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandais la perfectionnèrent. Ils cherchèrent à bien convaincre leurs elèves de la foiblesse, de la légèreté, de la perfidie de leurs sujets; & plus

encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations: mais, il le faut dire, la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandais.

Le gouvernement de l'île, qui avoit pour unique base les lois féodales, sembloit appeler la discorde. On arma le père contre le fils, le fils contre le père. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens redoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouvèrent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis

jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandais avoient une autre raison, pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans lois & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposèrent à plusieurs états, voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du stathouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilége exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de péné-

trer dans la mer du Sud, par les terres auſtrales; puiſque la ſeule voie connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaiſſeaux qu'il expédia en 1615, paſsèrent par un détroit qui depuis a porté ſon nom, ſitué entre le cap de Horn & l'île des États, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confiſqués, & ceux qui les montoient envoyés priſonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les eſprits déja prévenus contre tous les commerces excluſifs. Il parut abſurde qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur induſtrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers ſouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux conceſſions qui lui avoient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir. On ſentoit que ſon orgueil & ſon crédit augmentant avec ſa puiſſance, les intérêts de la nation ſeroient ſacrifiés dans la ſuite aux intérêts, aux fantaiſies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit ſuccombé ſous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvelé ſon privilége qui alloit expirer, s'il n'avoit été ſoutenu par le prince Maurice,

rice, favorisé par les États-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la consistance que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette île, elle ne laisse pas d'être assujétie aux Hollandais, de la manière dont il leur convient qu'elle le soit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, & par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandais. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, & rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, & l'épuisement des finances ôtoit la possibilité de l'acquitter.

Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilége avec trois cent soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que 110,000 l. qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à 28 livres 3 sols le cent.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigues & sans dépenses. A peine les Hollandais s'étoient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cent mille livres pesant de riz, à 25 livres 12 sols le millier; un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 livres 6 sols 8 deniers le cent; un million deux cent mille livres de café, à 4 sols 4 deniers la livre; cent

quintaux de poivre, à 5 sols 2 d. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 liv. 11 sols 4 den. la livre; six cent mille livres d'arèque, à 13 liv. 4 s. le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,160 livres, qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois sur l'île entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour son indépendance, lorsque le fils & le frère d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appeloit au trône prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandais ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces républicains avoient embrassés prévalurent à la fin; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus

répétés, plus ſavans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la ſucceſſion du roi ſon père, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé ſans l'avantage que ſes ennemis tiroient de leurs magaſins, de leurs fortereſſes & de leurs vaiſſeaux. Son oncle occupa ſa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le ſceptre, lui dicta des lois. Elle choiſit le lieu où il devoit fixer ſa cour, & s'aſſura de lui par une citadelle où eſt établie une garde qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conſervation du prince. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés, d'amuſer ſon avarice par des préſens, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque le prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtrumens du deſpotiſme de la compagnie. Elle n'a beſoin pour le ſoutenir que de trois cents cavaliers & de quatre cents ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par

les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 livres 12 sols le millier; tout le sel qu'elle demande, à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 sols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjan, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 liv. 3 f. 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à 1 liv. 13 f. suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-temps toute liaison avec Balinbuam, située à la pointe orientale de l'île. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandais, ce pays a été attaqué dans les derniers temps. Après deux ans de combats opiniâtres & de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince indien,

vaincu & prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia, & sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera dans l'île Roben une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, île fertile & voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides & injustes se servent habituellement de faux poids & de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité dont ils profitent seuls n'a jamais été punie, & rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois en sapant peu-à-peu les mauvaises lois qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché

à acquérir des propriétés dans l'île. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandais, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guère propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la manière la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appelés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours de simples projets. Enfin, les généraux Imohff & Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit

tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile & avantageux. L'industrie se seroit tournée vers des objets plus importans, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'île. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville qui donnoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Cependant, à l'exception d'une église récemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grace & sans proportions. Si les maisons ont des commodités & une distribution convenable à la nature du climat, leurs façades sont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du

monde les rues ne font plus larges & mieux percées. Par-tout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres & folides. La plupart font traverfées par des canaux bordés des deux côtés de fuperbes arbres qui donnent un ombrage délicieux, & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandifes jufqu'aux magafins deftinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement exceffive à Batavia, y foit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'élève tous les jours à dix heures & qui dure jufqu'à quatre; quoique les nuits foient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air eft très-mal-fain dans cette capitale des Indes hollandaifes, & le devient tous les jours davantage. Il eft prouvé par des regiftres d'une autorité certaine, que depuis 1714 jufqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital feulement, quatre-vingt-fept mille matelots ou foldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un feul dont le vifage annonce une fanté parfaite. Jamais les traits ne font animés de couleurs vives. La beauté fi impérieufe ailleurs eft fans mouvement & fans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui fe portoit bien n'eft plus, nulle furprife pour un

événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire, *Il ne me devoit rien*; ou bien, *Il faut que je me fasse payer par ses héritiers*.

On ne sera point étonné de ce vice du climat, si l'on considère que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé sur les bords d'une mer, la plus sale qui soit au monde; dans une plaine marécageuse & souvent inondée; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immondices d'une cité immense, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élèvent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle, sans interruption, des bois & des résines aromatiques; on s'enivre d'odeurs; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, respirent le plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage jusque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins sont entourés d'eaux stagnantes & mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver, & encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui

terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois dans l'année respirer un air frais & sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces; mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment de cent cinquante mille esclaves, dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrément, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; & jamais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte & son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses &

ſi ennemies les unes des autres, il a été porté des lois atroces, & ces lois ſont maintenues avec une ſévérité impitoyable. Elles ne ſont impuiſſantes que contre les Européens, qui ſont rarement punis, & qui ne le ſont preſque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-temps ils ſe portoient en foule à Batavia, où ils avoient amaſſé des tréſors immenſes. En 1740, ils furent ſoupçonnés ou accuſés de méditer des projets funeſtes. On en fit un maſſacre horrible, ſoit pour les punir, ſoit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce ſont les ſujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuſte & jamais mérité ne les a pas éloignés d'un établiſſement où il a de gros gains à faire, & l'on en compte environ deux cent mille dans la colonie. Ils y exercent preſque excluſivement tous les genres d'induſtrie. Ils y ſont les ſeuls bons cultivateurs ; ils y conduiſent toutes les manufactures. Cette utilité, ſi publique & ſi étendue, n'empêche pas qu'ils ne ſoient aſſervis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré ſur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent

à quelqu'une, une amende confidérable eft la mòindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville: Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être fingulièrement attribuée à l'ufage généralement reçu d'abandonner leur éducation à des efclaves.

Malgré la quantité prodigieufe d'infectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieufe, au moins en apparence. Les plaifirs de tous les genres fe fuccèdent avec une rapidité qu'on a peine à fuivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un fol abondant en productions qui lui font propres, ou que l'art y a naturalifées, les tables font furchargées de ce que l'Europe & l'Afie fourniffent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux mêmes de l'île, regardées avec raifon comme mal-faines ou peu agréables, font remplacées par celles de *Selfe*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une diffipation fi générale chez un peuple que, dans le refte du globe, on trouve fi économe &

ſi laborieux, ſemble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne ſont guère plus libres à Batavia que dans les autres établiſſemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y ſont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes ſans engagement qui ſe permettent d'avoir des concubines, le plus ſouvent eſclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaiſons toujours obſcures, en refuſant de baptiſer les enfans qui leur devoient le jour : ils ſont moins ſévères, depuis qu'un charpentier qui vouloit que ſon fils eût une religion, ſe mit en diſpoſition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de réſiſtance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour le faſte. Jamais elles ne ſe montrent en public qu'avec un cortége nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de ſuperbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur paſſion pour les diamans. Ce réglement fut reçu avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange ſingularité que l'uſage des pierreries fût devenu étranger au

pays même où elles naissent, & que des négocians eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement européen luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère hollandais dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres & riantes; de potagers remplis de légumes, fort supérieurs à ceux de nos climats; de vergers, dont les fruits variés ont un goût exquis; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituellement; & les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau & taillés avec symmétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs îles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade; mais on y est en sûreté contre tous les vents & dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens

qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaison & les réparations dont ils ont besoin dans la petite île d'Ornust, qui n'en est éloignée que de deux lieues, & où l'on a formé des chantiers & des magasins. Ces navires entroient, il y a soixante ans, dans la rivière qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure un banc de boue, qui devient tous les jours plus impraticable. C'est, dit-on, la suite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve, pour en entourer leurs maisons de campagne. Quelle que soit la cause du désordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat & l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions & des marchandises que fournit Java ; de toutes celles qui y ont été portées

portées des différens comptoirs, des différens marchés, répandus sur ces riches côtes, dans ces vastes mers.

Les établissemens hollandais de l'Est sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées & de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives & les plus suivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avoit envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des passe-ports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les versemens frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement dont elle s'est réservé le privilége exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à six mille des deux sexes. C'est dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes qu'il ne leur est permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo

& de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'efpérance d'y acquérir des richeffes. Le thé, les porcelaines, les foies écrues, les étoffes de foie & les toiles de coton qu'elles y portent peuvent valoir 3,000,000 liv.

On leur donne en échange de l'étain & du poivre, mais fecrétement, parce que le commerce en eft interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli fur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin & des nerfs de cerf, dont les vertus réelles ou imaginaires font inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids fi renommés dans tout l'Orient, qui fe trouvent en plufieurs endroits, & principalement fur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, font l'ouvrage d'une efpèce d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait : elle les compofe de frai de poiffon, ou d'une écume gluante que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Leur goût eft naturellement fade : mais comme on les croit favorables à la paffion

pour les femmes, qui eſt générale dans ces régions, l'art a cherché & peut-être réuſſi à les rendre agréables par divers aſſaiſonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une ſolde en argent; elle eſt toujours groſſie par les ſecours que leurs concitoyens établis à Java font paſſer à des familles qui leur ſont chères, & par les ſommes plus conſidérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entre eux qui, contens de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Eſpagnols des Philippines fréquentent auſſi Batavia. Anciennement ils y achetoient des toiles; ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont beſoin pour leur conſommation & pour l'approviſionnement d'une partie du Mexique. C'eſt avec l'or, qui eſt une production de leurs îles même, c'eſt avec la cochenille & les piaſtres venues d'Acapulco, qu'ils paient cet important objet.

Rarement les Français vont-ils à Batavia pendant la paix. Le beſoin des ſubſiſtances les y a ſouvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins, lorſque l'Isle-de-France &

Madagascar se feront mis en état de nourrir leurs escadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux anglais qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade : c'est pour y vendre de la quincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit aussi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre depuis que leurs armemens se sont multipliés, depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se réduisent à peu de chose; mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'araque, boisson exquise, faite avec du riz, du sirop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble & qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent, doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 livres. La somme seroit plus forte, si ce qui appartient à la compagnie ou qui est destiné pour elle étoit soumis aux droits; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensoient pas le plus souvent de les payer; si les fraudes étoient moins

multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'eſt celui que forment les jeux de haſard. Il en coûte annuellement 384,000 livres aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur ſi ordinaire dans les climats ardens, où les paſſions ne connoiſſent pas de borne. Là, vont s'enſevelir les fortunes de la plupart des hommes libres ; là, tous les eſclaves vont diſſiper ce qu'il leur a été poſſible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impoſitions encore dans cette capitale des Indes hollandaiſes, ſans que cependant elles couvrent les dépenſes d'un entrepôt qui s'élèvent aſſez régulièrement à 6,600,000 livres.

XX. Manière dont sont conduites les affaires de la compagnie aux Indes & en Europe.

Le conſeil qui domine ſur tous les établiſſemens formés par la compagnie, réſide à Batavia. Il eſt compoſé du gouverneur des Indes hollandaiſes, d'un directeur général, de cinq conſeillers & d'un petit nombre d'aſſeſſeurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conſeillers morts, juſqu'à ce qu'on leur ait donné des ſucceſſeurs.

C'eſt la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque eſt parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorſque ce chef n'eſt plus, le directeur & les conſeillers

lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil; mais il jouiroit des honneurs attachés au poste qu'il auroit occupé passagèrement.

Le général rapporte au conseil les affaires de l'île de Java; & chaque conseiller, celles de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider, dans le conseil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au besoin qu'ont les autres de sa faveur pour pousser plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu

autrefois qui abdiquoient les affaires pour couler à Batavia des jours paisibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers chefs à mourir dans leur poste. Durant long-temps ils eurent une grande représentation. Le général Imhoff la supprima comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est presque toujours remplie par des marchands, parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantille. Ceux qui sont nés dans l'Inde ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres; il n'a que 2,200 livres par mois & une subsistance égale à sa paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix courant, & celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, font la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 livres par mois, & des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par

femaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus fuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de fergent, qu'on a cru pouvoir abandonner fans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui eft élevé à quelque pofte, eft obligé de jurer qu'il n'a rien promis ni rien donné pour obtenir fa place. Cet ufage, qui eft fort ancien, familiarife avec les faux fermens, & ne met aucun obftacle à la corruption : mais fi l'on pefoit tous les fermens abfurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des Etats, pour entrer dans quelque corps ou profeffion que ce foit, on feroit moins étonné de voir continuer par des prévarications là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna fur la terre, la fimple promeffe fuffit pour imprimer la confiance. Le ferment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit à témoin de fa véracité, que lorfqu'il ne mérita plus d'être cru. Magiftrats, fouverains, que faites-vous donc? Ou vous faites attefter le ciel & lever la main à l'homme de bien, & c'eft une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le ferment eft un méchant, & de quel prix peut être à vos yeux le

ferment d'un méchant ? Mon ferment eft-il contraire à ma fécurité, il devient abfurde. Eft-il conforme à mon intérêt, il eft fuperflu. Eft-ce connoître le cœur humain que de placer le débiteur entre fa ruine & le menfonge, le criminel entre la mort & le parjure ? Celui que la vengeance, l'intérêt & la fcélérateffe auront déterminé au faux témoignage, fera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus ? Ignore-t-il en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité ? & ne l'a-t-il pas méprifée au fond de fon cœur avant que de s'y foumettre ? N'eft-ce pas une efpèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos miférables débats ? N'eft-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de fouffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas davantage ? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorfqu'il a impunément appelé fur fa tête la vengeance divine fans crainte d'être convaincu ? Le ferment paroît tellement avili & proftitué par fa fréquence, que les faux témoins font auffi communs que les voleurs.

Toutes les combinaifons de commerce, fans en excepter celles du cap de Bonne-Efpérance, font faites par le confeil, & le réfultat en vient

toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement du Bengale, de Ceylan & de la Chine, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises, est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande quatre; les autres chambres un chacune; & l'Etat un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middel-

bourg. Les autres chambres ſont trop peu conſidérables pour jouir de cette prérogative. Quelques eſprits myſtérieux imaginèrent, vers le milieu du dernier ſiècle, qu'un profond ſecret pourroit rendre les opérations plus fructueuſes; & il fut choiſi quatre des plus éclairés ou des plus puiſſans d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, ſans l'aveu de leurs collègues, ſans l'obligation même de les conſulter.

Malgré les vices qu'il eſt aiſé d'appercevoir dans ces ſingulières inſtitutions, la compagnie s'éleva à des proſpérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les cauſes de ce phénomène politique.

XXI. Cauſes de la proſpérité de la compagnie.

Les Hollandais durent leurs premiers ſuccès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-ſiècle, de plus de trois cents vaiſſeaux portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient deſtinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Aſie. Ces richeſſes, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenſes, ou ſervoient à lui en procurer. De cette manière, les ventes étoient fort conſidérables, quoique les envois fuſſent très-médiocres.

L'affoibliſſement de la marine portugaiſe enhardit à attaquer les établiſſemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, approviſionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante avoient dû naturellement raſſembler. Pour juger ſainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appeloit; pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts; pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant d'établiſſemens ſi riches & ſi ſolides, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte; c'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre & non ſes conquêtes. On n'eut guère à lui reprocher d'injuſtices que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'Orient ne coula plus comme au temps où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers & par la manie des converſions, montroit par-tout les Portugais aux Indes ſous un appareil menaçant.

Les Hollandais ſembloient être venus plutôt

pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les subjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux que pour en obtenir des établissemens sur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chassés, laissoient les Indiens se gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs lois, leurs mœurs & leur religion.

Par la manière de placer & de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'est dans les îles de Java & de Ceylan qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable depuis que la ruine de la puissance portugaise avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la consommation s'en fît principalement en Europe, leurs

heureux possesseurs ne laissoient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une assez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres pesant de macis, cent mille livres de muscade, cent cinquante mille livres de girofle, deux cent mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'étoit assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter & de répandre les épiceries, aida les Hollandais à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays des mains des Hollandais. Ils n'éprouvèrent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement, instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de règle, permit constamment à la

compagnie de vendre librement & ſans limitation ſes marchandiſes à la métropole. Lorſque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matières premières pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande ſageſſe de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'induſtrie que la révocation de l'édit de Nantes fit paſſer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de ſi loin ſon vêtement : mais la paſſion qu'avoit alors l'Europe pour les modes de France, préſentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas ſeulement la penſée de rien changer à l'ancien uſage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Aſie ont été plus favoriſées que jamais. On a ſenti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglais ou les Français, dont la proſpérité ne ſauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne ſoutient ſon opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puiſſances.

XXII. Décadence de la compagnie.

Cet ordre de choses avoit porté la fortune de la compagnie à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Les premiers fonds de cette association commerçante ne furent que de 14,211,648 liv. Il en fut fourni 8,084,813 par Amsterdam, 2,934,540 liv. 8 f. par la Zélande, 1,180,905 par Enchuysen, 1,034,000 par Delft, 587,109 l. 12 f. par Horn, & enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital, qui n'a jamais été augmenté, & qui, depuis l'origine jusqu'au premier janvier 1778, a rendu, année commune, vingt-un & un dix-septième pour cent, fut divisé par sommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant, on les vendit à crédit comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisoient à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité & l'esprit de calcul imaginèrent une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en vouloient pas acheter, s'engageoient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à

un

un prix convenu & à un temps fixe. Leur valeur, à cette époque, fixoit le sort des joueurs. Celui qui avoit perdu, soldoit avec de l'argent, & la négociation se trouvoit finie.

Le desir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations hardies, causoient ordinairement dans les esprits la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accréditoit ou l'on combattoit celles qui se répandoient; on cherchoit à surprendre le secret des cours & à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublée par ces intérêts opposés, que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme seroit nulle, à moins qu'il ne fût prouvé, par les registres, que le vendeur, dans le temps du marché, en avoit la propriété. Les gens délicats ne se crurent pas dispensés, par cette loi, de l'obligation de tenir leurs engagemens; mais elle devoit rendre & rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des temps heureux, les actions s'élevèrent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues déchoir successivement. Au temps où nous écri-

vons, elles ne gagnent plus qu'environ trois cent soixante pour cent; c'est même plus qu'on n'en obtiendroit ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on sait se contenter d'un intérêt de deux & trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui étoit monté à trente & quarante pour cent, n'est plus que de douze & demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme, ou baissera-t-il encore ? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ses dettes payées, ne passoit pas 62,480,000 livres à la fin de 1751. Dans cette somme même, il n'y avoit en argent, en bon papier & en marchandises, dans les magasins ou sur les mers d'Europe & des Indes, que 38,060,000 livres; le reste consistoit en créances équivoques ou désespérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en bestiaux, en esclaves, en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 livres; mais pour les obtenir, il falloit dépenser 20,460,000 livres: c'étoit donc 7,480,000 livres qu'il restoit pour le dividende, & pour faire face aux guerres, aux

incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher.

Cette situation alarmoit si vivement Mossel, le plus habile des chefs qui aient gouverné les Indes hollandaises, qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuisé, qui ne se soutenoit que par des cordiaux. C'étoit, suivant son expression, un vaisseau qui couloit bas, & dont la submersion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été possible d'obtenir un bilan postérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que devoient donc penser les intéressés, de l'opiniâtreté avec laquelle on les laisse dans l'ignorance de leur situation? ou que leurs affaires sont dans le plus grand désordre, ou que les personnages auxquels ils en ont confié l'administration, sont de malhonnêtes gens dont le projet constant est d'ordonner, de disposer de tout à leur gré, de piller, sans s'exposer à aucune sorte de réclamation; ou que s'ils s'exposent au soupçon de malvérsation, c'est pour se garantir du reproche d'impéritie. Nous sommes, se doivent-ils dire à eux-mêmes, nous sommes dans les mains d'ignorans ou de fripons; & de ces deux suppositions,

quelle que soit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet ? la méfiance des actionnaires, le décri des actions & la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément sur cette conduite ténébreuse, on ne sait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne sont, après tout, que leurs commettans, & qui certes ne se trouveront jamais enveloppés dans leur ruine, ou de la tyrannie insolente de ces représentans, à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, & qui en usent comme de la leur, ou de la connivence perfide des chefs de l'Etat, qui n'osent, ou ne peuvent, ou ne veulent pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit, le mystère dont la compagnie fait une obligation, sous serment, à ses agens, n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse : elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de sa détresse, en diminuant de plus en plus ses répartitions. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. Raisons de la décadence de la compagnie.

La première de toutes fut cette multitude de petites guerres qui se succédèrent sans interruption. A peine les habitans des Moluques étoient

revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandais sur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les suites de ce mécontentement, attaqua le roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être, parce que ceux qui les conduisoient les faisoient servir à leur fortune particulière.

Ces dissentions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Baffora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préfèrent le brigandage au commerce, qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans des lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs. Les autres nations européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher & à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse & en Arabie. C'est par le moyen de cette circu-

lation, & par des échanges multipliés, que les Hollandais obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chassèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les versoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais & une perte de temps, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrèrent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore; & la crainte que ses employés n'abusassent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte, qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que

tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâchèrent. Ils se livrèrent à cette mollesse dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre, & personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable & rapide. Le commerce étoit interdit; les appointemens étoient insuffisans pour vivre : tous les moyens honnêtes de s'enrichir étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit

fidèle. Cet arrangement ne fubfifta que cinq ans, parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On fupprima la gratification & le ferment. Depuis cette époque, les adminiftrateurs mirent à leur induftrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion, qui avoit d'abord infecté les comptoirs fubalternes, gagna peu-à-peu les principaux établiffemens, &, avec le temps, Batavia même. On y avoit vu d'abord une fi grande fimplicité, que les membres du gouvernement, vêtus, dans le cours ordinaire de la vie, comme de fimples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs affemblées. Cette modeftie étoit accompagnée d'une probité fi marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une feule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le tréfor public les dépouilles des nations; on ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante amaffer, pour un corps particulier de l'Etat, des richeffes dont il ne leur revient ni gloire ni profit. L'auftérité des principes républicains dut céder à l'exemple des peuples afiatiques. Le relâchement fut plus

fenſible dans le chef-lieu de la colonie, où les matières du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence ſur lequel on crut devoir monter l'adminiſtration, donna du goût pour les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs, & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richeſſes. Le mépris même des bienſéances fut pouſſé ſi loin, qu'un gouverneur général ſe voyant convaincu d'avoir pouſſé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de juſtifier ſa conduite en montrant un plein pouvoir ſigné de la compagnie.

Comment eût-on remédié à la conduite des adminiſtrations, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établiſſemens hollandais, les lois avoient été faites pour des hommes vertueux : il faut d'autres lois pour d'autres mœurs.

Le déſordre auroit pu être arrêté dans ſon origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Aſie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne groſſit ſes eaux, les vices qu'entraînent les richeſſes, croiſſent encore plus que les richeſſes même. Les places de directeurs, confiées d'abord à des négocians

habiles, tombèrent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuèrent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles, occupées de vues de politique ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens considérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printemps & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modèle des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jeta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, &

l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination, & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigèrent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son

commerce, d'une manière qui n'eſt pas préjudiciable à la république; les états-généraux auroient pu & dû arrêter le déſordre. Ils ne remplirent leur devoir en aucune occaſion ni dans aucun temps. Jamais on ne préſenta à cette aſſemblée qu'un état de ſituation ſi confus, que les hommes les plus verſés dans les matières de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le chaos après les plus longues veilles; & cependant, par une complaiſance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, ſans le plus court délai, ſans la plus légère diſcuſſion.

Nous nous laſſons de parcourir les déſordres qui ont corrompu le régime d'une aſſociation autrefois ſi floriſſante. Les couleurs du tableau ſont trop ſombres. Voyons quels remèdes il conviendroit d'appliquer à des maux ſi graves & ſi multipliés.

XXIV. Moyens qui reſtent à la compagnie pour rétablir ſes affaires.

On commencera par ſe bien convaincre que le gouvernement de la compagnie eſt trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne néceſſairement des inconvéniens ſans nombre. Il n'eſt pas poſſible que le même eſprit préſide par-tout, que les opérations ne ſe reſſem-

tent des vues oppofées de ceux qui les conduifent dans des lieux divers, fans concert & fans dépendance. L'unité fi néceffaire dans les arts, eft également précieufe dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il eft important pour tous les états démocratiques, que les richeffes y foient divifées, qu'il y règne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité poffible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne fauroit être appliquée à une république fans territoire, qui n'exifte que par le commerce. Il faudra donc foumettre à une infpection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie fera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumières feront réunies, on ira chercher, on ira combattre les défordres jufque dans le fond de l'Afie. La conduite que tiennent les Hollandais avec les princes indiens auxquels la force a arraché un commerce exclufif, fera un des premiers abus qui fe préfenteront. Depuis trop long-temps on les traite avec une hauteur infultante; on veut pénétrer à découvert les myftères de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voifins; on entretient la divifion parmi leurs fu-

jets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations : tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénèrent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens : mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandais ont trop multiplié leurs établissemens dans l'Inde, & qu'en se bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépense, sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient

à charge, que pour n'ètre pas ſoupçonnée de l'impuiſſance de les ſoutenir. Cette foible conſidération ne l'arrêtera plus. Toute ſon attention doit être de bien diſtinguer ce qu'il lui convient de proſcrire, de ce qu'il lui eſt avantageux de maintenir. Elle a ſous ſes yeux une ſuite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de ſe méprendre ſur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes que les intérêts de ſon commerce la détermineront à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles, elle ſupprimera les conſeils que le faſte, plutôt que la néceſſité, lui a fait établir, elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires. Que la compagnie ſe rappelle ces temps heureux où deux ou trois facteurs, choiſis avec intelligence, lui expédioient des cargaiſons infiniment plus conſidérables que celles qui lui ſont arrivées depuis, où elle obtenoit ſur les marchandiſes des bénéfices énormes qui, avec le temps, ſe ſont perdus dans les mains de ſes nombreux agens : alors elle ne balancera pas à revenir à ſes anciennes maximes, & à préférer une ſimplicité qui l'enrichiſſoit à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment

forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener, parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir, causeroient nécessairement avec le temps la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs des malversations égales à celles qui règnent dans les ateliers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia & des autres grands établissemens.

Ces arrangemens en ameneroient de plus considérables. La compagnie établit, dès son origine, des règles fixes & précises, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue & universelle lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, & communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'en-

traîna ce ſyſtème ne le lui firent pas abandonner ; & elle fut toujours opiniâtrement fidelle à ſon premier plan. Il eſt néceſſaire qu'elle adopte d'autres maximes, & qu'après avoir choiſi ſes facteurs avec plus de précaution, elle abandonne des intérêts éloignés & qui changent tous les jours à leur activité & à leurs lumières.

Ses vues s'étendront plus loin. Laſſe de lutter avec déſavantage contre les négocians libres des autres nations, elle ſe déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuſe innovation rendra ſes colonies plus riches & plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans qui en verſeront les abondantes & précieuſes productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ſes comptoirs, qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées & languiſſantes qui s'y faiſoient ſi rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne ceſſe de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du ſiècle, elle adopta dans ſes chantiers une conſtruction vicieuſe qui lui fit perdre beaucoup de navires & de très-riches cargaiſons. Ces expériences funeſtes la ramenèrent aux méthodes généralement reçues;

mais par des considérations blâmables, elle continua d'employer dans sa navigation un tiers de bâtimens de plus qu'il ne le falloit. Cette corruption, qui n'auroit dû trouver d'excuse dans aucun temps, est devenue sur-tout intolérable, depuis que les matériaux qui servent aux opérations navales sont montés à de très-hauts prix; depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une solde plus considérable.

Ces réformes ameneront l'extension du commerce. Relativement aux mœurs & aux circonstances il fut autrefois très-considérable : mais il s'arrêta malgré le grand accroissement que prenoit en Europe la consommation; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique & le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puisque son produit n'augmenta pas, quoique ses marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élèvent pas au-dessus de quarante à quarante-cinq millions, somme qu'elles donnoient il y a soixante ans, & même plus long-temps.

On y trouve des toiles, du thé, de la soie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du salpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du sucre, des bois

de teinture, quelques autres objets plus ou moins considérables, achetés dans les différens marchés de l'Asie, ou produits par le terroir de la compagnie. Ces productions, ces marchandises sont aussi la plupart fournies par celles des nations européennes qui ont formé des liaisons aux Indes. Il n'y a guère que la cannelle, le girofle, la muscade, le macis, dont la consommation s'élève annuellement à douze millions, qui appartiennent exclusivement aux ventes hollandaises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouveroit rétabli pour quelque temps. Nous disons pour quelque temps, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, & l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, & qu'il faut réparer continuellement.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.

Quand même il seroit possible que la compagnie trouvât un remède efficace & durable aux maux qui la fatiguent depuis si long-temps, elle n'en seroit pas moins menacée de perdre le commerce exclusif des épiceries.

On a soupçonné long-temps que ces riches productions croissoient dans des régions inconnues.

Il se répandoit obscurément de tous côtés que les Malais, qui seuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté du girofle & de la muscade dans plusieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains; & il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur anglais Forrest partit de Balambangan, dans la vue d'éclaircir enfin si les épiceries croissoient dans la nouvelle Guinée, comme le bruit en étoit répandu depuis fort long-temps. A peu de distance de cette contrée sauvage, il trouva, dans l'île de Manaswary, un muscadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, & les planta en 1776 à Bunwoot, île saine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-huit milles de circonférence seulement, & que la Grande-Bretagne tient de la libéralité du roi de Mindanao. C'est là qu'est certainement cultivé le muscadier & vraisemblablement aussi le giroflier, puisqu'il est prouvé que Forrest a abordé à plusieurs des Moluques.

Un fait certain, & aujourd'hui généralement connu, c'est que les Français ont réussi en 1771

& en 1772 à tirer des Moluques des muscadiers & des girofliers qu'ils ont transplantés sur leur territoire. Si ces plants qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup & de bonne qualité, voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les seuls Hollandais cette source féconde de richesses. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un seul point facile à garder, les acquisitions qu'on venoit de faire. Soit générosité, soit imprudence, le gouvernement a voulu que cette culture fût établie dans plusieurs de ses possessions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts, passeront nécessairement dans les colonies des autres nations; & en peu de temps, des productions assujetties, durant des siècles, à un monopole odieux, deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être, n'y aura-t-il guère que les anciens possesseurs de ces productions précieuses qui en soient désormais privés. Les seules îles où elles aient crû jusqu'ici n'ont & ne peuvent avoir que ce genre d'utilité; la garde en est très-dispendieuse & le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour conserver des établis-

ſemens qui auront perdu tous leurs avantages ? Ils les abandonneront donc ; & alors que deviendra un corps qui, depuis cinquante ans, n'avoit que cette reſſource contre les infidélités de ſes agens, la multiplicité de ſes comptoirs, les vices de ſon adminiſtration ?

Indépendamment de cette guerre d'induſtrie, les Hollandais en doivent craindre une moins lente & plus deſtructive. Tout, mais ſingulièrement la manière dont ils compoſent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de ſix cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui ſont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paiſibles, ſi l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtimens ſolides. Lorſqu'on jouit d'une tranquillité bien aſſurée, les vaiſſeaux partent ſéparément ; mais pour revenir, ils forment toujours, au cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaiſſeaux de la république les attendent, & les eſcortent juſqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée, pour éviter les croiſières

ennemies; on a continué à s'en servir en temps de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimas du Nord. Deux mois de gratification surmontèrent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam tentèrent de la supprimer : ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, & gémit de son privilége. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousses : ils sont pilotes, ils sont manœuvriers; mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité : mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont

aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une manière de se procurer des matelots & des soldats, moins honnête & plus vicieuse que celle qui, depuis long-temps, est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent partout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide & considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât, sont enrôlés, & reçoivent deux mois de paie, qu'on livre toujours à leur séducteur : ils forment un engagement de 300 liv. au profit de l'embaucheur, chargé,

par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens qu'on peut estimer le dixième de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-temps pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, & avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie & de l'adresse : mais on ne sauroit trop avertir des républicains, que ce n'est là qu'un état précaire, & que les moyens les mieux combinés en politique, ne résistent pas toujours au torrent de la violence & des circonstances. La sûreté de la compagnie exigeroit des troupes composées de citoyens; mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en seroit une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposeroit, & diroit à ce corps déja trop favorisé :

« La défense & la conservation de notre pays » nous est tout autrement à cœur que le bon ordre » de vos affaires. A quoi nous serviroit l'or dont » vos flottes reviendroient chargées, si nos pro-

» vinces devenoient désertes ? Si nous renonçons
» jamais au service des étrangers, ce sera dans
» nos armées & non sur vos vaisseaux que nous
» les remplacerons. N'expatrions, n'exposons à
» la mort que le moins de nos concitoyens qu'il
» sera possible. Les chefs de nos comptoirs sont
» assez opulens pour se garantir, par tous les
» moyens connus, des funestes influences d'un
» climat empesté. Et que nous importe que des
» Allemands, auxquels d'autres Allemands suc-
» céderont, périssent ou ne périssent pas, s'il s'en
» trouve toujours assez que la misère chassera de
» leur patrie, & qui se laisseront bercer d'une
» fortune qu'ils ne feront point ! Leur paie cesse
» au moment où ils expirent ; nos coffres con-
» tinuent à se remplir, & nos provinces ne se
» vuident point. La compagnie n'a de sûreté que
» celle de la république ; & où sera celle de la
» république si, par une dépopulation constante,
» nous réduisons notre contrée à la misérable
» condition de nos colonies ? »

La compagnie ne sera donc jamais servie que par des troupes étrangères ; & jamais elle ne parviendra à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours, à cet égard, comme

un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, font la base de l'administration de la compagnie : voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en beaucoup moins de temps qu'elle n'en mit pour les conquérir sur les Portugais : ses meilleures places sont sans défenses, & la marine seroit hors d'état de les protéger. On ne voit pas un seul vaisseau de ligne dans les ports ; & il ne seroit pas possible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes ; & en réunissant ce qui est dispersé sur

tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puiſſance hollandaiſe pourroit être détruite en Aſie, avant que le gouvernement eût eu le temps de venir au ſecours de la compagnie. Ce coloſſe, d'une apparence giganteſque, a pour baſe unique les Moluques. Six vaiſſeaux de guerre, & quinze cents hommes de débarquement, ſeroient plus que ſuffiſans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des Français & des Anglais.

Si la cour de Verſailles formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre partie de l'île de France, fondroit ſur Ternate, où ſes hoſtilités porteroient la première nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulières : il n'y a point de fonds autour de ces îles, & il y règne des courans violens; de ſorte que ſi on manquoit deux

ou trois canaux qui y conduifent, on feroit emporté fans reffource au deffous du vent : mais cet obftacle feroit aifément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, fans foffé ni chemin couvert, feulement défendu par quatre baftions en mauvais état. Un petit fort, bâti fur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenfe de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eft vraifemblable, les garnifons exceffivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refufoient de fe battre, ou fe battoient mollement, la conquête feroit plus rapide. Pour lui donner le degré de folidité dont elle feroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui feroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'efcadre, avec ceux de fes foldats qu'elle n'auroit pas laiffés en garnifon, avec la partie des troupes hollandaifes qui fe feroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à temps, viendroit sûrement à bout de cette entreprife.

A la vérité, il ne feroit pas poffible de former

par mer le siége de la place. Sous ses murs, l'eau est généralement si basse, que les vaisseaux ne pourroient jamais assez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en plusieurs endroits, sur-tout à l'embouchure de la rivière qui embellit la ville. Mais sur des côtes plates, par-tout accessibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond; par un rempart peu élevé & qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière & mal entretenue; par quelques Indiens sans valeur & sans expérience, ramassés de divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, & commandées par des officiers qui n'ont ni élévation, ni expérience. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteroient des guerriers entreprenans & animés par l'espoir d'un butin immense? Non sans doute. Aussi l'espoir des Hollandais a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier, qu'une partie considérable des soldats qu'on y porte de

nos contrées périssent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort, languissent dans les hôpitaux. A peine en reste-t-il le quart qui puisse faire régulièrement le service de la place. Les Hollandais se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseroient un tombeau aux assaillans, ou les forceroient à se rembarquer. Les aveugles, qui ne voient pas que tous ces moyens de ruine ont besoins du secours du temps, & que la prise de la place ne seroit qu'un coup de main pour une nation aguerrie & entreprenante!

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne; avec cette différence, que les Anglais commenceroient peut-être par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance, relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette famense colonie, sont défendus par des redoutes multipliées & judicieusement placées: mais leurs batteries seroienr aisément démontées par les vaisseaux qui peuvenr mouiller assez près de la rerre pour les battre. Le fort, placé près du rivage, auroit le même sort: il

résisteroit

résisteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Construit sans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou six cents défenseurs, il seroit nécessairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons, dispersés dans un espace immense, & séparés les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le temps de venir au secours : peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression dans laquelle ils gémissent, leur fait desirer un changement de domination.

XXVI. Motifs que peut avoir la république pour ne pas laisser périr la compagnie.

Si la république ne regarde pas comme imaginaire les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait pressentir pour son commerce & ses possessions des Indes, elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'est un des soins les plus importans qui puissent l'occuper. Quels avantages l'état n'a-t-il pas tirés depuis deux siècles, de ces régions lointaines? quels avantages n'en tire-t-il pas encore?

D'abord, l'association marchande qui régit les divers établissemens qu'elle-même y a formés sans aucun secours du gouvernement, a successivement acheté le renouvellement de son privilége. Elle obtint en 1602 son premier octroi

pour 55,000 liv. : vingt ans après, il fut gratuitement renouvelé. Depuis 1643 jusqu'en 1646, on ne fit que le prolonger de six en six mois, pour des raisons qui ne nous sont pas connues. A cette époque un don de 3,300,000 livres le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré, lorsqu'en 1665 le monopole fut autorisé jusqu'en 1700, à condition qu'il entretiendroit à l'état vingt bâtimens de guerre tout le temps que dureroient les hostilités commencées entre la république & l'Angleterre. 6,600,000 liv. méritèrent au corps privilégié la continuation de ses opérations jusqu'en 1740. Les deux années suivantes, son sort fut précaire : puis il acquit de la consistance pour douze ans, en payant trois pour cent de ses répartitions, & ensuite pour vingt ans, moyennant une somme de 2,640,000 liv. en argent ou en salpêtre. En 1774, ses prérogatives furent bornées à deux ans & bientôt étendues à vingt, sous la condition qu'il sacrifieroit trois pour cent de son dividende.

Dans des tems de crise, la compagnie a donné des secours au trésor public, déja épuisé ou prêt à l'être. On l'a, il est vrai, remboursée un peu plus tôt un peu plus tard de ses avances; mais une conduite si noble soulageoit & encourageoit les citoyens.

Les befoins des flottes & des armées exigeoient beaucoup de falpêtre : la compagnie s'eft obligée à le fournir à un prix modique, & a de cette manière foulagé le fifc.

Les manufactures de Harlem & de Leyde voyoient diminuer tous les jours leur activité : la compagnie a retardé leur décadence & prévenu peut-être leur ruine entière, en s'engageant à exporter pour 440,000 liv. des étoffes forties de ces ateliers. Elle s'eft auffi foumife à les pourvoir de foies à des conditions qui lui font certainement onéreufes.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions & un tiers a été accordé au ftadhouder. Il eft à defirer que ce facrifice, fait par la compagnie au premier magiftrat de l'état, tourne au profit de la république.

Les marchandifes qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois foumifes à des droits affez confidérables : c'étoient des formalités très-embarraffantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient régulièrement 850,000 liv. & depuis cette époque la compagnie paie cette fomme au fifc chaque année.

Indépendamment des charges que doit porter

le corps en général, les intéressés ont encore à remplir des obligations particulières. Depuis plus d'un siècle, ils payoient annuellement à l'état six pour cent de la valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre & demi pour cent, & il ne pourra être augmenté de nouveau que lorsque le dividende sera remonté au-dessus de douze & demi pour cent. Les intéressés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *ampt-geld*, & qui de 39 liv. 12 sous est tombé depuis peu à 4 liv. 8 sous.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'état des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, & dont la quatrième partie ne se consomme pas sur le territoire de la république; qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandises procure à ses négocians, & les vastes spéculations dont elle est la source; qu'on y ajoute la multiplicité & l'étendue des fortunes particulières, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde; qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ses matelots, l'activité qu'elle donne à sa marine : alors, on aura une idée juste des ressources que le gouvernement a trouvées dans ses possessions d'Asie. Le

privilége exclusif qui les exploite devroit même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies ; & le motif en est sensible.

Aucune nation, quel que fût son régime, n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un état, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulières tiennent essentiellement à la fortune publique : l'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent ; la prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen : cette maxime, vraie dans toutes les légiflations, est sur-tout sensible dans toutes les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune : telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république ; sa sureté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous

les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies & altéré la félicité générale, par l'augmentation progréssive des impôts dont elles ont été la source. Jamais on ne ramenera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe ; & ce secours, elle doit l'attendre principalement d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des intéressés : il suffira de le rappeler à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premières prospérités.

XXVII. Ancienne sagesse des Hollandais, & leur corruption actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre : cette confiance est due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'étoit aux dépens de l'Europe entière, que la Hollande augmentoit sans cesse le nombre de ses sujets : la liberté de conscience dont on y jouissoit, & la douceur des lois, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle: on voyoit les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle & du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée; mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouroient la mer; ils en tiroient leur nourriture; ils s'aguerrissoient aux tempêtes: à force de risques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle faisoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne consommoit pas les hommes, & les faisoit subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande; elle étoit comme une production du pays. Ses vaisseaux étoient ses fonds de terre qu'elle faisoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connoissoient les commodités qu'on ne pouvoit se procurer qu'à haut

prix ; tous, ou presque tous, ignoroient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, & il y étoit entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population présidoit à son économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangères; elle en entretenoit dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés ; & des matelots étrangers servoient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins; & plus que les Suisses, elle chercha à maintenir ses voisins en paix.

La république s'étoit proposé de maintenir l'union entre les citoyens par de très-belles lois qui indiquassent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte & désintéressée de la justice, par des règlemens admirables pour les négocians. Elle sentit la nécessité de la bonne-foi ; elle en montra dans ses traités, & elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population lui permettoient d'entreprendre, & qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population & ses forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & se soutiennent, se soit mieux conduite pour conserver l'un & l'autre.

Mais, combien ces mœurs sont déjà déchues & dégénérées de la simplicité du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels qui s'épurent par leur réunion, se sont isolés entièrement, & la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devroit inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même : Cette terre que j'habite, c'est moi qui l'ai rendue féconde ; c'est moi qui l'ai embellie, c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante qui couvroit nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur ; j'ai purifié cet air que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles : c'est par moi que des villes superbes pressent la vase

& le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme : celui que je laisserai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure, & j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral ; j'ai tout fait où il n'y avoit rien : l'air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout est ici mon ouvrage ; je jouis de la gloire du passé, & lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes pères voyoient se former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! cependant il n'y a plus de patriotisme, il n'y a plus d'esprit public en Hollande : c'est un tout dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise foi sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe ; ils trafiquent de leur serment comme d'une denrée, & ils

voit devenir le rebut de l'univers qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémiſſez du moins des dangers qui vous environnent : avec l'ame des eſclaves, on n'eſt pas loin de la ſervitude. Le feu ſacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures ; vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie, où tous les ſouverains de l'Europe, également contrariés par la nobleſſe de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni ſecret, ni union, ni célérité, où l'équilibre des puiſſances ne pouvoit être que l'effet de leur foibleſſe mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, aſſure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent oppoſer des républicains à cette ſupériorité redoutable ? Des vertus, & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magiſtrats enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté, & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaiſe foi, nous diſent tous les jours : Le voilà ce gouvernement que vous exaltiez ſi fort dans vos écrits ;

voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher : aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer le mal. Que répondre à cette satyre amère de la démocratie ?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves & si redoutés, aujourd'hui si opulens & si foibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé & qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis ; ce sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

« N'est-ce donc que pour cette ignominie que » nous avons rougi les mers de notre sang, que » nous en avons abreuvé cette terre ? La misère » que nous n'avons pu supporter, est celle que » vous vous préparez. Cet or que vous accu- » mulez & qui vous est si cher, c'est lui qui vous » a mis sous la dépendance d'un de vos ennemis ; » vous tremblez devant lui, par la crainte de » perdre les richesses que vous lui avez confiées : » il vous commande & vous obéissez. Eh! per- » dez-les, s'il le faut, ces perfides richesses, & » recouvrez votre dignité. C'est alors que, plutôt » que de subir un joug, quel qu'il soit, vous pré-

» férerez de renverser de vos propres mains les
» barrières que vous avez données à la mer, &
» de vous ensevelir sous les eaux, vous, & vos
» ennemis avec vous.

» Mais si dans l'état d'abjection & de pusilla-
» nimité où vous êtes ; si demain il arrivoit que
» l'ambition ramenât une armée ennemie au centre
» de vos provinces ou sous les murs de votre
» capitale, parlez : que feriez-vous? On vous
» annonce qu'il faut dans un moment ou se
» résoudre à ouvrir les portes de votre ville, ou
» à crever vos digues : vous écririez, vous : LES
» DIGUES, LES DIGUES. Vous pâlissez : ah ! nous
» ne le voyons que trop ; il ne reste à nos mal-
» heureux descendans aucune étincelle de la vertu
» de leurs pères.

» Par quel étrange aveuglement se sont-ils
» donné un maître ? Par quel aveuglement plus
» étrange encore ont-ils éternisé son autorité,
» en la rendant héréditaire ? Nous dirions : mal-
» heur à ceux qui se promettoient de dominer le
» prince par la reconnoissance, & la république
» par l'appui du prince, s'ils n'avoient été les
» premières victimes de leur basse politique, &
» plongés dans la retraite & l'obscurité, les plus
» cruels des châtimens pour des hommes intri-

» gans & ambitieux. Un peuple libre, un peuple
» commerçant qui se donne un maître ! Lui, à
» qui la liberté doit paroître d'autant plus pré-
» cieuse, qu'il est à craindre que ses projets ne
» soient connus, ses spéculations suspendues, ses
» entreprises traversées, les places de l'état rem-
» plies par des traîtres, & celles de ses colonies
» procurées à d'indignes étrangers. Vous vous
» confiez dans la justice & les sentimens du chef
» que vous avez aujourd'hui, & peut-être avez-
» vous raison; mais qui vous a garanti que ses
» vertus seront transmises à ses successeurs, de
» celui-ci au sien, & ainsi d'âge en âge à tous
» ceux qui naîtront de lui.

» O nos concitoyens! ô nos enfans! puisse
» l'avenir démentir un funeste pressentiment!
» Mais si vous réfléchissiez un moment, & si vous
» preniez le moindre intérêt au sort de vos ne-
» veux, dès à présent vous verriez se forger sous
» vos yeux les fers qui leur sont destinés. Ce
» sont des étrangers qui couvrent les ponts de
» vos vaisseaux; ce sont des étrangers qui com-
» posent & commandent vos armées : ouvrez les
» annales des nations; lisez & frémissez des suites
» nécessaires de cette imprudence. Cette opulence
» qui vous tient assoupis & sous les pieds d'une

» puiſſance rivale de la vôtre, c'eſt cette opulence
» même qui allumera la cupidité de la puiſſance
» que vous avez créée au milieu de vous : vous
» en ſerez dépouillés, & en même temps de votre
» liberté : vous ne ſerez plus rien ; car vous cher-
» cherez en vous votre courage, & vous ne l'y
» trouverez point.

» Ne vous y trompez point : votre condition
» préſente eſt plus fâcheuſe que la nôtre ne le fut
» jamais. L'avantage d'un peuple indigent qu'on
» opprime, eſt de n'avoir à perdre qu'une vie qui
» lui eſt à charge : le malheur d'un peuple énervé
» par la richeſſe, c'eſt de tout perdre, faute de
» courage pour ſe défendre. Réveillez-vous donc;
» regardez les progrès ſucceſſifs de votre dégra-
» dation; voyez combien vous êtes deſcendus de
» l'état de ſplendeur où nous nous étions élevés,
» & tâchez d'y remonter, ſi toutefois il en eſt
» temps encore ».

Voilà ce que vos illuſtres & braves ayeux vous diſent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle & nos malheurs à venir : êtes-vous notre concitoyen? Avez-vous une habitation, une femme, des enfans dans nos villes? Et que vous importe à vous-même où je ſois né, qui je ſuis, où j'habite, ſi ce

que je vous dis eſt la vérité? Les anciens demandèrent-ils jamais à l'augure, dans quelle contrée il avoit reçu le jour, ſur quel chêne repoſoit l'oiſeau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite ? Bataves, la deſtinée de toute nation commerçante eſt d'être riche, lâche, corrompue & ſubjuguée. Demandez-vous où vous en êtes ?

Fin du tome premier.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

C.

D

E

F

G

H

I

L

M

N

P

R

S

T

V

W

Fin de la Table des Matières du tome premier.

